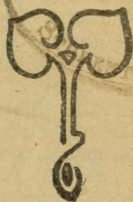

U d'/of OTTAWA
39003003738852



MARY FLORAN

Carmencita



COLLECTION STELLA

Éditions du " Petit Écho de la Mode "

1, Rue Gazan, Paris (XIVe)

CARMENCITA



I

C'était le grand jeudi de la générale d'Achy. Elle recevait intimement toutes les semaines ses amis, les officiers de la garnison, et les en avait prévenus une fois pour toutes; mais, un soir par mois, le premier jeudi, elle engageait, de plus, quelques personnes choisies à tour de rôle parmi ses nombreuses relations. Ces invitations étaient très briguées, car on s'amusait beaucoup chez les d'Achy, et leurs réceptions comptaient parmi les plus gaies et les plus brillantes. Ils étaient tous deux, le général et sa femme, des maîtres de maison parfaits.

M. d'Achy était un des plus jeunes officiers supérieurs de l'armée française: très bel homme encore, sa moustache à peine grisonnante ombrageait une bouche fine et volontaire, toujours prête au sourire, qui découvrait des dents éblouissantes. Son front, haut sous les cheveux, plus blancs que la barbe, et relevés drus dans la coiffure en brosse rase, ne laissait pas mettre en doute son intelligence; ni ses yeux, au regard étonnamment doux dans cette figure martiale, sa bonté.

La générale, qui avait été vingt ans auparavant une des plus jolies femmes de Paris, en témoignait encore d'une façon surprenante pour son âge, que révélait indiscrètement, mais d'une façon péremptoire, un beau lieutenant de chasseurs, son fils aîné, qui était officier d'ordonnance de son père, et une adorable jeune fille dont les vingt ans se lisaient en l'éclatante beauté épanouie.

La générale était créole d'origine; elle avait tout le charme nonchalant de cette race exotique, toute sa séduction et toute sa grâce. C'était surtout par cette dernière qualité qu'elle passait, à juste titre, pour recevoir à merveille, car l'unique effort qu'elle faisait pour cela était d'accueillir ses invités avec une ama-

bilité qui, chez toute autre, eût pu sembler exagérée, tandis qu'elle lui seyait à ravir. De la partie matérielle de ses fêtes, elle ne s'occupait nullement, en laissant le soin exclusif à son mari et à ses enfants. La belle créole avait été fabuleusement gâtée par son mari, qui l'adorait; il l'avait traitée en enfant plutôt qu'en femme, en amie plutôt qu'en compagne, éloignant d'elle tous les soucis, tous les petits tracas de la vie; et, tout lui ayant souri, elle avait trouvé si doux ce métier d'idole qu'elle s'y était attardée au delà de la jeunesse et y restait, un peu passive, mais toujours gracieuse.

Ce soir-là, comme tous les autres du même genre, elle était à demi étendue sur un fauteuil bas, dans le fond du grand salon, et, entourée de femmes de ses amies et d'hommes de tout âge (car son charme était encore assez puissant pour attirer près d'elle jeunes et vieux), elle regardait d'un œil indulgent et satisfait les éclats joyeux de toute une belle jeunesse qui dansait gaiement au salon et dans l'immense galerie qui reliait entre eux les appartements. A une de ses extrémités, se trouvait le cabinet du général, où s'étaient établis les joueurs de cartes et les fumeurs, tandis qu'à l'autre bout, le buffet, installé dans la salle à manger, achevait de donner satisfaction à tous les goûts.

Mme d'Achy causait avec les personnes qui l'environnaient de sa voix musicale, un peu chantante, très basse, et parlait lentement, suivant sa coutume. Tout à coup un tourbillon fendit le groupe qui se serrait autour d'elle et un timbre clair, juvénile, éclatant, fit entendre ces mots :

— Madame, chère madame, permettez-vous que nous dansions une farandole ?

La jeune fille qui posait cette question était une charmante créature d'environ vingt ans : brune comme la nuit, avec des yeux de velours dans l'arc des sourcils dessinés mieux qu'au pinceau, un beau teint mat sous la pâleur chaude duquel circulait un sang généreux, une bouche fraîche et rouge ainsi qu'une fleur de grenade, dont les lèvres, couleur de sang, avivaient l'éclat des dents étincelantes. Peut être, à un examen consciencieux, les traits eussent-ils révélé quelque imperfection, quelque irrégularité, mais personne ne s'en avisait: ce jeune visage avait la séduction qui s'impose, ce charme qui s'exerce comme un sortilège, et ce brio qui subjugue et entraîne, ne laissant pas le sang-froid de porter un jugement approfondi.

Debout devant la générale, sa taille haute, svelte.

bien découplée, sans cette minceur exagérée que provoque la mode, dessinée dans une robe de laine blanche qui la moulait comme une statue; ses cheveux tout frisottants, coiffés au hasard, éclairés de quelques œillets rouges; sa poitrine soulevée par l'animation; ses joues plus colorées que de coutume, ses narines palpitantes, ses yeux sombres pleins de flamme, la jeune fille était d'une beauté si vivante que tous les regards se tournèrent vers elle avec une instinctive admiration.

— Eh quoi, ma chère Carmen, répondait tranquillement Mme d'Achy, une farandole? Quelle fantaisie! Je ne m'y oppose pas, si toutefois c'est le désir de la majorité.

Et se tournant vers un monsieur à tête chauve, décoré, qui était assis presque derrière elle, et que l'on désignait par ce nom: le député.

— Je suis toujours de l'avis de la majorité, moi, dit-elle, n'est-ce pas le meilleur moyen d'avoir la paix, les autres combattent pour vous?

Mais la jeune personne, sans prendre garde à cette interruption, poursuivait:

— Tout le monde le désire, on m'a choisie pour ambassadrice afin de vous demander si vous l'autorisiez...

— Je l'autorise, ma chère mignonne, de grand cœur.

— Oui, mais, vous savez, je ne veux pas vous prendre en traître, une farandole monstre, qui peut nous mener de la cave au grenier et peut-être même dans le jardin...

— Qui doit la conduire?

— Olivier et moi.

— Je suis suffisamment édifiée, à présent, fit Mme d'Achy, souriant, pour être persuadée qu'avec une pareille direction, elle ira aussi loin que possible. Qu'importe, je vous donne carte blanche, excepté, toutefois, pour le jardin; avant de sortir, il faut s'assurer si la température est suffisamment douce pour le permettre.

— Oh! madame, exclamèrent en chœur quelques officiers qui avaient suivi Carmen, il fait une soirée délicieuse!

— Je ne m'en rapporte point à vous, messieurs, dit la générale avec un geste indulgent et grondeur à la fois, vous m'êtes suspects, car, du moment où Carmen désire sortir!...

— Si l'on peut dire! fit la jeune fille, ce soir M. de Cardec me contrarie tout le temps!

— C'est parce que vous avez commencé, ma [illegible]

moiselle, riposta le jeune homme, en refusant formellement de danser avec moi aujourd'hui.

— Et j'ai joliment fait, vous êtes par trop compromettant ; je vous trouve sans cesse sur mes pas.

— Allons! allons, intervint Mme d'Achy, vous viderez tout à l'heure votre différend, finissons-en avec la question jardin ; je ne veux point que ces dames puissent m'accuser d'avoir enrhumé leurs filles ; à qui me renseigner ? Pas au général, lui aussi est toujours de l'avis de la jeunesse...

— Mais, madame, interrompit le capitaine Jardon, Mlle Alice trouve elle-même qu'on peut sortir!

— Oui, madame, Alice, la sage Alice! appuya Carmen.

— Ah! si Alice a parlé, c'est différent ; elle représente la raison, ma fille, dans toute cette bande joyeuse... mais pour plus de sécurité, je vais lui parler.

Et Mme d'Achy, se levant avec un de ces jolis mouvements félins qui lui étaient naturels, remit en ordre les plis flottants de sa robe crème et, prenant le bras du capitaine Jardon, s'en fut vers la galerie, où danseurs et danseuses, assemblés, paraissaient fort animés.

Lorsqu'elle se fut éloignée, le groupe auquel elle servait de centre se dispersa peu à peu. Restèrent seules, vissées à leurs fauteuils, quelques douairières et quelques mères de famille.

— Quelle est donc cette jeune personne que Mme d'Achy appelle Carmen, demanda, à l'oreille de Mme d'Arthus, la femme du colonel, qui, nouvellement arrivée au régiment, ne connaissait presque personne.

— Quoi! répondit son interlocutrice, vous ne l'avez pas encore vue ? C'est Mlle Carmen de Lanteuil.

— Une parente du général ?

— Point du tout, la fille d'une amie intime de sa femme. Mme de Lanteuil était créole comme Mme d'Achy, elles ont été élevées ensemble ; son mari est mort quelques années après la naissance de leur enfant, et elle l'a suivi de près dans la tombe. A ses derniers moments, elle a recommandé sa fille à Mme d'Achy, qui lui porte un grand intérêt et une grande affection.

— Elle demeure ici ?

— Non, elle habite avec une sœur de son père, à Saint-Omer, mais elle vient très souvent voir les d'Achy et fait chez eux d'assez longs séjours. Voilà bien un omis qu'elle est ici ; elle doit partir prochainement, je crois.

— C'est une jolie personne, reprit la femme du

major, mais elle me paraît avoir un singulier genre.

— Un genre à la mode, tous nos jeunes officiers en raffolent.

— Ce n'est pas cela qui me fera trouver meilleure la tenue de cette jeune fille, riposta l'autre, avec cette aigreur jalouse qu'ont involontairement les femmes laides ou celles auxquelles l'âge n'a pas fait abdiquer toute prétention, en parlant de plus favorisées sous le rapport de la jeunesse et de la beauté.

— Il ne faut pas trop lui en vouloir, remarqua Mme d'Arthus, qui était bonne, les filles sans mère sont rarement bien élevées, et l'on assure que cette orpheline, recueillie par une tante qui ne l'aime pas, a été singulièrement abandonnée et a connu des jours difficiles.

Puis, ayant dit, elle se leva pour aller, elle aussi, jeter un coup d'œil sur la farandole qui s'organisait.

Carmen était à la tête, étincelante d'entrain, d'esprit, de gaieté; près d'elle se tenait un beau jeune homme qui portait à merveille l'élégant costume des chasseurs à cheval; c'était Olivier d'Achy, le fils du général. Tous deux étaient très affairés à expliquer le cours qu'ils entendaient faire suivre à leur farandole, et c'étaient des cris, des protestations, des éclats de rire, des applaudissements. Tout à coup, au milieu de ce tumulte joyeux, que ne pouvaient dominer Carmen ni Olivier, une voix douce se fit entendre, qui imposa silence, rien que par l'audition de son timbre charmant.

— Ma mère est sortie avec moi pour s'assurer de la température, dit-elle; elle autorise qu'on termine la farandole au jardin, à condition de ne pas s'y attarder.

Et Alice d'Achy, car c'était elle, se tournant vers quelques jeunes officiers, empressés près d'elle:

— Et vous, messieurs, dit-elle très bas, vous pouvez préparer vos surprises.

Puis, de son pas souple, cadencé, mesuré comme sa voix, ses mouvements, ses regards, elle s'en fut modestement à sa place, suivie de cette attention admirative et respectueuse que son passage attirait toujours.

D'elle on pouvait affirmer, ce qu'il n'était pas permis de dire de Carmen, que c'était une vraie beauté. Elle avait un profil d'une régularité de camée antique: son front, un peu bas, s'auréolait de la légère frange d'or que formaient naturellement ses cheveux naissants, qui étaient d'un blond charmant. Ses yeux, très bleus, très purs, avaient un regard d'une limpidité d'ange. Son teint, frais à souhait,

était plutôt rose que pâle, sa taille, élancée, mince et souple comme un roseau. Sa tournure avait une souveraine distinction, qu'augmentait encore ce calme doux qui ne l'abandonnait jamais, et l'on eût pu dire d'elle, sans crainte d'être démenti, qu'elle était de celles qui devraient naître sur les marches d'un trône.

On ne l'admirait pas seulement, on l'aimait. Il eût été difficile de résister au charme de ce caractère toujours égal, de cette invariable sérénité, qui appelait la sympathie, de cette charité mondaine, si rare et si difficile à exercer, qui désarmait les derniers récalcitrants. Qu'oser dire de mal d'une bouche qui ne s'est jamais ouverte contre personne ?

Alice était donc très admirée, très aimée et, de plus, très respectée. Elle n'avait pas, dans cette folle jeunesse qui formait la société habituelle de ses parents, le succès bruyant de Carmen. A elle, on n'eût osé adresser un compliment un peu vif, une plaisanterie légèrement risquée. Aucune familiarité de langage n'eût eu la témérité de se faire entendre à elle : sans que personne ait jamais eu à l'encourir, on craignait d'instinct le reproche muet de ses yeux graves et doux, la désapprobation de son silence, et tout ce jeune monde la traitait avec une déférence que rendait plus frappante son contraste avec la liberté d'allures autorisée par l'indépendance un peu américaine de Carmen.

L'orchestre, fourni par la musique d'un des régiments de Beauvais, avait donné le signal, et la farandole commençait, immense ruban aux couleurs variées par les robes claires, les uniformes et les habits noirs, qui se déroulait en anneaux capricieux dans la vaste galerie, les salons, la salle à manger, le cabinet du général et qui, même, gravissait le somptueux escalier, pour dessiner, au premier étage, ses méandres capricieux. Elle redescendit bientôt, menée toujours avec une verve endiablée par Olivier, que Carmen suivait vaillamment, et ce fut alors pour s'aller perdre dans le jardin, qu'éclairaient les étoiles, répandues à profusion, d'une belle soirée de mai.

C'était un spectacle presque fantastique de voir, à la lueur pâle de la lune, qui poétise les femmes et crée les fantômes, s'étendre sur la pelouse ce grand serpent humain. Tantôt une partie en disparaissait derrière l'ombre d'un massif, pour se montrer, ensuite, avec une soudaineté d'apparition, tantôt il se dérobait presque entier dans une allée obscure, où sa seule présence n'était révélée que par les voix animées qui, d'accord avec l'orchestre, fredonnaient

l'air de danse; tantôt passant près d'un étang, prolongé comme une rivière, qui traversait tout ce jardin, aussi vaste qu'un square, il se reflétait dans l'eau, qu'argentait la lune, avec des proportions spectrales. Tout à coup, Alice quitta la main de son danseur pour donner un léger signal et, au même instant, le parc entier s'éclaira de feux de Bengale roses et verts qui montrèrent toute la farandole dans une lueur d'apothéose: c'était la surprise préparée par les jeunes officiers.

Alice, mise dans le secret, en avait dit un mot à sa mère qui était venue sur le perron avec plusieurs personnes, les autres regardaient aux fenêtres. Après avoir donné quelques minutes à ce magique spectacle, la farandole, toujours organisée, revint vers la maison et se termina au salon par une valse folle.

Ce fut la fin de la soirée, les mères prudentes, qui avaient suivi la générale dans le but de jeter un fichu sur les épaules de leurs filles, purent enfin utiliser leurs petits châles que, tout entraînées par le plaisir, ces demoiselles avaient impitoyablement refusés, au jardin; les jeunes femmes allèrent au buffet prendre un verre de punch, pour ne pas gagner de refroidissement. Au milieu de toutes ces sages précautions, Carmen, les dédaignant, restait assise à une fenêtre ouverte, l'étoffe légère de sa robe blanche couvrant seule ses épaules rondes, sans qu'aucune dentelle ne vînt fermer l'échancrure de son corsage. Elle s'éventait d'un mouvement rapide, une lueur de fièvre dans ses yeux noirs, repoussant du geste ou de la voix les hommes qui s'empressaient autour d'elle pour lui offrir une coupe de champagne, deux doigts de vin sucré, un réconfortant quelconque. L'un deux, plus avisé, lui fit observer qu'elle était bien imprudente, après avoir eu si chaud, de s'exposer à la fraîcheur de la nuit. Elle ne fit qu'en rire et, par bravade, ouvrit un peu plus la fenêtre où sa chaise s'appuyait. Les jeunes gens applaudirent à la témérité de cette belle fille insouciante, qui avait avec eux des façons de camarade; un seul resta soucieux, ce fut Olivier.

Le jeu qui se jouait semblait le faire souffrir cruellement; à la fin, il n'y tint plus; s'approchant de Carmen et lui offrant son bras:

— Venez, lui dit-il.

— Où me conduisez-vous? demanda-t-elle.

— Qu'importe, venez toujours.

Elle crut qu'il avait à lui dire quelque chose de secret et le suivit docilement.

Il la mena dans un petit salon attenant au grand,

et désert en ce moment, la fit asseoir sur un fauteuil, mit sous ses pieds un tabouret et, avant qu'elle ait pu s'en défendre, jeta sur ses épaules son écharpe de blonde blanche.

— Que signifie tout cela ? fit-elle surprise.

— Cela signifie, répondit Olivier, que je ne veux pas que vous jouiez plus longtemps avec une vie à laquelle une autre est attachée.

Et vivement, comme effrayé de son audace, mettant un genou sur le coussin où elle avait posé ses pieds, il prit sa main, la baisa avec passion, une expression de folie tendre dans ses yeux noirs, qui étaient fort beaux, et s'en fut brusquement, tandis que Carmen, le suivant du regard, murmurait très bas, un peu attendrie :

— Pauvre Olivier !

II

Olivier d'Achy aimait Carmen de Lanteuil, beaucoup depuis l'enfance, passionnément depuis quatre ans.

Une amitié de jeunesse et de patrie commune avait lié leurs deux mères. Mme d'Achy s'était mariée la première et, l'année suivante, M. Charles de Lanteuil, alors consul de France à Cuba, y avait rencontré la belle Dolorès de Cuartio et s'en était épris de la passion folle que pouvait inspirer cette adorable et troublante créature dont Carmen était la vivante image. Lorsqu'il avait voulu l'épouser, il s'était heurté, dans sa famille, à une opposition formelle. Les de Lanteuil, ancienne noblesse artésienne, avaient, de père en fils, vécu claquemurés dans leurs terres, et Charles de Lanteuil, prenant une carrière, avait été une exception; pour ses parents, qui n'avaient jamais quitté leur province, ce mariage avec une étrangère, une créole, était une énormité! Il leur parut moins acceptable encore le jour où ils apprirent que la séduisante Espagnole n'avait guère d'autre dot que ses beaux yeux, tandis que le jeune consul était presque seul héritier d'une fortune considérable, car, n'ayant qu'une sœur plus âgée que lui, qui semblait réfractaire à l'idée du mariage il était à prévoir que l'important patri-

moine de sa famille lui reviendrait en son entier, un jour ou l'autre, à lui ou à ses enfants.

Charles de Lanteuil était trop bon fils pour passer outre le refus de ses parents; il en fut profondément affligé, mais il s'y soumit temporairement, espérant bien fléchir la volonté qui s'opposait à son bonheur. Il lui fallut toute une année pour en venir à bout, mais un beau jour, après un congé, il repartit pour Cuba au comble de ses vœux, emportant le consentement de son père et de sa mère. Sa joie fut encore plus complète quelques mois plus tard lorsque, ramenant sous le toit paternel sa jeune et charmante épouse, il la vit gagner sans peine le cœur et les bonnes grâces de ceux qui, de prime abord, ne l'avaient pas voulue pour fille.

Seule, Mlle Clotilde de Lanteuil résista à l'entraînement général; elle avait désapprouvé hautement le mariage de son frère et en resta, inébranlable, à sa première opinion, témoignant à sa belle-sœur une froideur bien proche de l'hostilité, et traitant avec une hauteur dédaigneuse cette jolie femme qui comptait moins de quartiers et de millions qu'elle-même et qui, surtout, avait le tort, impardonnable à ses yeux, d'être jeune, belle, aimée, ce que ne pouvait souffrir l'humeur tracassière et aigrie de Mlle de Lanteuil, jalouse de tous ces avantages que, sauf celui de la jeunesse, elle n'avait jamais possédés.

Sa malveillance jeta une ombre d'un instant sur le bonheur des jeunes gens, mais elle fut vite dissipée. Ils avaient quitté le manoir paternel pour reprendre leur vie errante de consulat en consulat; Charles de Lanteuil, qui avait conquis sa liberté, ne se souciait plus de la perdre, et sa femme, orpheline, n'était fixée nulle part par aucune affection.

Ils menèrent pendant quelques années une existence de rêve, tant ils étaient heureux! Une petite fille, Carmen, leur était née, et ils pouvaient passer pour jouir de la félicité absolue. Mais si, parfois, ce monde semble la donner, ce n'est que par éclairs, et bientôt elle est ravie aux privilégiés qui, un instant, en ont goûté la douceur. Le malheur pénétra dans ce foyer fortuné sous les traits de la maladie : Carmen avait douze ans lorsque son père lui fut ravi, succombant aux longues et cruelles souffrances d'un mal incurable. M. et Mme de Lanteuil l'avaient précédé dans la tombe et Clotilde restait à peu près la seule famille de la veuve et de l'orpheline. Elle ne les aida guère du secours de son amitié : sa haine sourde contre l'étrangère persistait et s'augmentait maintenant de toute l'âpre douleur que lui

avait causée la mort de son frère, singulièrement, mais réellement aimé de ce cœur sec et personnel. Elle s'avisa que si Charles de Lanteuil n'avait point épousé Dolorès, et était, comme tous ses ancêtres, revenu, dès son mariage, pour toujours, dans la propriété paternelle, il n'eût point contracté cette maladie terrible qu'engendrent seuls les pays chauds, et elle en vint, dans son for intérieur, à accuser sa veuve de sa perte. Pourtant, elle ne rompit point d'abord toute relation avec elle ; sa fille, la fille de Charles, était un lien qui l'attachait encore à Dolorès. Elle eût même voulu, à ce moment, l'attirer en France, sinon chez elle, mais Mme de Lanteuil avait résisté ; elle consentait à amener chaque année l'enfant à sa belle-sœur, mais elle voulait être libre de sa destinée. Mlle Clotilde, qui ne l'entendait point ainsi, se fâcha de son refus, s'éloigna d'elle presque absolument et Mme de Lanteuil s'installa définitivement à Barcelone, dernier poste de son mari où l'appelaient à la fois les souvenirs de sa fin, car il était mort là, et quelques bonnes amitiés. Parmi les plus fidèles et les plus dévouées étaient les d'Achy. Par un heureux hasard la belle générale avait à Barcelone toute sa famille maternelle : elle y venait assez souvent, à plusieurs reprises elle attira chez elle Carmen et sa mère, et leurs relations persistèrent, malgré la distance, avec une intimité presque surprenante. Aussi, lorsque quatre ans après la mort de son mari, Mme de Lanteuil, minée secrètement par son incurable chagrin, vit approcher une mort prématurée, ce fut à Mme d'Achy qu'elle confia sa fille.

La générale avait accepté ce legs sacré et, après avoir été fermer les yeux à la pauvre Dolorès, elle se disposait à emmener l'orpheline, lorsque surgit tout à coup Mlle de Lanteuil, prévenue par un télégramme de la catastrophe.

Elle s'opposa formellement à la disposition de sa nièce sans son consentement, invoqua son autorité et, finalement, fit si bien que l'on fut obligé de s'incliner devant sa volonté et de lui remettre Carmen.

Mlle de Lanteuil, agissant ainsi, n'avait obéi à aucun mobile affectueux, à aucun sentiment de compassion pour l'enfant abandonnée, à aucun souvenir, même, du mort regretté. Carmen était une Lanteuil, elle devait veiller à ce qu'elle portât dignement ce nom respecté, l'orgueil de sa vie ; et le seul moyen d'en avoir la certitude étant de l'appeler auprès d'elle, elle n'avait pas hésité à le faire, quelque trouble que cette adoption inattendue dût apper-

ter dans son existence. A vrai dire, il fut réduit a sa plus simple expression. Mlle de Lanteuil ne modifia guère ses habitudes en l'honneur de sa nièce, elle ne fit aucune concession à sa jeunesse, lui donna une chambre dans son château, une autre dans son hôtel de Saint-Omer, une place à sa table, attacha une femme de chambre à son service, et ce fut tout.

Ce que Carmen, cœur tendre, âme exaltée, caractère indépendant et un peu altier, souffrit dans les premiers mois qui suivirent son arrivée, nul mot ne saurait l'exprimer. Cette nature exubérante qui ne demandait qu'à s'attacher, à s'ouvrir, connut des minutes terribles, lorsqu'elle dut renfermer en elle-même tous les sentiments impétueux qui bouillonnaient dans son âme ardente. Mlle de Lanteuil ne comprenait rien à ses épanchements et avait le triste talent de les comprimer d'un mot, moins que cela, d'un regard; non seulement elle n'aimait point sa nièce, mais encore elle lui portait une sorte de haine sourde. L'innocente enfant avait hérité de l'antipathie que Mlle Clotilde avait vouée à sa mère et, peu à peu, elle y ajouta, involontairement, l'aggravation de l'éloignement tout personnel qu'elle inspira à sa tante.

Carmen, toute charmante qu'elle était, avait été, il faut en convenir, fort mal élevée. Son père et sa mère, s'adorant, avaient vu en elle, née de leur amour, un nouveau lien entre eux; ils l'avaient, à ce titre, doublement chérie et fabuleusement gâtée. Comme les gens exclusivement absorbés par le sentiment, ils avaient inconsciemment négligé le côté sérieux de leurs rôles paternel et maternel.

Carmen avait été choyée, caressée, adulée ainsi qu'une petite reine, on avait ri de ses espiègleries d'enfant, de ses malices, de ses caprices, de ses fantaisies, on s'était toujours soumis à ses volontés et l'on en avait bientôt fait une créature à la fois adorable et insupportable : adorable, par les grandes qualités de cœur et d'esprit qui étaient en elle ; insupportable, par l'absence totale de direction et d'équilibre qui déparait ces qualités mêmes et les rendait parfois désordonnées, aussi bien que par le manque de tout frein opposé aux naturels défauts que chaque être humain porte en soi. Lorsque l'âge, avançant, rendit plus perceptible cette immense lacune dans l'éducation de Carmen, et que M. de Lanteuil la remarqua il était trop tard pour qu'il pût la combler; il s'en allait déjà vers la tombe à pas de géant et n'eut pas le triste courage d'em-

ployer ses dernières années à réformer le caractère de son enfant, alors que cela ne pouvait plus se faire sans luttes et secousses. Le jour où il disparut laissa plus que jamais Carmen maîtresse de ses actions; sa mère, de tout temps trop faible pour la dominer et la diriger, abîmée dans sa douleur, en devint encore plus incapable; la jeune fille s'éleva donc seule, à sa manière, à sa fantaisie, car elle était trop impérieuse pour supporter tout autre joug que celui que ses parents, par affection, eussent pu lui faire accepter et, du reste, aucune des personnes qui s'occupèrent de son instruction ne fut assez désintéressée et dévouée pour tenter même de lui en imposer un.

Le résultat de cet état de choses, absolument anormal, fut que Carmen offrit moralement le spectacle d'un beau jardin abandonné où la terre, riche et féconde, produit indifféremment la luxuriante végétation des fleurs, des fruits, des mauvaises herbes, où l'on est séduit, tout à coup, par la vue d'une plante rare, poussée par hasard dans ce terrain vierge avec une splendeur inconnue, embaumé par le parfum d'une rose, qui prend de la vigueur même de l'arbuste qui l'a portée avec une intensité plus grande, mais où, entre la rose et la plante rare, pousse une ronce qui vous déchire les doigts, ou bien une ivraie, fantastiquement développée, qui vous blesse à la fois la vue et l'odorat.

Ce manque d'équilibre était d'autant plus sensible chez Carmen que, plus richement douée, ses qualités et ses défauts étaient extrêmes, et si certaines personnes, à la clairvoyante indulgence, eussent pensé, avec raison, que dans l'état d'affolement douloureux et de désemparement où la mort de sa mère jetait Carmen, il eût suffi d'un peu de patience et de beaucoup de bonté pour la transformer. Mlle de Lanteuil en jugea autrement.

La correction, qui était l'essence même de sa nature, se trouvait, par antithèse, tellement choquée du caractère de Carmen que, l'appréciant à ce point de vue personnel, elle ne vit que ses défauts, sans soupçonner même ses qualités. A mesure que le temps marchait, son opinion s'accentuait, car la jeune fille, repoussée par cette froideur vindicative, qui ne se cachait pas, s'entêtait par dépit dans tous ses torts et les aggravait. Et Mlle de Lanteuil en vint à se persuader bientôt que sa nièce était une extravagante, une aventurière, en qui elle ne reconnaissait rien de son sang, et qui n'avait des Lanteuil que le nom. Mais c'était trop déjà à son gré puisque

cela l'obligeait à lui donner un asile et une protection, qu'elle lui faisait chèrement payer, du reste.

En reprenant Carmen aux d'Achy, Mlle de Lanteuil bien qu'elle les détestât intérieurement par ce seul motif qu'ils avaient été liés avec sa belle-sœur, les avait très dignement remerciés d'avoir accepté, de prime abord, une tâche qui lui incombait à elle-même, et elle s'était trouvée entraînée, devant le regret de Mme d'Achy de voir partir la fille de son amie, à lui promettre qu'elle la lui confierait quelquefois.

Carmen, désolée, avait accueilli cette perspective comme une lueur d'espoir dans une nuit sombre. Mlle de Lanteuil tenait toutes ses promesses et, bien qu'il lui en coutât de voir sa nièce échapper pour quelque temps à une autorité, loin de laquelle elle craignait toujours de lui voir faire des sottises, elle ne put se refuser à l'envoyer à diverses reprises chez celle qui s'était offerte pour remplacer, près d'elle, la mère qu'elle avait perdue. Puis si, pendant ses absences, Mlle de Lanteuil n'était pas très rassurée sur la tenue de sa nièce, qu'elle jugeait beaucoup plus évaporée qu'elle ne l'était réellement, elle retrouvait, par contre, dans sa vieille demeure, un calme que ne respectaient pas toujours la jeunesse exubérante de Carmen, son indépendance, son besoin de mouvement et d'action et, il faut bien le dire, hélas ! ses violences. Cette compensation influa si bien sur l'égoïste résolution de Mlle de Lanteuil que, peu à peu, elle se relâcha de sa rigueur première. Si, au début, Carmen n'avait été chez les d'Achy qu'à de lointains intervalles, et n'avait eu la permission d'y passer que quelques jours, bientôt ses visites furent à la fois plus rapprochées et plus prolongées.

Elles ne l'étaient jamais assez à son gré ; autant Carmen, comprimée dans la froide demeure de sa tante que nulle affection, nulle sympathie, même, ne venait lui réchauffer, s'y trouvait à plaindre, autant elle était heureuse au milieu de l'amitié indulgente et sincère qui l'accueillait au foyer des d'Achy. Là elle était aimée comme, au fond, elle méritait de l'être ; on fermait les yeux sur ses défauts, plus apparents que réels, pour ne les ouvrir que sur ses grandes qualités de cœur, dont les plus saillantes étaient la tendresse et le dévouement. Là on satisfaisait un peu cet immense besoin d'aimer qu'éprouvait la jeune fille, si isolée qu'elle ne trouvait nulle part ailleurs à l'apaiser.

Parmi ces affections, qui, pour Carmen, suppléaient à celles de la famille dont elle était privée,

se détachait, visible, le sentiment passionné qu'elle avait inspiré à Olivier.

Il la connaissait depuis l'enfance et l'avait toujours traitée en petite sœur, mais lorsque Mme de Lanteuil, à ses derniers jours, avait appelé sa mère, il l'avait accompagnée à Barcelone. Le jeune homme qui, à la suite de circonstances fortuites, avait été deux années environ sans voir Carmen, fut saisi de sa beauté, de ce charme captivant qui s'était éveillé en elle avec sa jeunesse, et, du premier coup d'œil, il fut conquis. Conquis au point de souffrir déjà un cruel déchirement lorsqu'il vit sa tante la réclamer et l'éloigner ainsi d'un toit où il avait fait, en quelques heures, le rêve de la voir entrer pour toujours. Néanmoins, le fait contre lequel sa volonté était impuissante une fois accompli, il se raisonna assez pour se réjouir d'une séparation qui devait lui permettre de se reprendre, de résister à l'entraînement presque affolé qu'il avait subi, et qui mettait en péril son repos et le bonheur de sa vie.

Mais le succès ne couronna guère les efforts courageux qu'il fit dans ce but ; à peine était-il parvenu, après de longs mois de consciencieux essais, à éloigner de sa pensée la troublante créature, qu'elle revenait chez ses parents pour quelques jours et mettait, par sa seule présence, en complète déroute toutes ses résolutions d'indifférence.

Cette passion, éclose avec une violence de coup de foudre, ayant surmonté tous les obstacles que la sagesse avait pu lui opposer, prit une intensité que justifiait la femme qui l'inspirait. Olivier l'aima comme devait être aimée cette nature passionnée et ardente, sans raisonnement, sans frein, avec emportement ; il aima ses qualités, il aima ses défauts même qui, pourtant, le faisaient parfois cruellement souffrir, et se donna à elle tout entier.

Il ne le lui déclara pas en phrases brûlantes, une sorte de pudeur intime le retenait ; mais il ne laissa passer aucune occasion de le lui faire deviner. Jusqu'à présent elle semblait s'être refusée à comprendre... Quels étaient ses sentiments pour lui ?. . Il se le demandait anxieusement. Elle l'aimait sûrement d'une bonne, franche et cordiale amitié, qui prenait même parfois une note tendre, mais l'aimait-elle d'amour ?...

III

Le lendemain du bal de sa mère, il était à peine dix heures du matin lorsque Olivier, rentrant précipitamment de la ville, se présenta chez son père.

Celui-ci, assis à sa table de travail, écrivait ; au bruit que fit son fils, il détourna la tête.

— Toi, dit-il, très bien, j'allais te faire appeler.

— Je reviens du quartier, fit Olivier, je suis allé trouver le colonel et je lui ai transmis votre note à propos de la manœuvre d'avant-hier, il dit que toute la faute a été au capitaine adjudant.

— Allons donc ! répondit le général, il a le meilleur adjudant-major de la brigade ! mais qu'importe, nous causerons de cela plus tard, rien ne presse, j'ai à te parler de choses plus intimes, mets-toi là.

Olivier obéit sans mot dire.

— Mon cher enfant, commença le général, tiraillant sa moustache, ce qui était chez lui le signe d'une grosse préoccupation, je t'ai toujours, tu le sais, laissé une grande liberté, je n'ai jamais cherché à provoquer, de ta part, des confidences qui eussent pu t'embarrasser, il me faut un motif aussi sérieux que celui de ton bonheur et de ton avenir pour que je change de ligne de conduite ; aussi tu ne t'étonneras pas si je te pose aujourd'hui une question à laquelle, j'espère, tu répondras avec une entière sincérité.

— Mon père, fit Olivier très tranquille, je n'ai rien à vous cacher.

— Je l'espère, mon enfant, et j'ai confiance en toi, c'est pourquoi je te parle comme je vais le faire : j'ai cru m'apercevoir, et ta mère aussi, que tu avais quelque inclination pour Carmen de Lanteuil, me suis-je trompé ?

Olivier devint subitement très pâle.

— Je l'aime, mon père, dit-il d'une voix un peu étranglée.

— Tu l'aimes, penses-tu à l'épouser ?

— Je ne pense qu'à cela.

— Sais-tu que tu n'es pas le seul ?

— Je m'en doute.

— Sais-tu, poursuivit le général, que Cardec est venu me prier de demander sa main ?

— Et vous allez le faire ? interrogea Olivier, de plus en plus ému.

— J'y suis moralement obligé; seulement, avant d'accomplir cette démarche, j'ai voulu savoir tes sentiments, car il ne m'est pas défendu de mettre Carmen à même de choisir; et, en tout état de cause, j'ai prévenu Cardec que j'avais à faire à Mlle de Lanteuil une autre proposition que la sienne. Elle n'est pas, je te l'avoue, tout à fait la femme que je t'aurais souhaitée; pourtant, si tes sentiments te portent vers elle, je n'y ferai pas opposition; c'est pourquoi j'ai tenu à t'avertir; si tu veux te mettre sur les rangs, il est temps.

— L'oserai-je, mon père ?

— Pourquoi pas ? N'augures-tu pas bien du succès ?

— Non ! Oh ! non, fit Olivier tristement, et c'est là ce qui m'a fait hésiter si longtemps avant de tenter la demande décisive, je ne crois pas que Carmen consente à m'épouser.

— Qu'en sais-tu ?

— Rien, un pressentiment; je ne me figure pas qu'elle m'aime jamais ; sans cesse elle me raille, se rit de la souffrance, qu'elle devine pourtant, et que ses coquetteries m'infligent.

— Bah ! elle est comme cela avec tout le monde !

— C'est justement pour cela que je n'ai pas d'espoir ; elle sera autre, croyez-le bien, avec celui qu'elle aimera !

— Elle est si jeune encore, si peu sérieuse ! Se doute-t-elle seulement de ce qu'est un sentiment profond ?... Enfin, décide, car ceci te regarde, lui parlerai-je, oui ou non, tu sais qu'elle part demain ?

— Parlez-lui, mon père, parlez-lui ; aussi bien, il vaut mieux que je sois fixé ; mais, je vous en prie, ne le faites qu'en votre nom, dites-lui la vérité, dites-lui que vous avez deviné que je l'aimais, et que vous avez voulu savoir si je pouvais avoir quelque espoir. Evitez toute démarche directe qui, dans l'éventualité d'un refus, aurait pour résultat de l'éloigner de nous. Mon Dieu ! fit Olivier, cachant mal le trouble qui l'oppressait, et répondant à sa pensée intime, s'il m'était défendu de la revoir !...

Le général regarda un instant la figure de son fils, bouleversé à la pensée d'être séparé de la séduisante créature, et une expression de pitié tendre passa sur ses traits.

— Tu en es là, mon pauvre garçon ? fit-il.

- Oui, mon père, répondit Olivier, baissant un peu la tête.

La simplicité de cet aveu toucha plus le général que n'eussent su le faire toutes les protestations, mais l'effraya en même temps, lui montrant l'inten-

sité d'une passion qu'il ne soupçonnait pas aussi grave.

— Courage, va, dit-il, tout s'arrangera ; mais, s'il en était autrement, tu serais un homme, j'espère ?

— Je tâcherais, mon père, répondit Olivier, mais voyez-vous, c'est plus fort que moi, je l'aime à en mourir !

Et comme épouvanté de ce qu'il avait dit, lui d'ordinaire si renfermé et cachant, sous son apparente frivolité, tant d'empire sur lui-même, Olivier, se levant, quitta l'appartement.

Après le déjeuner auquel, par exception, le jeune homme n'avait pas assisté, le général demanda à Carmen de lui accorder quelques instants d'entretien particulier et l'emmena dans son cabinet.

— Eh bien, général, fit-elle, toute rieuse, en y entrant, vous donnez vos grandes audiences aujourd'hui ? Que signifie ce tête-à-tête confidentiel et que se passe-t-il donc ?

— Rien d'anormal, ma chère enfant, répondit le général, avançant un fauteuil à la jeune fille, mais vous nous quittez demain, paraît-il ; or j'ai avant votre départ, une communication à vous faire.

Et comme Carmen, inclinant la tête avec une gravité un peu ironique, semblait l'engager à parler, M. d'Achy continua :

— Il serait plus correct que je l'adressasse à Mlle de Lanteuil qu'à vous, mais il m'a semblé qu'il serait toujours temps que je le fisse, et comme les rapports ne sont point, avec elle, autrement faciles, j'ai préféré vous en parler d'abord : il s'agit d'un mariage.

— Ah ! fit Carmen très indifférente.

— M. de Cardec m'a prié de demander votre main.

— M. de Cardec ! répéta la jeune fille en riant, grand Dieu ! ce Gascon gasconnant, mais je n'en veux pas ! Que vous avez donc bien fait de m'en parler avant d'avertir ma tante !

— Réfléchissez, Carmen, M. de Cardec est un galant homme, il vous aime, sa noblesse est d'ancienne date, sa fortune est minime, mais c'est un officier d'avenir.

— Que m'importe tout cela ! Il ne me plaît pas : pour moi, tout est là.

— Tout ? interrogea encore M. d'Achy, alors vous ne regarderez pour vous marier ni à la naissance, ni à la fortune, ni à la position ?

— Absolument pas.

— Pensez-vous que Mlle votre tante sera aussi coulante ?

— Non, pas autant que moi, surtout sur la question de famille, mais plus qu'on ne le pense. Son desiderata est un neveu qui ait eu ses aïeux aux croisades ; une fois qu'on aura les seize quartiers, tout marchera bien, elle a une telle envie de se débarrasser de moi dignement, elle frémit de savoir le nom de Lanteuil entre mes mains !

Le général ne prêta à cette digression qu'une médiocre attention, il poursuivait sa pensée.

— Alors, Carmen, fit-il, la considérant très attentivement, si un jeune homme qui, sans pouvoir faire preuve des seize quartiers requis par votre terrible tante, se trouverait bien, pourtant, un ancêtre parmi les compagnons de saint Louis, vous plaisait et vous aimait d'une affection véritable, alors même qu'il n'aurait, comme M. de Cardec, qu'une fortune et une position modestes, vous l'accepteriez ?

— Sans hésitation, fit la jeune fille résolument.

— Ma chère Carmen, reprit le général, vous venez, sans le savoir, de me tirer d'une longue et pénible perplexité. Il est un homme qui vous est attaché par une passion dont, je ne crains pas de vous le dire, la violence m'effraie ; il ne m'en a pas parlé, j'en ai surpris le secret dans ses regards, dans ses pâleurs subites, dans sa conduite, dans sa vie entière. J'ai voulu avoir l'assurance que je ne m'étais pas trompé, je l'ai facilement acquise ; il était bien simple alors d'aller vous trouver et de vous dire : celui qui vous aime, je vous le présente en toute confiance, car je suis sûr de lui et de ses sentiments, mais une crainte m'a retenu. Comblée comme vous l'êtes, ma chère enfant, de tous les dons de la nature, de la naissance et de la fortune, les plus grandes exigences vous sont permises, et je me demandais anxieusement si vous ne refuseriez pas une situation relativement médiocre. Cette pensée me fermait la bouche, mais votre profession de foi me l'a rouverte et je puis, enfin, vous adresser cette prière qui, depuis si longtemps, me brûle les lèvres : Carmen, ma chère Carmen, vous savez comme Olivier vous aime, voulez-vous être ma fille ?...

La jeune Espagnole avait écouté cette longue phrase avec une attention extraordinaire chez cet esprit mobile ; au fur et à mesure que le général parlait, ses prunelles, se dilatant, accusaient une excessive tension de la pensée, et une pâleur croissante envahissait son visage. Au dernier mot, enfin, son émotion fit irruption, et se levant d'un mouvement de ressort, elle s'avança vers le général les mains tendues, s'écriant :

— Ah! taisez-vous! taisez-vous, par grâce! Dieu! qu'ai-je fait, qu'ai-je dit! Comment n'ai-je pas prévu l'irréparable parole que mon imprudente déclaration allait amener dans votre bouche? Mais je ne songeais pas, je ne pouvais penser... je me refusais à croire! Ah! général, cette question, si cruelle pour moi, reprenez-la, je vous en conjure, mettons que je n'aie rien dit, ni vous non plus, et revenons à ce silence qui, seul, peut nous ramener à la paix passée.

— Que voulez-vous dire, mon enfant? demanda le général, tout interdit devant cette soudaine exaltation.

— Ne le comprenez-vous pas? Par pitié, épargnez-moi la torture de vous répondre. Vous venez me dire que votre fils a pour moi une passion qui va jusqu'à vous inquiéter, que je suis l'arbitre de sa destinée. Votre fils! puis-je le repousser? Votre fils, à vous, qui avez été, avec Mme d'Achy, ma providence humaine, à qui j'ai dû mes seules joies depuis la mort de mes parents; vous qui, à l'heure de l'abandon suprême, n'avez pas hésité à m'offrir une place sous votre toit! Refuser d'être votre fille, m'est-ce permis, quand, tous deux, vous me traitez en père et en mère depuis quatre ans? Puis-je rejeter cet unique moyen de payer la dette de reconnaissance contractée envers vous par une jeunesse inconsciente? Et pourtant, général, ayez pitié de moi, je ne puis pas épouser Olivier!

Et comme M. d'Achy exprimait clairement, par son attitude, une interrogation muette, la jeune fille, y répondant, poursuivit:

— Je ne puis pas l'épouser! Je n'ai cependant nul engagement, nulle affection antérieures, mon cœur est aussi libre que ma vie, mais il me semble que je ne l'aimerai jamais comme on doit aimer son mari. Toutes ses qualités, je les apprécie et j'y rends justice, il me plaît plus que tout autre, mais rien d'intime ne vibre en moi à son endroit... L'épouser avec ces sentiments, ce serait le tromper. Pour m'acquitter envers vous, j'eusse pu peut-être m'y résigner avec un autre homme, mais avec lui, jamais! Il est trop haut pour cela dans mon estime et même dans mon affection!

— Mon enfant, reprit gravement le général, vous vous exagérez grandement votre devoir à notre égard. Vous ne nous devez, pour l'amitié et peut-être l'appui en certaines choses que nous avons pu donner à votre inexpérience, d'autre retour qu'un attachement semblable au nôtre. De là à sacrifier à

cette chimère de générosité, qui trompe votre entendement, votre vie entière par un mariage qui ne vous plaît pas, il y a un abîme que, moi le premier, connaissant le fond des choses, je ne vous laisserais pas franchir. Pourtant, je n'abandonnerai pas si vite la cause de mon pauvre Olivier. Que vous ne l'aimiez pas au point où il vous aime, je n'ai pas à en être étonné, mais je me demande si la longue et calme affection, que vous avez pour lui dès l'enfance, ne vous abuse pas un peu sur la nature des sentiments qu'il pourrait vous inspirer s'il devenait votre mari. Vous n'avez point l'expérience de ces choses-là, ma chère Carmen, sinon vous sauriez qu'il est bien difficile à une femme de résister longtemps, sans la payer de retour, à une tendresse comme celle dont vous êtes l'objet, surtout lorsque celui qui vous la porte en est digne. Je ne vous demande donc pas aujourd'hui une réponse positive, je vous prie seulement de vous habituer à l'idée qu'Olivier vous aime, que son plus cher désir est de partager votre vie; de le voir, en un mot, sous ce jour nouveau, d'un fiancé éventuel...

Et comme Carmen allait l'interrompre, le général, lui imposant silence d'un geste, continua :

— Mais, pour ce faire, chassez de votre esprit l'idée de toutes les vaines obligations que vous vous croyez envers nous, considérez Olivier comme s'il était pour vous et pour nous un étranger. C'est à ce titre seulement qu'il m'est permis de vous demander d'examiner vos sentiments à son égard. Et si j'insiste, croyez-le bien, ma chère enfant, ce n'est pas en pensant uniquement au bonheur de mon fils; le vôtre aussi m'est cher, et je crois que nul, mieux que lui, peut-être, n'est capable de l'assurer.

— Ah! je le sais, général, que vous pensez aussi à moi, et pourtant je me vois encore forcée de répondre négativement à votre seconde demande, quelque atténuée qu'elle soit. Il ne m'est pas permis de vous laisser, de laisser à votre fils un espoir irréalisable, je le sais. Il y a longtemps, je dois vous l'avouer, que j'ai deviné les sentiments d'Olivier pour moi et, depuis lors, j'ai fait cet examen de mon cœur que vous réclamiez de moi, il n'y a qu'un instant; je l'ai fait loyalement, et la conclusion en a été ce que je vous ai dit tout à l'heure.

— Alors, fit le général, se levant et marchant dans la chambre à grands pas, sous l'empire d'une évidente tristesse, que voulez-vous, ma chère enfant, je n'ai plus rien à dire, rien à faire... qu'à vous remercier de votre franchise et à essayer d'adoucir

le coup que je vais porter à mon pauvre Olivier.

« Ah! ces jeunes filles! ces jeunes filles! ajouta-t-il en essayant de sourire, vous dites vous-même qu'il vous plaît et vous ne pouvez pas l'aimer! Qui expliquera ce mystère ?

— Il est bien simple, répondit Carmen : j'aime Olivier comme un frère... et on n'épouse pas son frère. Je ne puis vraiment mieux définir le sentiment qu'il m'inspire et bien que (vous l'avez justement remarqué tout à l'heure) je n'aie pas l'expérience des choses du cœur, je sens, à ne pas m'y tromper, que ce n'est point ainsi, qu'un jour, j'aimerai mon fiancé et mon mari.

— Que votre amitié m'aide à le consoler! dit le général. A défaut d'une affection plus vive, je sais que le témoignage lui en sera doux, ne le lui refusez pas!

— Hélas! répondit Carmen, quand pourrai-je le lui donner...

Elle hésita un peu, puis, retenant mal les larmes qui lui venaient aux yeux.

— Ah! général, dit-elle d'une voix un peu basse et qui tremblait, avec quel regret, cette fois, je vais quitter votre demeure!

— Pourquoi donc, mon enfant?

— Je ne devrais pas vous le dire d'avance, mais je n'y reviendrai plus. Je n'y puis plus revenir après ce qui s'est passé...

— Quelle idée! exclama le général surpris.

— Ah! laissez! je le comprends bien, vous avez beau dire, je ne puis ni ne dois désormais m'installer longuement sous ce toit que j'ai refusé d'habiter; il ne m'est pas permis d'entretenir, par ma présence, une affection que j'ai découragée; et c'est pourquoi, tout à l'heure, je vous suppliais de vous taire... sentant bien que les paroles que vous alliez prononcer se mettraient irrémissiblement entre nous, et que c'en serait fini, alors, de cette chère intimité, si douce pour moi, qui me rendait la famille perdue, et était la seule joie véritable de ma vie d'orpheline!

Et impuissante à se contenir, la jeune fille éclata en sanglots.

Mais le général ne l'entendait point ainsi.

— Allons, dit-il, voilà encore votre imagination qui vous emporte! Pourquoi vous sépareriez-vous de nous ? Telle n'a jamais été ma pensée, et si une délicatesse exagérée vous suggérait cette réserve, je la battrais en brèche de toute l'autorité que je puis avoir sur vous.

« Bien que vous ne consentiez pas à la devenir tout à fait, vous restez un peu notre enfant, et vous n'allez pas, d'un coup, ruinant les espérances d'Olivier, nous priver, Mme d'Achy et moi, de... notre charmante fille d'adoption et, Alice, d'une sœur bien-aimée. Non, vous reviendrez ici comme par le passé, tout ce que nous avons dit restera lettre morte, aussi bien pour nous deux que pour tout le monde, et si vous aviez des scrupules à propos d'Olivier, je vous répéterais ce qu'ici même, ce matin, il m'avouait, lorsque je lui proposais de sonder vos intentions à son égard : « Faites pour le mieux, mais ne l'éloignez pas de nous et qu'il me soit permis de la revoir, quoi qu'il arrive ! »

— Pauvre Olivier ! fit Carmen tout émue ! Ah ! si peu à peu je pouvais arriver à le guérir de sa folle et vaine passion, et, sans le détacher de moi, l'amener à m'aimer, comme moi je l'aime !

Elle hésita encore un moment, fit quelques pas vers la porte, puis revenant vers M. d'Achy.

— Comme vous devez me maudire ! dit-elle.

— Non, mon enfant, répondit doucement le général, je ne vous maudis pas, je vous plains, car, pour moi, vous êtes une aveugle qui passez, sans le voir, à côté du bonheur.

IV

Il était huit heures du soir lorsque, le lendemain, Carmen de Lanteuil arriva à Saint-Omer où sa tante l'attendait. Elle avait voyagé, comme de coutume, avec sa femme de chambre, une personne d'age mûr, à l'apparence austère, que Mlle de Lanteuil avait choisie spécialement pour être à sa nièce un mentor suffisant pendant ses pérégrinations. A la gare, elle trouva le coupé de sa tante et fut bientôt rentrée dans le vieil hôtel de famille dont la lourde porte de fer forgé se referma sur elle avec un bruit de prison. Le dîner était servi dans la salle à manger et la femme de chambre de Mlle de Lanteuil, qui vint au-devant d'elle, l'avertit que sa maîtresse la priait de prendre son repas avant de monter la voir, car elle ne serait disposée à la recevoir que vers neuf heures.

Carmen, habituée à ce cérémonial, s'y soumit sans [illegible], et ce ne fut que lorsqu'on vint la chercher.

qu'elle alla chez cette tante, dont elle était l'unique parente, eût dû être l'unique affection, et qui ne semblait guère empressée de la revoir, malgré un mois d'absence.

Ce fut sur la pointe des pieds qu'elle pénétra dans l'appartement de Mlle de Lanteuil, véritable sanctuaire d'où étaient impitoyablement bannis le bruit, la lumière trop vive, l'extrême chaleur el le froid. D'épais tapis et de lourdes tentures assourdissaient les pas et les voix, des stores habilement disposés ne laissaient pénétrer, du jour, que les rayons nécessaires à la clarté de la pièce, tandis que de savants abat-jour atténuaient, le soir, l'éclat des lampes et des bougies; l'hiver, un calorifère en bannissait les rigueurs de la température, et les ardeurs de l'été y étaient combattues par la fraîcheur d'une demi-obscurité et la ventilation ingénieuse d'une fenêtre mi-ouverte derrière un rideau. La première pièce était un salon où Mlle de Lanteuil recevait ses intimes, la seconde, la chambre à coucher, et la troisième un vaste cabinet de toilette, dans lequel personne ne pouvait se vanter d'avoir pénétré, sinon la maîtresse de céans et Elise, sa fidèle caméristе.

C'est sur ses pas que Carmen entra chez sa tante, — arrivée au salon, la bonne lui avait dit solennellement :

— Si Mademoiselle Carmen veut attendre, j'irai voir si Mademoiselle peut la recevoir.

Et revenant une minute après, elle l'avait introduite dans la chambre à coucher. Assise dans une vaste bergère Louis XV, près d'une table en marqueterie, qui eût été, par sa finesse et son ancienneté, un trésor pour les collectionneurs, Mlle de Lanteuil, un binocle planté sur son nez d'aigle, lisait gravement son journal. Sa taille, qui se devinait haut et imposante, était droite encore, l'embonpoint ne l'avait pas envahie, ni l'âge, déformée; les mains qui tenaient le papier étaient fines, élégantes, de vraies mains de patricienne, révélées par leurs attaches qui dénotaient la race; les traits, hautains sous l'expression dure de la physionomie, avaient une régularité qui avait pu naguère leur donner une beauté sinon sympathique, du moins correcte, à l'époque où les vingt ans étaient venus remplir de leur juvénile rondeur les méplats trop prononcés de ce visage altier, habiller de leur fraîcheur les joues pâles et sèches et le front obstiné, et mettre dans le regard, perçant et froid comme l'acier, des yeux bleus, cette flamme qui est rarement refusée à l'extrême jeunesse. Les cheveux toujours épais, mais raides et gris, qui

s'alignaient méthodiquement en bandeaux plats sous la coiffure de dentelle noire, avaient dû être d'une nuance indécise entre le blond et le châtain, dont témoignaient encore les cils et les sourcils drus et durs; et la bouche, consolée par l'art des ravages du temps, avait un pli dédaigneux qui attestait clairement qu'elle avait désappris le sourire, si tant est qu'elle l'eût jamais connu.

Au bruit que faisait la jupe de soie de Carmen, Mlle de Lanteuil releva la tête; d'un geste lent et mesuré, elle posa son journal sur la table, défit son binocle et, sans mot dire, attendit : les convenances s'opposaient à ce que, la première, elle parlât à sa nièce.

— Bonjour, ma tante, dit celle-ci.

— Bonsoir, ma nièce, répondit, en rectifiant l'expression impropre, la vieille demoiselle.

— Comment vous portez-vous ? reprit Carmen.

— Aussi mal que de coutume, riposta sèchement Mlle de Lanteuil; j'ai été plusieurs fois très souffrante en votre absence.

— Et vous ne me l'avez point fait dire ? repartit Carmen avec un affectueux reproche.

— A quoi bon ?... du moment que vous êtes là à mon lit de mort, cela ne vous suffit-il pas ? Pour le souci que vous prenez de moi !...

Carmen était exceptionnellement douce et d'humeur paisible, ce soir-là; sans doute elle avait fait à Beauvais provision d'aménité, car elle répondit :

— Les sentiments que vous me prêtez à votre sujet, ma tante, sont bien loin de ceux que j'éprouve.

— Soit, je ne demande pas mieux que de me tromper, bien que cela ne m'arrive pas souvent. Et vous, votre voyage s'est bien passé ?

— Parfaitement, ma tante.

— Sans incidents, d'aucune sorte ?... mais je suis bien bonne de vous interroger, puisque je suis sûre d'avance que vous ne me le diriez pas.

— Je ne croyais pas, ma tante, vous avoir jamais donné le droit de douter de ma sincérité ?

— C'est possible! j'en doute tout de même, cependant. Enfin, si vous le jugez bon, répondez à ma question : rien de spécial n'a-t-il marqué votre séjour chez Mme d'Achy ?

— Si, ma tante, la veille de mon départ, une demande en mariage.

— Une demande en mariage! et quel est le malotru, assez ignorant des usages, pour avoir osé vous l'adresser à vous-même ?

— Oh! elle ne m'a pas été formulée directement,

on a prié M. d'Achy de sonder mes intentions; il l'a fait très discrètement, et comme ma réponse a été négative, il n'a pas jugé à propos de vous occuper de ce simple incident.

— Il me semble qu'avant de prendre une décision, vous eussiez pu me consulter, ma nièce. De mon temps, les jeunes filles ne disposaient pas si librement d'elles-mêmes.

— Disposer de soi pour se refuser n'est pas compromettant, ma tante.

— Qui sait! la jeunesse est l'âge des illusions, on s'en fait sur les autres et sur soi-même, et l'on s'expose à repousser, par légèreté, des partis très avantageux.

— Celui-là ne l'était pas : un jeune capitaine, sans fortune.

— Vous avez donc l'ambition de faire un mariage d'argent? interrompit la vieille demoiselle d'un ton méprisant.

— Dieu m'en préserve, fit Carmen gaiement, j'espère faire mieux; mais ce jeune homme n'avait rien qui militât en sa faveur, il ne me plaisait point, n'avait ni titre ni fortune, à peine une particule, insinua malicieusement Carmen.

— C'était peu, en effet, répondit Mlle de Lanteuil, prise par son côté faible, mais, une autre fois, Carmen, parlez-m'en quand même; il me semble que vous me devez bien cela.

Et la jeune fille s'étant inclinée en signe d'assentiment convaincu, sa tante poursuivit :

— Et c'est là tout?

Carmen hésita une seconde, une seule; parlerait-elle d'Olivier? Un sentiment intime, aussi bien de pudeur que de discrétion, lui ferma la bouche. et la réflexion, survenant, l'encouragea dans son silence; si elle avait parlé, sa tante, à cheval sur les convenances, l'eût empêchée de retourner chez le général, et elle n'était heureuse que là! Elle répondit donc négativement à la question de Mlle de Lanteuil, mais sans s'étendre, et celle-ci, changeant de sujet, lui annonça bientôt que sa santé réclamant une saison à Vichy, elle était décidée à faire ce voyage et avait résolu que sa nièce l'accompagnerait :

— Je vous préviens, Carmen, ajouta-t-elle, que nous partons demain.

— Demain! fit la jeune fille stupéfaite, demain? mais, ma tante, y songez-vous? J'arrive ce soir, aucune de mes affaires n'est prête pour une nouvelle absence, ma garde-robe est à revoir et à compléter...

— J'en suis fâchée, répondit Mlle de Lanteuil,

mais je ne subordonnerai pas une raison aussi grave que ma santé au prétexte futile de vos arrangements de toilette. — Ne défaites pas vos caisses, ce n'est vraiment pas la peine, emportez-en de nouvelles, si cela vous plait, je vous y autorise, et, pour le reste, ne vous inquiétez pas; Vichy est une ville de ressources, vous trouverez à y faire vos acquisitions d'été et même, j'espère, à les choisir avec un peu plus de goût que de coutume, car je n'aimerais pas avoir, aux eaux, la compagnie compromettante d'une jeune personne mise comme vous l'êtes généralement.

Carmen ne releva pas ce reproche, et Mlle de Lanteuil l'ayant avertie qu'elle désirait finir son journal avant l'heure de son coucher, qui était proche, elle prit congé de sa tante et, le cœur un peu gros de cet isolement succédant à tout le charme de la vie de famille qu'elle avait menée un mois, se retira dans son appartement.

Le lendemain elle se mettait en route pour Vichy avec sa tante. Elle n'y était jamais allée et, d'avance, se réjouissait de ce déplacement. Hors qu'elle aimait passionnément les voyages, toute diversion était bien venue qui l'arrachait des sombres murailles grises de l'hôtel de Saint-Omer ou des interminables avenues de Turchin, invariablement solitaires et où sa seule présence dérangeât jamais les innombrables oiseaux qui peuplaient les charmilles. Elle quitta donc Paris, le soir, après y avoir fait une première étape de vingt-quatre heures, toute contente, toute en train; mais bientôt, la longue route dans la nuit, par une énervante chaleur, éteignit son enthousiasme premier.

Mlle de Lanteuil, aidée par sa fidèle Elise, s'était, dès le départ, minutieusement installée et, grâce aux châles, aux petits coussins et aux oreillers, était parvenue à se caser confortablement sur une des banquettes dont la femme de chambre occupait l'extrême bout. Carmen s'était mise dans l'autre coin, dédaigneuse de ces précautions et ayant repoussé l'offre de sa camériste, qui voulait aussi lui organiser une sorte de lit, elle s'était accoudée à la portière et regardait les paysages, qu'assombrissait le crépuscule tombant, fuir sous la vitesse dévorante du grand express. Peu à peu, l'obscurité qui, d'abord, ne lui cachait que les lointains, était venue lui ravir toute espèce de perspective; la nuit était noire, des nuages gros d'orages lui cachaient la lune, il n'y avait pas une étoile au ciel lourd. Carmen considérait quand même les taches plus foncées que formaient dans ces demi-ténèbres les bosquets et les

arbres, entre lesquels se montrait, parfois, la rapide vision de quelque blanche maison; elle suivait de l'œil les lumières incertaines qui, de-ci, de-là piquaient l'épais manteau de la nuit, et avançait la tête pour lire l'inscription d'une petite gare, brûlée par le train, lorsqu'une lueur plus proche lui en révélait la présence.

Mais elle se lassa de cette contemplation; elle s'étendit alors sur la banquette et, fermant les yeux, essaya de dormir. Elle n'y parvint pas; le mouvement, loin de la bercer, l'énervait par ses saccades; si elle avait quelques minutes de sommeil, de suite, d'épouvantables cauchemars la hantaient et elle s'éveillait brusquement, à un changement de voie, à un passage sur un viaduc sonore, même à un simple coup de sifflet.

La chaleur était suffocante, Mlle de Lanteuil avait à grand'peine toléré une fenêtre ouverte, près de Carmen, qui, parfois, y penchait son front brûlant pour échapper à l'espèce de mauvais rêve que lui était cette nuit de voyage et d'insomnie. Une sorte de pressentiment vague et triste l'avait envahie; il lui semblait que, dans tout ce noir, elle marchait à pas de géant vers un inconnu plus noir encore, et son cœur se serrait à chaque tour de roue.

Bientôt l'orage, qui se formait depuis longtemps en gros nuages amoncelés, éclata; le bruit du train ne laissait pas percevoir celui du tonnerre, mais les éclairs sillonnaient le ciel, déchirant les nuées sombres de leur lueur blafarde. L'attention de Carmen fut bientôt appelée par l'étrange spectacle de ces lumières soudaines et rapides qui, éclairant tout à coup un coin de paysage, le révélaient; et c'était fantastique de voir surgir ainsi de l'obscurité profonde quelque route blanche entre deux champs verts, le miroitement d'un étroit cours d'eau, la masse imposante d'une forêt, la perspective d'un lointain village aux toits de chaume, ou la silhouette élégante de quelque habitation de plaisance, château ou villa.

Carmen, un peu tremblante devant la majesté de cet orage, qui l'agitait comme toutes les personnes nerveuses, prenait, à ces visions, un plaisir mêlé de crainte qui était très vif; mais, tout à coup, la lueur d'un éclair plus proche traversa le wagon de part en part et éveilla Mlle de Lanteuil qui dormait profondément. Elle poussa un grand cri, et se signant :

— Dieu! fit-elle, un orage! vite, Elise, fermez les fenêtres, les rideaux! abaissez les stores!... Oh! ces éclairs!

Et Carmen dut se résigner à voir relever sa vitre, tendre les rideaux et à perdre toute perception du dehors. Elle le fit sans mot dire et essaya encore de s'endormir, mais sans plus de succès que la première fois. Enfin, au bout d'une heure, Mlle de Lanteuil ayant repris son profond sommeil, elle s'aventura à relever un coin de l'étoffe bleue : l'orage était totalement passé et le jour commençait à paraître. Elle le salua comme un libérateur; il lui semblait qu'il allait l'arracher à toutes ses idées tristes, à tous ses pressentiments inquiets, dont la nuit, selon sa puissance accoutumée, avait décuplé l'acuité, et, abaissant la vitre, elle plongea avec délices, au dehors, sa tête dans l'air matinal. Elle avait, d'un signe, commandé à sa femme de chambre de relever aussi le store de l'autre portière et elle se plaisait à voir le paysage émerger peu à peu de l'ombre, l'aurore s'annoncer par sa classique teinte rosée, et le soleil, enfin, irradier la campagne de son premier rayon.

On approchait de Saint-Germain-des-Fossés, Mlle de Lanteuil dormait toujours. Carmen crut devoir l'avertir que le changement de train était voisin. Mal lui en prit : réveillée brusquement, la vieille demoiselle fut d'une humeur détestable.

— Vous auriez pu vous dispenser, dit-elle à sa nièce, de crier si haut, je ne dormais pas; je ferme toujours mes yeux en voyage pour ne pas les fatiguer, et je me rendais suffisamment compte de l'endroit où nous étions pour me passer de votre avertissement.

Carmen se le tint pour dit et se retourna vers la fenêtre, tandis que Mlle de Lanteuil, de plus en plus acariâtre, faisait ses préparatifs d'arrivée, se débarrassant de ses coussins, châles et oreillers, secouant la poussière de ses vêtements et réparant, devant une glace que lui tenait Elise, l'équilibre un peu compromis de son chapeau.

Elle avait à peine fini lorsque le train s'arrêta. Elle descendit la dernière, avec une majestueuse lenteur, sans avoir cure des employés qui la pressaient. Elle et sa nièce furent, comme tous les voyageurs à destination de Vichy, assaillies des offres insinuantes des représentants d'hôtel auxquels on donne là-bas le nom pittoresque de *pisteurs;* mais Mlle de Lanteuil était d'avance en garde, contre eux et les grandes affiches de la gare avertissant de s'en méfier, n'avaient rien à lui apprendre. Elle découragea vite les importuns obséquieux par son grand air et reprit le train de Vichy.

Quelque peu après, elle débarquait définitivement dans la ville d'eaux, déserte à cette heure matinale (il était quatre heures et demie du matin), et Carmen regarda avec plaisir ces maisons blanches et propres, ces rues plantées d'arbres, cet aspect souriant que Vichy offre dès le premier coup d'œil, surtout au début des saisons, alors qu'il s'est mis sur un pied de fête pour recevoir l'étranger qui le fait vivre.

Après un court trajet, l'omnibus s'arrêta devant l'hôtel du Parc et Mlle de Lanteuil, toujours solennelle, fit appeler le patron. Carmen, tout engourdie par la fatigue et la chaleur de la nuit, l'entendit vaguement débattre des prix, des conditions; elle vit, comme dans un rêve, une maîtresse d'hôtel, dont la matinée de percale blanche, passée en hâte sur une jupe noire, devait lui rester dans l'esprit avec cette ténacité qu'ont certains détails oiseux à s'incruster dans notre mémoire; elle monta derrière sa tante un vaste escalier, visita, sans les voir, deux ou trois appartements, car Mlle de Lanteuil entendait choisir, enfin se trouva assise dans une chambre claire et gaie, dont les fenêtres ouvraient sur le jardin du Casino et de laquelle sa tante lui dit : c'est la vôtre.

Alors, ne luttant plus contre la fatigue, elle s'abandonna à sa femme de chambre pour la déshabiller et la mettre au lit et, quelques minutes plus tard, trouvait sous ses frais rideaux de mousseline blanche, le repos et le sommeil qu'elle avait vainement cherchés toute la nuit.

V

Mlle de Lanteuil et sa nièce sont installées à Vichy et, déjà, y ont pris l'une et l'autre leurs habitudes. La tante de Carmen a, dès le lendemain de son arrivée, commencé son traitement et le suit avec le soin minutieux qu'elle apporte à tout ce qu'elle fait, surtout lorsque cela touche à sa précieuse personne. Elle se lève à l'heure accoutumée, sept heures, car rien au monde ne lui ferait varier l'ordonnance méthodique de sa vie, s'en va à l'établissement de la Grande Grille, et n'en revient que pour déjeuner; puis elle se retire dans sa chambre pour la sieste, rendue obligatoire par la fatigue du traitement ther-

mal; à quatre heures, elle retourne aux sources et en a encore pour jusqu'au dîner; parfois elle entre un instant au Casino, au salon des dames, déplie un journal, feuillette un livre, ou bien daigne s'arrêter quelques secondes devant le kiosque où l'excellent orchestre prodigue ses mélodies, puis elle rentre, et rares sont les jours où, après son dîner, elle consent, sur la prière de Carmen, à sortir une heure, à aller s'asseoir sur un banc du nouveau Parc, ou, par exception, à écouter jusqu'à huit heures et demie, jamais plus tard, un morceau du concert du Casino.

Cette paisible existence ne réalise guère l'idéal que la pétulante Carmen s'est fait de la vie aux eaux, mais il est avec le ciel des accommodements. Mlle de Lanteuil a choisi à l'hôtel un appartement rappelant autant que possible celui de son habitation de Saint-Omer et, fidèle à ses goûts de retraite, a pensé à s'y faire servir ses repas, mais Carmen qui, jusqu'alors, a fort peu vécu à l'hôtel et se réjouissait de manger à la table d'hôte, a battu en brèche cette intention par mille arguments aussi détournés qu'adroits : on serait moins bien servi en haut, les mets arriveraient froids, puis cette odeur de victuailles qui resterait tout le jour dans le petit salon séparant leurs deux chambres... Mlle de Lanteuil, pour ne point avoir l'air de céder, a conclu de ces observations qu'elle essaierait. Elle est descendue à la salle à manger et, s'y étant trouvée bien, y demeure, à la grande joie de Carmen.

La table est immense et presque entièrement remplie déjà, malgré l'époque prématurée; elle semble composée, pour la majorité, de gens comme il faut, ou tout au moins paraissant l'être. Mlle de Lanteuil est trop fière pour risquer sa dignité dans une de ces éphémères et banales liaisons de villes d'eaux qui, nouées à l'arrivée, se délient au départ, pour toujours, sans laisser d'autre trace dans la vie qu'une distraction cherchée de part et d'autre pour combattre l'isolement que cause l'éloignement de son centre habituel; Carmen n'est point de cet avis, et cela l'amuserait extrêmement de faire connaissance avec quelques jeunes femmes élégantes et joyeuses qui sont là et qu'elle entend gaiement deviser entre elles de plaisirs de toute sorte; mais il n'y faut pas songer. En revanche, l'effet qu'elle produit sur les commensaux de l'hôtel la distrait beaucoup. Elle est faite pour ne passer inaperçue nulle part; non que sa beauté s'impose, mais elle a cet éclat qui attire le regard. Elle forme avec sa

tante un groupe auquel l'antithèse de leurs deux personnes donne un attrait dont elles ne se rendent compte ni l'une ni l'autre.

La vieille demoiselle, d'une incontestable distinction, inspire le respect et les égards, tout en repoussant peut-être la sympathie, par sa raideur systématique et son dédain voulu; la jeune fille, si elle n'a point le grand air de sa tante, y supplée par un cachet exotique, dont la froideur correcte de Mlle de Lanteuil avive toute l'originale saveur. Elle n'est pas de celles devant lesquelles on s'incline, mais de celles auxquelles on sourit, car il est impossible de résister à la séduction de sa jeunesse, de sa grâce, de ce charme vainqueur qui est en elle. Et si, seules, ses allures un peu américaines, jointes au caractère provocant de sa beauté, eussent pu, peut-être, inquiéter sur sa valeur morale, elles trouvent dans le voisinage de la gravité de Mlle de Lanteuil une égide suffisante pour ne sembler que ce qu'elles sont réellement : l'indépendance d'une jeune fille comblée de tous les dons de la nature et de la fortune et qui se croit tout permis parce que rien ne lui a été refusé ni contesté.

Après avoir éveillé la curiosité, Carmen avait vite conquis les suffrages, surtout ceux du clan masculin de l'hôtel; les femmes l'aimaient moins; si toutes l'admiraient, quelques-unes l'enviaient; les mères de famille la craignaient; elle les inquiétait, pour leurs filles, par comparaison, et pour leurs fils. Car il y avait là nombre de jeunes gens, et Mlle Clotilde de Lanteuil se vit l'objet de respectueuses prévenances et d'attentions empressées, dont elle comprit trop bien le but pour ne pas les décourager nettement et durement et se renfermer plus que jamais dans sa hautaine réserve.

Une circonstance fortuite vint l'en faire sortir.

Un soir que le nombre des convives s'était accru par plusieurs arrivées, on se levait de table et Carmen, suivant sa tante, s'en allait, accompagnée de regards admiratifs, lorsque près de la porte, elle s'arrêta devant une jeune femme qui, par déférence, cédait le pas à Mlle de Lanteuil. Un cri s'échappa de leurs lèvres à toutes deux :

— Rose!

— Carmen!

Et à ces mots, Mlle de Lanteuil s'étant retournée :

— Ma cousine! fit, avec une profonde révérence à l'adresse de cette dernière, la jeune femme.

— Quoi! Rose, vous ici? répondit la vieille demoiselle, d'un air plus surpris que charmé.

— Moi-même, ma cousine, je suis arrivée ce matin.

— Vous êtes malade ?

— Moi ? point du tout ! j'accompagne mon mari dans une cure de reconnaissance. Vichy a guéri M. de Saugroseil, l'année dernière, d'affreuses coliques hépatiques, et il y revient par gratitude. Mais vous-même, un motif sérieux vous amènerait-il ? Votre santé laisserait-elle à désirer ?

Mlle de Lanteuil aimait beaucoup à parler de ses maux, imaginaires pour la plupart, car elle était robuste comme un chêne ; l'embrasure d'une porte ne lui semblant point convenable pour cela, elle passa son bras sous celui de Mme de Saugroseil et, l'entrainant au salon, lui narra longuement les causes multiples qui l'avaient conduite à Vichy.

La jeune femme n'était pourtant pas faite précisément pour plaire à Mlle de Lanteuil. Agée d'environ trente ans, elle était très mondaine, fort coquette et passablement excentrique ; mais elle était aimable. Elle habitait Paris l'hiver et passait l'été en Artois, dans une terre voisine de celle de Mlle de Lanteuil, qu'elle voyait alors quelquefois. De plus, elle appartenait, par son père, à la famille de Lanteuil et cette goutte du sang de ses aïeux, que la jeune femme avait dans les veines, avait suffi à la faire prendre en gré à Mlle Clotilde.

Carmen, elle, ne l'aimait guère ; sa nature simple, franche, un peu primitive, était déroutée par cette petite personne compliquée chez laquelle la spontanéité était absente, comme le naturel, et qui était un étrange composé de calcul et de naïveté, naïveté inconsciente d'une vanité qui ne se rend pas compte de son outrecuidance. Néanmoins, elle retrouva volontiers Mme de Saugroseil ; si elle n'était amenée vers elle par aucune sympathie réelle, l'entrain de cette jeune femme, dont l'unique but semblait être de s'amuser, l'attirait un peu, et, à Vichy, elle lui apparut comme une fée bienfaisante venant lui ouvrir la porte de toutes les distractions qu'elle voyait autour d'elle, avec l'impossibilité d'y prendre part

En effet, Mlle de Lanteuil qui, jusqu'alors, s'était fait strictement accompagner de sa nièce partout, trouvant quelqu'un sur qui se décharger de ce rôle de mentor qui la fatiguait, ne manqua pas de le faire. Elle était gênée dans ses habitudes, dans ses promenades, par la présence de cette belle fille qu'on remarquait partout. Sans doute, elle eût préféré la confier à quelque personne plus sérieuse, mais le choix ne lui était pas donné, et ce qu'elle vit surtout,

en permettant à Carmen de sortir avec Mme de Saugroseil, ce fut sa tranquillité recouvrée.

Cette autorisation, d'abord limitée à quelques promenades, s'étendit bientôt à tous les moments de la journée, si bien qu'on en arriva, d'un côté, à ne plus la demander, et de l'autre, à ne pas se froisser qu'on la considérât donnée une fois pour toutes, et Carmen ne quitta pour ainsi dire plus sa cousine.

Mme de Saugroseil n'était pas, à la détailler, une jolie femme, mais elle avait cette beauté factice et toute de convention que donnent toutes les recherches de la haute élégance.

Il est bien difficile à une femme savamment habillée de paraître tout à fait laide, et Mme de Saugroseil, qui ne l'était pas naturellement, gagnait, par quelques artifices, un supplément d'attraits qui la faisait sortir de l'ordinaire. Ses cheveux, d'un blond fade, prenaient, de certaines eaux célèbres, une teinte dorée, les petits pots de son cabinet de toilette remédiaient à ses lèvres trop pâles, à ses joues trop rouges, à ses cils et à ses sourcils insuffisants; sa taille, un peu opulente, ne dépassait point les bornes, grâce à l'armature puissante d'un corset qui devait être un chef-d'œuvre; sa tournure était élégante, sinon distinguée et, bien qu'à des titres différents, comme Carmen, elle attirait l'attention.

Il est vrai qu'elle la sollicitait un peu. Pour cette femme à l'esprit étroit, que de vaines futilités avaient vite fait de remplir entièrement, paraître, briller, était l'essence même du bonheur. Mariée sans amour à un homme qui était son pendant, et qu'elle n'estimait guère plus qu'il ne le méritait, sans enfant, elle n'avait dans la vie aucune affection, aucun but sérieux et, poupée extravagante, était sans cesse occupée d'elle-même et de se faire valoir. Elle aimait le monde avec fureur pour les succès qu'elle y remportait, non sans peine, il le faut avouer, car elle ne reculait devant rien pour les obtenir. Honnête femme, elle ne le paraissait point toujours, sacrifiant parfois les apparences pour s'entourer d'une cour dont les hommages la grisaient d'orgueil; mais ceux qui la connaissaient un peu ne l'accusaient point, car on la savait, par son éducation et ses convictions, au-dessus d'une défaillance, contre laquelle la gardaient sa sécheresse de cœur et le souci de sa personnalité.

Elle avait, arrivant à Vichy, accueilli avec empressement l'idée de chaperonner Carmen; la crainte d'une rivalité, qui eût sûrement tourné à son désavantage, n'était pas venue retenir son élan: si la

beauté de la jeune fille devait éclipser la sienne, au moins elle était faite pour attirer les suffrages, et c'était là ce qui importait surtout à Mme de Saugroseil : être flattée, adulée, même pour le compte d'une autre, ce qu'il n'est pas permis à l'œil du public de distinguer, devenir le centre d'un cercle bruyant, joyeux, élégant, qui s'impose partout et force l'attention.

Son rêve ne tarda pas à être réalisé. Les hommes qui avaient cherché à être présentés à Carmen et avaient dû rétrograder devant la terrible Mlle de Lanteuil, ne jugèrent pas Mme de Saugroseil aussi redoutable, et s'en approchèrent avec une confiance vite justifiée. De son côté, la jeune femme avait retrouvé à Vichy quelques-unes de ses relations, fait quelques connaissances; bientôt se groupa autour d'elle une société brillante, gaie et choisie, dont elle était la souveraine, sinon la reine; et au Parc, aux sources, au Casino, partout, on la rencontrait sans cesse accompagnée de Carmen, et entourée de quelques jeunes femmes aussi élégantes et inconséquentes qu'elle-même, ainsi que d'un véritable escadron volant d'admirateurs, jeunes ou vieux, qui venaient à elles toutes, comme les papillons aux bougies d'un lustre.

Un jour, c'était vers deux heures, Mme de Saugroseil et son cercle arrivaient à la musique et, suivant leur habitude, s'installaient bruyamment, sans s'inquiéter des mélodies que chantaient les violons ni des mélomanes qui les écoutaient. Carmen, qui avait eu le temps de remonter sa garde-robe à Vichy, étrennait une toilette un peu étrange, mais qui avantageait singulièrement sa beauté : une blouse de jersey de soie d'un rouge vif enserrait son buste élancé et, dépassant la taille, s'arrêtait sur une jupe blanche dont quelques piqûres rouges soulignaient l'ourlet. À son arrivée dans le groupe déjà formé, ce fut un murmure d'approbation.

— Ah! ah! s'écria M. de Gastès, un homme d'environ quarante-cinq ans, qui lui faisait une cour assidue, à laquelle son âge donnait la privauté d'être sans conséquences, nous avons changé de peau, à ce qu'il paraît, mademoiselle Carmen, blanche ce matin, rouge ce soir, mais toujours aussi jolie.

— C'est le soleil qui m'a rougie, sans doute, fit Carmen, railleuse.

— Heureusement qu'il ne s'est occupé que de votre robe, releva M. de Pontars, un tout jeune homme.

— Mais comme il a bien fait ! reprit le vicomte d'Estour, le plus attentif des adorateurs de Carmen. Ce corsage vous va-t-il assez bien !

Et le chœur de se répandre en louanges.

— Venez voir et admirer le triomphe du rouge porté par une brune ! clama d'un ton de crieur public M. Soltel, un journaliste très en vogue auprès de ces dames.

— Allons, silence, fit Mme de Saugroseil, voilà Carmen aussi rouge que sa robe.

— Moi ? riposta la jeune fille, rouge. Allons donc ! c'est mon ombrelle qui déteint sur mes joues, je ne rougis pas pour si peu.

Et un éclat de rire général ayant accueilli cette bravade, elle jeta autour d'elle un regard circulaire ; tout à coup, ses yeux s'arrêtèrent sur un visage qui leur était inconnu. C'était celui d'un très joli homme de vingt-cinq à vingt-six ans, grand, blond, élégant et d'une distinction réelle. Ses traits étaient réguliers, son teint, clair, aussi frais que celui d'une femme ; une moustache blonde, fine et lustrée comme de la soie, ombrageait une bouche petite, au dessin très pur, qui s'ouvrait sur des dents un peu grandes pour elle, mais éblouissantes ; les yeux, d'un bleu intense, avaient un regard doux et grave ; l'attitude de ce jeune homme, réservée et sérieuse, contrastait vivement avec celle des personnes qui l'entouraient. Fut-ce cette antithèse qui frappa Carmen ? fut-ce la perception inattendue de ce nouveau visage ? elle eut, à l'instant même, l'esprit tout occupé de l'inconnu.

Au milieu de l'approbation unanime donnée à sa réplique, lui seul n'avait pas pris part à la gaîté qu'elle avait soulevée ; pourquoi ? Il est vrai qu'il ne la connaissait pas. Mais qui était-il ?

Il la regardait fixement, avec plus d'attention que d'admiration, et elle n'était pas habituée à lire ce sentiment dans les yeux des hommes qu'elle rencontrait. Elle aussi le regarda, presque malgré elle, et elle se sentit, devant la muette désapprobation du silence de cet homme, qu'elle n'avait jamais vu, une gêne secrète qu'elle ne se connaissait pas. Pour la secouer, elle se tourna vers une des amies que les hasards de la vie d'eau lui avaient donnée, miss Maud Kington, une jeune Américaine, et elle se mit à causer et à rire très haut avec elle. Tout à coup, elle perçut un mouvement de chaises et M. de Thérisel, un des fervents de Mme de Saugroseil, s'approchant de cette dernière, suivi du jeune inconnu, lui demanda la permission de lui présenter un de

ses amis ; l'autorisation ayant été accordée, il se retourna, démasquant le jeune homme.

— M. Richard de Lioux, dit-il.

Le nouveau venu salua profondément et, avisant une chaise près de Mme de Saugroseil, s'y assit et lui parla.

Carmen, au milieu de son bavardage, entendait sa voix un peu basse, au timbre pénétrant, au léger accent étranger, et elle en était toute troublée. Elle ne percevait pas nettement toute la conversation, mais il lui parut que, s'il disait les riens communs d'usage à une première rencontre, il les disait sans la banalité habituelle. Mme de Saugroseil le questionnait sur lui-même car, tout à coup, la jeune femme s'écria de sa voix aiguë :

— Mais vous avez ici des compatriotes ! Miss Kington... où donc est-elle ? Miss Maud, montrez-vous, que je vous présente à M. de Lioux.

Et comme la jeune fille, à son appel, s'avançait un peu, M. de Lioux vint la saluer avec une parfaite aisance.

— Vous êtes Anglaise, mademoiselle, lui dit-il de son parler lent.

— Oh ! non, répondit-elle, oh ! non, Américaine ; mon père habite New-York !

— C'est vrai, reprit Mme de Saugroseil, je me suis trompée, Anglaise, Américaine, pour moi c'est tout un. Enfin, si vous n'avez pas patrie commune, vous avez langage pareil; miss Maud, M. de Lioux est Anglais.

— Par ma mère, rectifia le jeune homme, et par mon éducation ; mon père s'était fixé en Angleterre, et c'est seulement depuis qu'il n'est plus que, ramenés par des intérêts de fortune, ma mère et moi sommes revenus en France.

— Et madame votre mère est ici ? reprit Mme de Saugroseil.

— Non, madame, elle est restée à Paris ; je suis venu, seul, me remettre des fatigues d'une excursion faite ce printemps dans le centre de l'Afrique.

— Vous êtes voyageur, comme tous les Anglais, remarqua Mme de Saugroseil.

— Comme la plupart des gens qui n'ont rien à faire, madame, répondit-il simplement.

— Vous êtes ici depuis longtemps ? continua la jeune femme.

— Depuis hier, madame.

— Et où perchez-vous ? demanda-t-elle en ce langage pittoresque qu'elle affectait.

— A l'hôtel du Parc.

— Tiens ! mais c'est le mien, c'est le nôtre, pourrais-je dire; comment se fait-il que nous ne vous ayons pas encore vu ?

— Hier et ce matin, je me suis fait servir chez moi.

— Voilà une habitude qu'il ne faut pas garder; c'est triste de manger seul, et par conséquent détestable pour la santé; et à table nous nous amusons beaucoup. N'est-ce pas, Carmen ?

La jeune fille qui, sans en avoir l'air, suivait de loin la conversation, releva la tête.

— Oui, répondit-elle, beaucoup.

— Mais, dit tout à coup Mme de Saugroseil, s'avisant qu'elle n'avait pas fait à Carmen les honneurs de sa nouvelle recrue, je ne vous ai pas présenté à ma cousine de Lanteuil ! Ne désirez-vous pas l'être ?

— J'en serais fort heureux, madame, répliqua le jeune homme, cherchant autour de lui qui pouvait bien porter ce nom.

— Il serait peut-être mieux que j'attendisse que sa respectable tante fut là, reprit la folle jeune femme en riant, mais nous réserverons cette solennité pour le dessert ; en attendant, je vais vous faire faire connaissance avec ma pupille improvisée, car c'est moi qui chaperonne cette grande fille : — Carmen, M. de Lioux.

Carmen se retourna pour répondre au profond salut du jeune homme et le fit avec une politesse inaccoutumée. Richard, tout en s'inclinant, la considéra sérieusement, sans mot dire; elle-même ne sourit pas, mais sous ce regard froid et un peu sévère, elle sentit le sang affluer à ses joues et y monter une rougeur que, cette fois, malgré ce qu'elle en avait dit, il n'était pas permis d'attribuer au reflet de son ombrelle.

VI

A dater de ce jour, Richard devint le compagnon assidu de Mme de Saugroseil et de ses amis : seul, peut-être, parmi tous les hommes de ce petit groupe, il avait, jusqu'à présent, résisté au charme vainqueur de Carmen; il la traitait avec une politesse froide et réservée qui détonnait avec la galanterie dont elle était habituellement l'objet et piquait un peu la jeune fille. Cette indifférence, à laquelle on ne l'avait pas accoutumée, l'irritait, et lui était

d'autant plus sensible que celui qui la lui témoignait lui plaisait davantage. L'impression étrange que lui avait faite Richard persistait ; elle ressentait, devant lui, un trouble involontaire et secret qu'elle n'avait jamais éprouvé. Cela la fâchait ; elle s'en voulait d'être émue par la présence de cet homme qui, lui, l'était si peu ; elle se demanda même, avec effroi, si c'était là de l'amour, mais conclut bien vite négativement, dans sa naïve fatuité et sa grande ignorance, croyant fermement qu'on ne peut aimer que qui vous aime. Alors, elle supposa que c'était la seule froideur du jeune homme, absolument neuve pour elle habituée à tous les suffrages, qui lui procurait ce sentiment nouveau comme sa cause déterminante : le mieux était, pour tout faire rentrer dans l'ordre, de mettre fin à cette cause, et elle s'y ingénia de son mieux.

Pendant quelques jours, elle réserva à Richard tous ses sourires, toutes ses gentillesses, toutes ses séductions, seulement elle leur donna, sans s'en rendre compte, une note particulière, sans doute parce que la gravité douce du jeune homme lui en imposait ; elle fut avec lui, sans le savoir ni le vouloir, et plus douce et plus sérieuse. Elle n'en fut que plus charmante et elle eut bientôt la joie intime de voir son petit manège de coquetterie couronné de succès. M. de Lioux ne fut pas subjugué du coup, mais Carmen, pour laquelle, dès l'abord, il avait semblé éprouver une sorte d'éloignement, commença à l'intéresser. Il s'en approcha, causa avec elle, longuement parfois, et il fut facile de voir qu'elle arrivait à lui plaire. Le cœur de Carmen, alors, cria victoire ; elle avait beau chercher à se le persuader, ce n'était point son seul amour-propre qui était en jeu dans tout ceci !...

Peut-être, si la résistance de Richard à son empire et la difficulté d'en triompher n'étaient venues aiguillonner l'attrait qui, dès le premier jour, l'avait portée vers lui, en fût-il resté à l'état d'une simple fantaisie, aussi facilement évanouie que née ; mais, à force de penser au jeune homme, de s'occuper de lui plaire, elle s'était prise à son propre piège ; il s'était établi en maître dans sa pensée, et, bientôt, sans qu'elle s'en doutât, dans son cœur. Cette possession de tout son être moral, qu'elle ignorait, fut d'autant plus absolue que Richard était plus différent d'elle-même ; il lui révélait des impressions, des sentiments, qu'elle n'avait jamais soupçonnés ; et, aussi sérieux qu'elle était folle, aussi réfléchi qu'elle était spontanée, aussi doux qu'elle était violente, il la com-

plétait en quelque sorte. Elle admira jusqu'au fanatisme, en lui, toutes les qualités qui, à elle, lui manquaient, et, le voyant remarqué et apprécié, elle en fut plus fière, elle, si personnelle pourtant, que s'il se fût agi d'elle-même. Elle ne songea pas à se mettre en garde contre le sentiment qui l'envahissait, parce que, toute à jouir de son incontestable douceur, elle ne le raisonna pas assez pour en deviner, de prime abord, la vraie nature, et l'eût-elle pénétré, qu'elle n'y eût, sans doute, plus opposé le frein que lui suggérait, au début, la crainte de n'être pas payée de retour. Chaque jour ne lui permettait-il pas de constater le progrès quotidien qu'elle faisait, sinon dans l'affection, au moins dans l'estime et la sympathie du jeune homme ? Il ne le lui disait pas, ne la flattait jamais, nul compliment n'était sorti de ses lèvres s'adressant à elle ; mais il la traitait avec une déférence sérieuse et polie, qui lui était un encens plus délicat et plus doux que les vulgaires hommages dont, journellement, elle était repue.

Ils ne s'adressaient pas à sa beauté, Mme de Saugroseil avait adroitement confié à une ou deux personnes que Carmen était une richissime héritière et la divulgation de ce secret, aussi mal gardé que tous ceux de ce genre, n'avait pas été sans ajouter au succès de la jeune fille.

Ce succès, Richard de Lioux, bien qu'il parût occupé de Carmen, n'en prenait point ombrage. Quand un de ses adorateurs déclarés s'avançait près d'elle, il s'écartait discrètement, et cédait la place avec une courtoisie dont elle ne lui savait aucun gré. Sa nature, exclusive et ardente, n'admettait pas qu'un homme pût en souffrir un autre auprès de la femme qu'il aimait. Mais Richard l'aimait-il déjà à ce point ? A ces moments-là, elle en était à se demander et ce doute qui la torturait, lui crispant les nerfs, lui faisait faire, par dépit, des folies et des extravagances qu'elle poussait à l'extrême, dans le but irraisonné de forcer Richard à sortir de ses gonds une bonne fois, et à lui prouver, fût-ce même par sa colère, qu'elle ne lui était plus indifférente.

Un jour, c'était à la musique de six heures, tout le cercle de Mme de Saugroseil était réuni. Richard de Lioux, qui ne sortait jamais de bonne heure, vint rejoindre ses amis presque au moment où l'orchestre attaquait son dernier morceau, une entraînante polka ; Carmen s'était assise un peu en arrière pour lui laisser la facilité de prendre une chaise près d'elle. C'était un petit manège qu'elle renouvelait chaque jour, et dont on feignait de ne point s'aper-

cevoir, mais qui faisait un peu sourire, particulièrement Mme de Kéradiou, qui jalousait Carmen pour son compte particulier, et Mme de Saint-Char, qui était en rivalité avec elle en la personne de ses filles, Paule et Francine, jeunes demoiselles fort bien élevées, mais totalement dépourvues d'avantages physiques. Mme de Poutars, un peu inquiète aussi de l'engouement de son fils Alain pour la jolie héritière, achevait de former le trio qui, au milieu de ce groupe frivole, faisait une sourde opposition à l'entraînement général qu'inspirait Carmen, et lui portait une envie haineuse, dont la malveillance soulignait ses inconséquences, et exagérait le sens de ses moindres paroles.

Cette après-midi-là, Mme de Poutars et sa fille n'y étaient point, mais Mmes de Kéradiou et de Saint-Char échangèrent un regard malicieux en voyant M. de Lioux venir prendre possession de la place qui lui avait été si ingénieusement réservée.

Richard adressa quelques mots à Carmen, — dont les traits mobiles s'éclairaient d'un visible rayon quand il était là, — sans que les autres personnes interrompissent leur conversation.

— Eh bien, dit tout à coup M. de Chérisel, que faisons-nous ce soir ?

— Ce soir ? mais nous allons au Casino entendre « Divorçons », répondit Mme de Saugroseil, vous en êtes, je suppose ?

Et sur une réponse affirmative du jeune homme, elle continua :

— Et vous aussi, monsieur de Lioux ?

— Sans doute, madame, j'ai déjà vu cette pièce bien souvent, mais si tout le monde y va...

— Oh ! tout le monde.

— Même les jeunes filles ? remarqua Richard en souriant.

— Assurément, dit Mme de Saugroseil.

— Ah ! permettez, pas toutes, interrompit Mme de Saint-Char, mes filles n'iront pas.

— Et mademoiselle votre sœur ? demanda perfidement Mme de Kéradiou à M. de Poutars.

— Ma sœur a la migraine aujourd'hui, répondit adroitement le jeune homme, elle ne sortira pas.

— Alors nous n'aurons que miss Kington et Mlle Carmen, reprit M. de Chérisel, les aurons-nous au moins ?

— Je crois que ces demoiselles ne s'effraient pas d'une pièce de Sardou, bien que celle-ci n'ait pas été écrite spécialement pour les jeunes filles, que je sache, observa méchamment Mme de Kéradiou.

— Oh! répondit gaiement miss Kington, je comprends si peu et si mal le français que je ne cours pas grand risque d'entendre des choses qui ne sont pas pour moi. Il faut être très fort dans une langue pour deviner les sous-entendus.

Carmen, après cette réplique, n'avait qu'à se taire, mais c'était une chose qu'elle ne savait pas faire quand elle se sentait attaquée, une sorte de vaine gloire la poussait à se jeter au-devant du danger.

— Pour moi, fit-elle très haut, je n'ai pas la même excuse, et si je vais à « Divorçons », c'est parce que, sûre d'en pénétrer toutes les finesses, je m'y amuserai certainement beaucoup.

Cette bravade n'obtint qu'un sourire pour toute réponse; seul, Richard repartit :

— Laissez-moi espérer que vous vous calomniez, mademoiselle.

— Pourquoi? riposta Carmen, dont les nerfs n'étaient pas encore calmés.

— Je ne me permettrais pas de vous le dire, mademoiselle, répondit-il, la pièce, si vraiment vous la comprenez bien, vous apprendra suffisamment que votre place n'était pas au théâtre ce soir.

Carmen, cette fois, se tut, mais tourna résolument le dos à Richard, à la grande joie des spectateurs de cette petite scène, qui s'en amusaient prodigieusement.

Le soir, Carmen, qui, pour rien au monde, n'eût voulu se donner un démenti, fut prête une des premières pour se rendre au Casino.

Sa tante, habituée à la voir sortir tous les soirs avec sa cousine, ne lui demanda même pas où elle allait. Elle partit donc pour le théâtre avec miss Maud et les Saugroseil; elle cheminait devant avec l'Américaine, et les deux folles jeunes filles riaient d'avance de l'émoi où leur présence au spectacle allait plonger celles qu'elles appelaient les « respectabilities » de leur groupe. Elles avaient toutes deux des toilettes élégantes, mais voyantes, qui attiraient le regard; leurs places habituelles d'abonnées étaient au centre des fauteuils d'orchestre, elles s'y installèrent bruyamment, devant Mme de Saugroseil, entourées des jeunes gens qui composaient leur cour accoutumée. C'était, pour tous ces messieurs, que la bravade des jeunes filles faisait beaucoup rire, une fête de deviner leurs impressions, et ils étaient bien plus attentifs à les noter qu'à écouter la pièce, que, du reste, ils connaissaient tous par cœur.

Le premier acte se passa sans encombre, les

jeunes filles faisaient bonne contenance ; miss Maud, avec une ingénuité fort drôle, mais d'un goût douteux, disait à chaque passage scabreux : « Qu'est-ce donc, je n'ai pas compris ? » et, bien qu'on la respectât assez, quand même, pour ne pas lui « expliquer », on plaisantait de cette compréhension refermée si subitement et, surtout, si à propos.

Carmen, elle, les yeux brillants, le teint animé, avait son air de bataille ; elle riait aussi, très haut même, regardait hardiment autour d'elle, s'éventait nerveusement, et affectait de s'amuser beaucoup.

Néanmoins, un observateur attentif, ou quelqu'un qui l'eût bien connue, n'eût pas manqué de s'apercevoir qu'elle était gênée.

C'était vrai, et son embarras venait moins de ce qu'elle voyait et entendait que du regard désapprobateur de Richard, qu'elle sentait peser sur elle. Il était derrière elle, un peu à gauche, près de l'allée, et pouvait l'apercevoir de profil. Pas une fois elle ne se retourna pour juger de son impression, et pourtant elle était sûre qu'elle lui était défavorable.

De fait, il ne se mêlait point à l'entrain général, qui était monté à un diapason quelque peu excessif ; il restait froid et correct comme de coutume, mais avec une nuance de blâme et de regret dans l'expression du visage, comme lorsqu'on voit quelque main profane gâter, de son contact brutal, une belle fleur.

A la fin du second acte, Carmen sentit son secret embarras se doubler. Richard avait dit vrai, elle s'était calomniée, elle était loin de saisir tous les côtés graveleux de la pièce, cependant, ceux qu'elle comprenait la troublaient, non seulement par eux-mêmes, mais par tous ceux qu'ils lui faisaient supposer et dont, dans son ignorance, elle exagérait la gravité. Bientôt elle cessa de rire, d'applaudir, et devint toute sérieuse.

— Eh bien, mademoiselle Carmen, qu'y a-t-il donc ? lui demanda le vicomte Hubert d'Estour, assis à ses côtés, qui était très empressé auprès d'elle, mais qui, plus que tout autre, se plaisait à encourager ses folies et à faire naître ses inconséquences.

— Il y a, dit-elle, que je me sens tout étourdie, toute souffrante.

— Allons donc !

— Je vous assure.

— Voici l'entr'acte, l'air vous remettra, voulez-vous descendre un instant au jardin, nous y écouterons le concert ?...

Mais Carmen ne répondit pas et ne sembla pas voir le bras que lui offrait le vicomte, elle suivit Mme de Saugroseil qui sortait et lui dit à mi-voix :

— Ma chère Rose, je me sens toute malade, je voudrais rentrer à l'hôtel.

— Quelle folie ! fit celle-ci, que la perspective de reconduire sa cousine ne réjouissait pas du tout, vous êtes fraîche comme une fleur ; c'est un malaise imaginaire qui vous éprouve !

— Non, vraiment, je désire regagner mon chez moi.

— Comment faire ! dit la jeune femme, démasquant sa préoccupation personnelle, j'aurais tant voulu voir le dernier acte de « Divorçons » ! et miss Maud que son père m'a confiée ! Pourtant il faut que je vous ramène...

— Non, fit Carmen, souriant malgré elle, à cet égoïsme naïf et impudent, je ne veux pas vous priver de la fin de votre soirée, l'hôtel est à deux pas, j'y rentrerai parfaitement toute seule.

— Je ne le souffrirai pas, fit Mme de Saugroseil, s'apercevant qu'elle était allée un peu loin, mais mon mari, s'écria-t-elle, éclairée tout à coup d'une idée de génie, où est-il donc ? Messieurs, je vous en prie, cherchez M. de Saugroseil Tenez, là, au jeu, sans doute, il n'en bouge pas, ou bien au salon de lecture, il était furieux, avant le dîner, de n'avoir pu obtenir son journal, et se dédommage peut-être.

— J'y cours, madame, fit plaisamment le vicomte Hubert, se dirigeant vers la salle de jeu.

— J'y vole, dit de même Alain de Poutars.

Pendant ce temps, ces dames s'étaient assises sur un des canapés de velours du grand salon, et écoutaient vaguement le concert qui tirait à sa fin. Les courriers de Mme de Saugroseil revinrent bredouilles, son mari était introuvable.

— Si vous voulez, madame, dit Hubert ironiquement, m'honorer de la délicate mission que vous deviez lui confier, je me ferai un plaisir d'accompagner Mlle Carmen jusque chez elle.

— C'est cela, mauvais sujet, riposta Mme de Saugroseil, pour que tout Vichy soit plein de cette aventure.

— Mais moi, madame, riposta M. de Gastès, mes cheveux blancs ne me désignent-ils pas pour ce rôle protecteur ?

— Si nous y allions en corps ? avança Alain de Poutars, on n'aurait rien à dire.

— Non, reprit la jeune femme, au milieu de la gaîté générale à laquelle Carmen ne participait pas,

tout ce que je puis faire. c'est de charger l'un de vous d'aller à l'hôtel quérir la femme de chambre de Carmen, qui la remmènera.

— Cette faveur, au moins, me sera-t-elle accordée, fit M. d'Estour, toujours railleur, j'espérais mieux, mais — faute de grives...

— Eh bien. soit. allez, fit Mme de Saugroseil, n'est-ce pas, Carmen ?

La jeune fille n'avait point encore répondu que la sonnette se fit entendre, le spectacle allait recommencer. A ce signal, Mme de Saugroseil se leva, prête à rentrer.

— Et Carmen, observa miss Maud, nous allons la laisser seule ici ?

— Ah ! grand Dieu ! c'est vrai, reprit Mme de Saugroseil, ce n'est pas possible... que c'est ennuyeux ! Je suis sûre qu'on est déjà en train de jouer là-bas !

— Mlle Carmen n'a que l'embarras du choix, remarqua méchamment Mme de Kéradiou, tous ces messieurs, j'en suis sûre, briguent l'honneur de lui tenir compagnie.

— Assurément, riposta Carmen, encore une fois excitée par cette sourde malveillance, mais mon incertitude ne se prolongera pas ; M. de Lioux, fit-elle délibérément, voulez-vous bien rester auprès de moi tant que ma femme de chambre arrive, ce qui ne peut tarder ?... Si c'est vous que je choisis, ajouta-t-elle très haut, c'est que c'est vous que je priverai le moins, s'il m'en faut croire vos paroles de tantôt, en vous empêchant d'entendre la fin, ou tout au moins une partie de la pièce.

— Vous ne me privez guère, en effet, mademoiselle, répondit Richard, car je ne tiens nullement à ce spectacle ; mais, en tout cas, j'eusse été heureux de vous faire le sacrifice d'un instant de distraction.

— Je crois bien, parbleu, moi aussi, remarqua M. d'Estour d'un ton goguenard.

— Comment ! vous êtes encore là, vous ? dit Mme de Saugroseil, surprise, vous n'êtes pas allé chercher la femme de chambre de Carmen ? Que vous faites donc mal les commissions ! Allons, vite, partez, dépêchez-vous.

— Rien ne presse, madame, soyez-en persuadée, riposta le vicomte avec la plus perfide insinuation.

Et jetant un coup d'œil haineux à Richard, il s'éloigna avec une lenteur affectée.

Mais personne ne le remarqua, Mme de Saugroseil et ses amis rentraient au théâtre.

A ce même moment, le concert finissait, il en ré

sulta un mouvement qui entoura de foule Richard et Carmen, restés seuls.

— Si nous allions sur la terrasse, dit la jeune fille.

M. de Lioux l'y conduisit et ils s'installèrent tous deux dans un des angles de la vérandah, que le départ des musiciens laissait libre.

— Monsieur Richard, dit tout à coup Carmen, vous aviez raison, ma place n'était pas au Casino ce soir.

— J'étais certain que vous vous en rendriez compte, mademoiselle, l'usage a beau concéder aux jeunes filles certaines libertés, qu'on ne leur eût point accordées jadis, leur conscience les repousse.

— Oh! reprit Carmen entraînée par le sentiment intime de son cœur et par sa confiance naturelle, ces libertés dont vous me parlez, on ne me les a point octroyées, je les ai prises; je suis libre, tout à fait libre, trop libre; qui s'occupe de moi, qui s'intéresse à moi ?...

— Mademoiselle votre tante... insinua Richard.

— Ma tante! Ah! je ne l'accuse pas, mais vous n'êtes pas sans savoir ma situation avec elle, on a dû vous mettre au courant, et vous avez pu, vous même, vous apercevoir de ses sentiments pour moi.

— Je les ai remarqués, en effet, mademoiselle, leur expression ne peut échapper à personne, et j'en ai été tout attristé pour vous.

— Oui, c'est triste, parfois, d'être abandonnée à soi-même, et c'est dangereux aussi... on fait bien des sottises, de la gravité desquelles on ne se rend pas compte au moment présent, et que l'on regrette plus tard. Allez, monsieur Richard, on devrait être indulgent pour les filles sans mère!

— Assurément, mademoiselle, et je vous assure que, pour ma part, j'y suis bien porté.

— Alors vous ne m'accusez pas trop ?

— Non, mademoiselle, pas trop.

— Un peu, pourtant ?

— Un peu, oui.

— De quoi ? dites-le-moi, si vous saviez le bien qu'on peut me faire en me parlant sérieusement et sincèrement! Que me reprochez-vous ?

— De cacher vos qualités, mademoiselle, et d'étaler vos défauts.

Carmen resta un moment silencieuse.

— Mes qualités, reprit-elle, qui y croirait ? On aurait bientôt fait d'en rire!

— Tandis qu'on applaudit à vos défauts ?

— C'est vrai.

— Je crois bien, vous faites le jeu des envieux, des jaloux, des malveillants, enchantés que vous leur donniez à mordre sur votre réputation.

— Et ce qu'ils s'en donnent à cœur joie, d'y mordre !

— Vous le savez ? Cela vous est donc bien indifférent, que vous leur livrez une proie si facile ?

— Indifférent, reprit Carmen rêveuse, dois-je l'assurer ? Dans mes mauvais jours je dis que je m'en moque...

— Et dans les bons ?

— J'en souffre.

Richard se tut encore.

— J'en souffre, reprit Carmen emballée, il m'est dur de passer pour une coquette, une évaporée, une excentrique, au cœur aussi étroit que la cervelle, alors que je suis si loin des sentiments qu'on me prête !

— Il vous serait bien aisé de détromper l'opinion.

— Ne le croyez pas, répliqua la jeune fille, c'est mon mauvais génie qui me pousse sans doute, mais lorsque je sens la malveillance d'une hostilité, c'est plus fort que moi, je ne puis m'empêcher de la braver ; j'ai du sang castillan dans les veines, ajouta-t-elle en souriant.

— Oui, fit Richard, et les Castillans sont batailleurs, dit-on ; vous êtes du pays des sentiments violents et extrêmes, des haines mortelles, des dévouements sublimes, des... (il hésita un peu) des amours passionnées...

— Oui... fit à son tour Carmen dont le cœur battait étrangement.

Puis essayant de rire :

— Que tout cela doit vous sembler bizarre, incompréhensible, même, à vous, né sous d'autres cieux, élevé dans d'autres idées ?

— Je sais bien ce que vous voulez dire, répondit Richard, souriant aussi, la froide Albion ! Il ne faut point croire tous les clichés, il y a quelquefois bien des flammes sous les cendres... et puis, vous oubliez, ajouta-t-il, que j'ai dans les veines, moi aussi, autant de sang français que vous pouvez avoir de sang castillan, et, en ce sens, mon pays est bien près du vôtre...

Les jeunes gens se turent brusquement, M. d'Estour était devant eux.

— Je vous cherchais, fit-il avec un mauvais regard, pour vous dire, mademoiselle, que je me suis acquitté de votre message, — votre femme de chambre sera ici dans quelques minutes.

— Je vous remercie mille fois, monsieur, répondit Carmen froidement.

Et elle répondit au salut très guindé qu'il lui adressa, sans chercher à retenir le jeune homme, qui s'éloigna de suite, absolument furieux.

— Et votre malaise ? demanda alors Richard.

— Oh ! dissipé, fit Carmen en riant.

— Avant même d'avoir existé. Voilà un défaut qu'au contraire vous cachez soigneusement, la dissimulation.

— Vous croyez ?

— Le sais-je ? Vous êtes encore une énigme pour moi.

— Moi, une énigme ? dit la jeune fille ouvrant de grands yeux, Dieu ! je ne me croyais pas si compliquée !

— Oui, reprit Richard, que sa réserve abandonnait peu à peu, deux fois déjà j'ai changé d'opinion sur vous, n'en changerai-je plus ?

— Expliquez-vous ?

— Je vous ai d'abord vue comme vous vous montrez.

— Et je vous ai souverainement déplu. Oh! ne vous en défendez pas !

— Je ne m'en défends qu'à moitié, rien en vous ne m'inspirait de sympathie. Plus tard, je vous ai mieux rendu justice, je vous ai jugée bonne, intelligente, aimante, mais je vous croyais frivole et un peu coquette. Enfin, maintenant...

Le jeune homme s'arrêta comme effrayé des mots qui se pressaient sur ses lèvres.

— Maintenant ? répéta Carmen palpitante.

Richard hésita un moment.

— Je ne puis vraiment pas vous le dire, murmura-t-il.

Il se leva très troublé, et apercevant à la porte du grand salon la domestique de Carmen qui la cherchait, il l'appela d'un geste.

— Voici votre femme de chambre, dit-il d'un ton saccadé dénotant clairement la violence qu'il s'imposait, bonsoir, mademoiselle.

Il étreignit avec passion la main que la jeune fille lui tendit et s'éloigna précipitamment, tandis que Carmen reprenait le chemin de l'hôtel, bouleversée à un point indicible, mais le ciel dans le cœur !

VII

Si Carmen apporta ce soir-là dans le silence de sa chambre un cœur troublé, Richard, en s'en séparant, n'était pas moins ému... M. d'Estour, les quittant un instant auparavant, avait mis, conseillé par son dépit, un perfide empressement à rentrer au théatre; la convenance voulait que Richard ne tardât point à le rejoindre, mais en son âme s'agitaient tant de pensées diverses, dont le heurt lui était douloureux, que c'était pour lui un véritable supplice de ne pouvoir s'y abandonner en un instant qui lui permette de les débrouiller, et une non moins réelle torture de s'imposer la contrainte de paraître indifférent et paisible aux personnes plus ou moins bienveillantes qu'il allait retrouver. Pourtant, cette attitude était, elle aussi, nécessaire : l'inconséquence de Carmen l'avait mis dans une situation délicate, la moindre imprudence de sa part pouvait compromettre gravement la réputation de cette jeune fille qui quittait ses amis pour s'en aller, à dix heures du soir, s'asseoir sur une terrasse, en compagnie d'un inconnu. Et Richard eût trouvé que toute réflexion malveillante sur ce fait l'eût atteint personnellement, le supposant capable de profiter de l'inexpérience et de la légèreté d'une femme qui s'était confiée à lui. Ce fut donc le front lourd de préoccupations qu'il rentra au Casino, car, sans écouter la voix de ses préférences, il y revint de suite.

Le troisième acte de « Divorçons » était à moitié déjà ; ne voulant pas perdre le mérite du sacrifice qu'il s'imposait en revenant, Richard gagna sa place, sans se soucier des quelques protestations que souleva son passage. Ses amis, l'apercevant, furent distraits par son entrée.

— Déjà ! fit-on avec un sourire plein de sous-entendus.

— Comment, déjà ? reprit-il d'un ton sérieux et un peu hautain témoignant qu'il n'entendait pas qu'on plaisantât à ce sujet.

— Eh oui, fit M. d'Estour moins intimidé que les autres par cette attitude, votre garde d'honneur a été courte, a-t-elle été bonne au moins ?

— Elle a été ce qu'elle devait être, monsieur,

répondit Richard très froidement, quelques minutes d'attente passées avec une jeune fille souffrante, qui avait bien voulu m'autoriser à rester près d'elle pour lui éviter l'ennui d'un isolement absolu dans ce lieu public. Si les personnes à qui elle était confiée ne l'avaient point quittée, elle n'eût pas eu besoin d'avoir recours à une protection que vous semblez trouver déplacée.

— Allons ! mon cher, fit M. de Chérisel, intervenant, ne le prenez point de si haut et ne vous fâchez pas. Personne de nous ne met en doute que vous n'ayez parfaitement justifié la confiance dont vous a honoré Mlle de Lanteuil, n'attachez donc pas d'importance à une plaisanterie qui n'en a aucune.

Richard n'insista pas et quelques coups d'œil plus malicieux que bienveillants, rapidement échangés, furent l'épiloque de toute cette affaire.

On quitta le casino en bande, comme toujours, pour revenir à l'hôtel, mais Richard n'eut pas le courage d'y rentrer; il avait besoin de calme, d'obscurité et de silence pour recueillir ses pensées, et de fraîcheur pour son front brûlant. Ayant pris congé de ses compagnons, il s'en fut vers le Nouveau Parc et, par la clarté d'une soirée superbe, s'enfonça dans les grandes allées ombreuses où la lune, perçant le feuillage délicat des platanes, le découpait en dentelle sombre sur le ciel clair.

Il s'assit sur un banc, près d'un grand saule qui traînait ses branches sur le gazon; en face de lui, de l'autre côté de l'allée, un massif d'héliotropes l'enveloppait d'un parfum de vanille que réveillait la senteur violente des géraniums, groupés un peu plus loin, et dont la brise lui apportait par bouffées l'odeur capiteuse. Et là, dans cette solitude poétique et charmante, faite à plaisir pour les rêves heureux, il se mit à regarder sérieusement en lui-même et à examiner loyalement l'état de son cœur.

Aimait-il Carmen ? Toute la question était ramenée à ces seuls mots. L'aimait-il, la séduisante fille dont l'originale et captivante beauté le troublait malgré lui ?... A première vue, il se le rappelait, elle ne lui avait inspiré que l'admiration qu'il eût été injuste de refuser à ses charmes; mais, en même temps qu'il leur rendait hommage, il se sentait repoussé par l'être moral de la jeune fille. Ses excentricités froissaient ses instincts fins et distingués, sa liberté de langage et de tenue la réserve que lui avait donnée une éducation peut-être un peu puritaine, sa coquetterie, la délicatesse infinie de ses sentiments. Il l'avait regardée avec un involon-

taire regret de voir une si véritable beauté physique, une intelligence aussi vive et brillante, au service d'une nature déséquilibrée et dépourvue de sens moral, et s'était, plus d'une fois, surpris à murmurer devant quelque extravagance de la jeune fille : Quel dommage !

Mais, ainsi qu'il le lui avait dit à elle-même, peu à peu il était revenu de son impression première ; la connaissant davantage il l'avait mieux pénétrée, commençant à s'apercevoir que ses allures indépendantes et bizarres, parfois d'un goût douteux, ses coquetteries souvent naïves, n'étaient que le résultat d'une éducation fautive. Dans ces conditions, elle en vint à l'intéresser vivement, il la plaignit plus qu'il ne la blama, rendant justement responsables les circonstances, plutôt qu'elle-même, des défauts qui retenaient captif l'essor de ses qualités natives, et déplora sérieusement l'immense isolement de cœur, l'absence totale de toute direction et de toute affection où la laissait l'égoïste indifférence de sa tante.

Cette pitié que Carmen lui inspirait était, de tous les sentiments, le plus propre à attendrir l'âme généreuse de Richard et à le prédisposer, sans qu'il s'en aperçût, à une affection tendre. Insensiblement il s'y abandonna, aidé en cela par le charme attirant de la jeune fille, qu'il subissait tout en ne s'en rendant pas compte. Bientôt, sa présence lui devint une compagnie qu'il préférait à toute autre, il se plut à la voir sans cesse, à causer longuement avec elle, à ne la quitter presque plus, et leur intimité croissante lui fut une de ces habitudes chères, aussi douces que tyranniques, que l'on prend insensiblement et dont, un beau jour, on est tout surpris de ne savoir plus se passer.

Avec une fille comme Carmen, il n'était pas possible, pourtant, que le ciel bleu de cette sympathie, quelque réciproque qu'elle fût, restât sans orages et Richard en eut plus d'un à subir : parfois, irritée de sa froideur, piquée au jeu par son indifférence, la jeune fille, que son mauvais génie inspirait, faisait quelque coup de tête, quelque folie, mais ce n'était pas plutôt chose accomplie que le repentir la ramenait à Richard, humble et charmante, plus séduisante encore par les efforts qu'elle faisait pour obtenir son pardon, et chaque légère brouille, promptement dissipée, qui naissait entre eux, accentuait le goût très vif de Richard pour Carmen et le laissait davantage sous le joug de la sirène.

S'il s'était interrogé il n'eût pas manqué de s'en

apercevoir, mais il fermait à dessein les yeux sur lui-même pour ne pas voir où l'entraînait ce penchant que réprouvait sa raison. Dans cette inconscience qui, depuis quelque temps, était voulue, il avait mené Richard vite et loin, et, aujourd'hui, le jeune homme se réveillait brusquement au pied du mur. Son entretien avec Carmen l'avait spontanément tiré de son aveuglement volontaire, il ne lui était plus permis de s'ignorer davantage lui-même, à peine avait-il su retenir sur ses lèvres la parole irrémissible qui l'eût lié pour la vie. Mais, puisque, par un effort de sa volonté, il y était parvenu, il ne devait plus s'exposer à semblable surprise ; l'examen consciencieux et loyal de ses sentiments s'imposait à lui et, lorsqu'il connaîtrait, enfin, ce qui se passait en lui, il pourrait choisir l'une des deux routes qui s'ouvraient devant ses pas : s'abandonner à l'attrait que lui inspirait Carmen, ou bien le combattre et en triompher.

Mais, au moment de descendre en lui-même, l'épouvante le prenait. S'il allait découvrir que la passion qu'il n'avait point redoutée avait pénétré au plus profond de son cœur !... Ah ! qu'il avait peur, peur, c'était bien le mot, d'aimer Carmen ! Elle était si loin de son idéal, si loin de celle qu'il avait rêvé d'associer un jour à sa vie, si loin, aussi, de toutes les qualités sérieuses et douces qui, à son sens, pouvaient seules assurer le bonheur d'un ménage ! Richard avait été élevé par une mère à l'âme haute, au cœur loyal, à la sensibilité exquise, à la délicatesse raffinée. Non seulement il lui ressemblait par cet atavisme qui rapproche souvent les fils de leur mère, mais, encore, elle lui avait, dans l'intimité étroite d'une éducation faite devant ses yeux et à laquelle elle avait, sous le rapport moral, pris une grande part, soufflé toutes ses idées, inculqué tous ses sentiments, si bien, qu'autant que cela se pouvait avec la différence d'âge et de sexe, il était semblable à elle. Par là même, et aussi parce qu'il l'aimait d'une tendresse à laquelle, lorsque l'âge lui était venu d'apprécier les soins rendus, s'était ajoutée une profonde reconnaissance, elle était, pour lui, le type de la femme accomplie, de l'épouse, de la mère, de celle qu'on amène à son foyer avec autant de confiance que de joie et d'orgueil, et entre les mains de laquelle on remet, sans crainte, le soin de son bonheur et l'honneur de son nom. Et c'était une femme calme, douce, bonne, toujours sereine, peu expansive, mais d'une égalité d'humeur qui révélait sa pureté de conscience ; — plus tendre que

passionnée, plus disposée à se soumettre qu'à dominer, à s'effacer qu'à paraitre, très réservée, mais un peu fière, peut-être, de cette fierté sans orgueil qui est la dignité des femmes.

Combien différente d'elle était Carmen ? Et c'était là ce qui épouvantait Richard, de la sentir si contraire à tout ce qu'il appréciait et admirait le plus en son sexe !... Il se rendait bien compte que si, vraiment, il l'aimait, c'était un coup de folie qui le portait vers elle, une surprise de son cœur et de son imagination, mais rien de cette affection sérieuse, basée sur l'estime, approuvée par la raison, que seule, il croyait pouvoir avoir assez d'empire sur sa nature calme et sage, pour le retenir toute sa vie dans une chaine qui l'attacherait au bonheur.

Quelque crainte qu'il eût des découvertes qu'il pouvait faire en son moi intime, il ne l'en scruta pas moins sincèrement et sérieusement. L'examen fut long : il se remémora les moindres circonstances de sa connaissance avec Carmen, toutes les impressions qu'elle avait fait naître en lui, tous les sentiments qu'elle lui avait inspirés ; il évoqua les images de tout ce que pouvait lui réserver l'avenir : les plus enivrantes comme les plus décevantes. Par un mirage volontaire, il se vit aimé de Carmen et aimé comme on le pouvait être de cette admirable créature, ardente, passionnée, exclusive, qu'une soumission d'esclave devait tenir courbée sous la puissance de celui qu'elle adorerait et auquel elle se donnerait, corps et âme, avec toute la fougue de sa nature. Il chercha aussi à se figurer quelle sensation s'éveillerait en lui si un jour venait où, après avoir admis la possibilité de l'obtenir, il la voyait à un autre. Mais, à sa grande surprise, cette hypothèse le laissa très calme. Bien plus, elle amena en lui comme une impression de délivrance. Délivrance, sans doute, à l'indécision cruelle qui l'éprouvait !... ou bien délivrance, peut-être, à l'espèce de sort que lui avait jeté Carmen, l'attachant à elle malgré lui et au mépris de ce que lui-même croyait son bonheur.

Il réfléchit encore longuement. La cloche sonore du beffroi avait, depuis longtemps, égrené ses douze notes d'airain dans le calme de la ville endormie, qu'il restait encore là, rêvant. La fraicheur de la nuit le pénétrant, le réveilla de la sorte de songe qui l'engourdissait, et il reprit le chemin de l'hôtel. Là, dans la solitude de sa chambre, il recommença à méditer ; l'aube le trouva encore debout, mais les premières lueurs du jour éclairèrent sa résolution

enfin prise. Non, il n'aimait pas Carmen comme il devait, comme il pouvait aimer celle dont il ferait la compagne de sa vie, seul, un penchant irraisonné l'entraînait vers elle, il se sentait de force à lui résister et était bien résolu à le faire.

D'abord, l'idée d'un départ, qui l'aurait définitivement soustrait au charme ensorcelant de la créole, lui avait traversé l'esprit, mais il avait répugné à sa vaillance de fuir devant un danger qu'il qualifiait de puéril : sa santé réclamait encore un séjour d'environ deux semaines à Vichy pour achever sa cure d'eau, que le médecin avait jugé bon de lui faire interrompre, puis reprendre, il l'accomplirait tel, sans céder à la tentation qui l'avait pris d'une désertion immédiate. D'ici là, il verrait encore Carmen, sans doute, il ne lui plaisait pas de briser brusquement les liens d'éphémère amitié qui les unissaient, d'autant que cette rupture donnerait beaucoup à penser; mais il les relacherait insensiblement pour que l'heure du départ les voie se dénouer sans secousse.

Le lendemain matin, empressé de mettre en pratique son plan de conduite, il s'en fut, comme de coutume, faire son traitement à la Grande Grille; mais, au lieu de flâner, ainsi qu'il en avait l'habitude, entre chaque verre d'eau, autour du kiosque à musique, où il était sûr de rencontrer Carmen, il s'en fut au delà de l'établissement promener une légère mélancolie.

Au déjeuner, il ne pouvait éviter la société dont il faisait maintenant partie intégrante; il n'y essaya point, du reste, et prit près de Carmen la place accoutumée. Elle était arrivée avant lui et, dès son entrée, il vit ses grands yeux ardents chercher les siens avec une expression passionnée qui le troubla. Il fit néanmoins bonne contenance et répondit par un salut un peu grave à son rayonnant sourire; puis il commença de causer avec elle comme à l'ordinaire, seulement il le fit un peu haut et l'entretint de sujets qui pouvaient intéresser leurs voisins de table, si bien que la conversation devint générale et remplaça leurs apartés habituels. Carmen n'en témoigna aucune mauvaise humeur, elle n'avait jamais été si enjouée, si gracieuse, si en beauté; sa physionomie mobile et parlante, toute transformée par un je ne sais quoi de sérieux et de recueilli, reflet d'une joie intérieure et profonde qui la rendait adorable.

Le fait est que, se remémorant la soirée de la veille, et plus encore ce que Richard lui avait laissé

entendre que ce qu'il lui avait dit, une douceur inconnue pénétrait tout son être, car elle se croyait sûre, à présent, d'être aimée comme elle aimait. Et ce n'était pas peu dire ! car elle s'était éprise jusqu'à la folie de ce joli garçon blond qui était aussi bien son antithèse physique qne morale, et l'espérance, qui lui faisait présumer sa passion partagee, en décuplait l'intensité.

Elle ne trouva pas étrange que Richard ne reprit pas à table l'entretien interrompu le jour précédent, elle savait, maintenant, qu'il était un timide et un renfermé et que, pour qu'il parlât, il fallait qu'il fût entraîné, encore plus par les circonstances que par ses sentiments intimes. Elle attendait donc patiemment que le moment propice vint rouvrir ses lèvres et jouissait, par avance, dans son imagination puissante, de l'aveu qui allait illuminer sa vie. Mais, après le déjeuner, Richard s'éloigna d'elle pour se rapprocher de Mme de Saugroseil, et lorsque, arrêtant l'emploi de l'après-midi, on parla d'une excursion au château de Randen, il déclara tout net n'en être pas, parce que c'était son jour de médecin.

Le soir, on le retrouva au Casino, mais un instant seulement. La pièce, disait-il, ne l'intéressait pas, il avait cent fois vu *Mignon* et il était empoigné par l'écarté.

— Seriez-vous joueur ? lui demanda Carmen.

— Peut-être que je le deviens, répondit-il en riant, en tout cas, le jeu ne m'a jamais amusé autant que depuis quelque temps.

— Ah ! laissez, répliqua la jeune fille, vous ne me ferez jamais croire que vous avez un défaut grave.

Richard ne releva pas le propos et s'en retourna à son tapis vert. Pendant les entr'actes, ces dames, entraînées par Carmen, vinrent faire un tour dans la salle de jeux.

— Eh bien ! et la veine ? fit la créole s'adressant à Richard.

— Etourdissante, répondit celui-ci sans quitter du regard le jeu de son ponte, je fais fortune.

— Cela me donne envie de vous imiter, dit Carmen prenant son porte-monnaie, voyons, où faut-il parier ?

— Oh ! mademoiselle, riposta Richard, plaisantant, je vous en prie, épargnez-moi le remords de vous entraîner dans mes erreurs ! D'ailleurs, ajouta-t-il plus sérieusement, les femmes n'ont pas le droit de jouer ici.

— Allons donc ! interrompit Hubert d'Estour, Mlle Carmen a tout droit, ici comme partout. Con-

fiez-moi donc votre pièce de cinq francs, mademoiselle, je me charge de la faire fructifier.

— Vous êtes insupportable, intervint Mme de Saugroseil, toujours passionnée pour le théâtre, vous n'avez pas entendu la sonnerie annonçant que l'entr'acte est fini, vous allez nous faire manquer le premier morceau. Venez, Carmen, n'écoutez pas ces tentateurs.

— Je vous suis, répondit la jeune fille, mais je laisse à M. de Lioux mes cent sous; qu'il réalise avec eux un bénéfice important et me le rapporte, je lui pardonnerai alors de m'avoir empêchée de m'associer à sa chance.

Et mettant presque de force la large pièce dans la main de Richard, elle leva sur lui ses grands yeux étincelants, avec une si visible expression de tendresse et de confiance, qu'il détourna la tête pour échapper au trouble que lui causait ce regard.

Elle s'en fut, suivie par ce murmure admirateur qui accompagnait toujours son passage dans une foule, aussi fidèlement que le bruit de l'eau qui se referme derrière la barque qui l'a coupée par son sillage. Richard mit les cinq francs dans sa poche, bien décidé à les donner au premier pauvre qu'il rencontrerait, craignant en les jouant, non de perdre, mais de gagner, et d'avoir ainsi une obligation de se rapprocher de la séduisante créature que sa raison lui ordonnait de fuir et dont, imprudemment peut-être, il voulait se détacher peu à peu.

VIII

Quelques jours se passèrent encore dans cet état de choses. Richard, fidèle à son système, par lequel il éprouvait une puissance de volonté dont il était quelque peu orgueilleux, ne fuyait pas Carmen, mais il s'en écartait doucement, évitant les tête-à-tête, les causeries intimes, les abandons de la pensée. Il revenait peu à peu à son indifférence première envers elle, mais comme, cette fois, son indifférence était voulue, elle était légèrement affectée, ce qui la rendait plus sensible aux yeux de tous. Carmen avait été une des premières à s'en apercevoir et elle avait réveillé en elle la même sensation que lors de sa précédente manifestation. Elle l'avait

irritée encore plus qu'attristée et, justement parce qu'elle avait senti Richard un moment sous son pouvoir, elle s'exaspéra davantage de voir lui échapper cet homme qu'elle aimait, qu'elle avait conquis malgré lui, elle s'en rendait bien compte, et qui, maintenant, secouait le joug et se reprenait. Elle jura de le disputer à lui-même, de se l'attacher à jamais. Son ennemi, l'ennemi qu'elle avait en lui, c'était, elle le sentait bien, sa froide et saine raison. Elle se promit d'en faire taire la voix et de dominer cette volonté qu'elle admirait profondément, bien qu'elle lui fût complètement opposée. Mais, comme il était dans sa nature violente de braver tous les obstacles, comme les difficultés excitaient sa résistance, et comme toute contradiction l'énervait, elle n'eut point le sang-froid de choisir les moyens les plus propres à lui ramener Richard. Le connaissant imparfaitement, et le jugeant d'après elle-même, elle se figura que la froideur systématique de cet homme à qui, au fond, elle plaisait, ne résisterait pas à un peu de jalousie. Et, appelant à son aide la coquetterie naturelle aux filles de son pays, elle commença un flirt en règle avec le vicomte d'Estour.

Celui-ci se prêta de suite à ce jeu : depuis son arrivée à Vichy, il faisait la cour à la jeune fille et, sans chercher à savoir le motif du subit encouragement qu'elle lui donnait, ou plutôt, sans vouloir paraître l'avoir pénétré, il en profita et se déclara ouvertement son chevalier.

Elle n'en pouvait choisir un plus dangereux : le vicomte d'Estour était un viveur dans tout ce que ce terme a de plus mauvais. Il avait croqué, en quelques années, le patrimoine que la mort de ses parents avait laissé entre ses mains ; le problème de sa vie était celui de bien des existences d'aujourd'hui ; ses ressources lui venaient du tapis vert, du champ de courses, ou d'autres causes non moins aléatoires. Comme il était joli homme et portait avec une désinvolture pleine d'audace un vieux nom, on ne mettait pas en doute que quelque riche mariage ne vînt un jour relever sa situation, ni qu'il rencontrât, sur sa route, quelque roturière millionnaire, empressée à redorer ce blason. Mais le vicomte ne semblait pas désireux de recourir à cet expédient suprême. Les héritières sont, en ce siècle d'argent, un peu plus récalcitrantes que jadis, et la noblesse, lorsqu'il faut l'acheter, a bien perdu de son prestige ; rares sont les gens qui ne trouvent pas qu'elle est trop chère et que leur or peut leur procurer, à meilleur compte, les satisfactions d'amour-propre qu'elle

leur donnerait. Peut-être le vicomte Hubert s'était-il heurté à des difficultés de ce genre, ou bien avait-il été trop exigeant, demandant, en outre de la fortune, des avantages qui ne lui sont généralement pas adjoints ; en tout cas, il était encore garçon.

Mais voilà que surgissait sur ses pas une radieuse créature qui avait tout pour elle : jeunesse, beauté, famille, millions ; certes, l'occasion était tentante et Hubert n'était pas homme à n'en point profiter, si elle s'offrait à lui. On ne pouvait reprocher à la jeune fille qu'une tête un peu à l'évent, mais ce défaut servait trop bien les plans d'Hubert pour qu'il songeât à s'en plaindre. Il se rendait parfaitement compte que, s'il allait demander de but en blanc la main de Mlle de Lanteuil, on la lui refuserait. Il jouait aussi trop bien son rôle d'homme d'honneur pour la compromettre de gaité de cœur, mais, si elle se jetait à sa tête, il n'en serait pas cause, et personne ne pourrait lui en vouloir de n'avoir pas su résister aux avances d'une femme aussi séduisante. D'autant mieux qu'il était décidé, au premier reproche qu'on lui adresserait, à offrir généreusement et immédiatement, de réparer les torts que ses assiduités auraient pu faire à la réputation de Carmen, en l'épousant.

L'épouser ! il ne demandait que cela ! mais pour parvenir à ce but, il jouait son jeu avec une habileté d'enfer que Carmen ne soupçonnait même pas, tout absorbée qu'elle était par la passion avec laquelle elle cherchait à ramener dans le cœur de celui qu'elle aimait la flamme subtile qu'elle avait su, un jour, y faire naître.

Elle multipliait donc les inconséquences et les imprudences sans avoir conscience de ce qu'elle faisait ; elle se bornait, bien entendu, aux apparences ; mais Hubert n'en souhaitait pas davantage ; il ne désirait nullement perdre celle dont il voulait faire sa femme, mais seulement laisser soupçonner que c'était chose accomplie, pour rendre un mariage inévitable, quitte, le lendemain de sa célébration, à démentir hautement et avec toute la puissance de la vérité, les calomnies qui auraient offensé la vicomtesse Hubert d'Estour.

Malgré ces plans machiavéliques et le trouble intime qui faussait son jugement, Carmen avait encore assez la notion de ses actes pour ne rien se permettre d'autre qu'une flirtation très affirmée, tellement, même, au vu et au su de tout le monde, que, de ce chef, elle devait écarter les soupçons injurieux ou malveillants. Malheureusement, la

jeune fille ne savait pas dominer le penchant qu'elle avait pour les choses extrêmes, et lorsque la contradiction, l'injustice ou l'ironie venait l'atteindre, on la voyait, telle qu'un cheval de sang qui a reçu un coup de fouet, prendre le mors aux dents.

Tant qu'elle n'eut que l'ambition de faire mordre Richard au cœur par la jalousie, sa tenue, quoique un peu libre, resta correcte, mais un incident la fit sortir de cette réserve relative qu'elle eût eu, pourtant, tant d'intérêt à garder et même à accentuer.

C'était un matin, à la Grande-Grille, tout le monde buvait son verre d'eau, Richard n'y était pas. Il pleuvait, on était resté sous la galerie vitrée, et ces dames s'étant emparées d'un banc, les hommes, debout, les entouraient, tandis que les jeunes filles, très en gaité, et ne pouvant disposer que d'une place pour elles toutes, s'asseyaient à tour de rôle.

— Vous semblez fatiguée, ce matin, mademoiselle Carmen, remarqua Mme de Kéradiou, seriez-vous souffrante ? Je vous trouve les traits tout altérés.

— Je vous remercie de votre intérêt, madame, répondit la jeune fille, mais ma santé ne le justifie guère, je ne suis ni souffrante, ni fatiguée.

— On le dirait, pourtant, ne trouvez-vous pas, chère amie ? continua Mme de Kéradiou, s'adressant à Mme de Saint-Char.

— Je suis de votre avis, riposta celle-ci, Mlle Carmen a les yeux tout gros, tout rouges, ce serait à croire qu'elle a pleuré.

— Pleuré ! moi ? fit Carmen éclatant d'un rire forcé, ah ! grand Dieu ! Et pourquoi ?

— Eh ! eh ! qui sait, fit M. de Gastés presque à son oreille, mais parlant assez haut avec son timbre élevé, pour que tout le monde le comprenne, des peines de cœur...

— Des peines de cœur, répéta encore Carmen, riant de plus en plus fort, vous tombez mal, car ce n'est pas moi qui, jamais, en aurai.

— Il est vrai que vous n'êtes point faite pour cela, riposta vivement Alain de Poutars, qui pourrait résister...

— Aïe ! monsieur de Poutars, fit Carmen, l'interrompant, gare ! Voilà une déclaration qui point à l'horizon, et il est convenu que vous ne m'en ferez jamais.

— Je n'ai pas promis de ne point rendre hommage à la vérité, répliqua finement le jeune homme.

— Bravo ! fit-on autour de lui.

Mais cet applaudissement ne détourna pas la conversation.

— Il est évident, reprit M. de Gastés, que si quel-

tionnait, et cette pensée mettait un frein à toutes ses incartades. Hélas ! elle était, à cette heure, complètement absente de son esprit, qu'affolait un vain orgueil et un dépit mauvais conseiller ; Carmen était loin de ce qu'elle nommait justement sa famille de cœur, les lettres trop rares (Alice n'aimant point à écrire) qui la lui rappelaient, étaient insuffisantes à la retenir dans la voie de la modération et, abandonnée à ses instincts fougueux, elle faisait, il faut bien le dire, bêtise sur bêtise.

Un jour, au dîner, où, à force d'adresse, Richard était parvenu à changer de place et à se mettre près de Mlle de Poutars, jeune personne un peu effacée, mais très bien élevée, M. de Chérisel l'interpella à travers la table.

— Vous venez au casino, ce soir ?

— Sans doute.

— N'y manquez pas, on joue *Carmen* et Mlle de Lanteuil prétend que cette pièce ne porte pas seulement son nom, mais qu'on y trouve son portrait.

Mlle Clotilde de Lanteuil était un peu sourde, et très occupée de son repas, qu'elle prenait en choisissant ses aliments avec la plus méthodique circonspection ; elle n'entendit donc pas le propos.

— Oh ! son portrait, répondit Richard, je ne vois pas bien ce que la cigarière de Séville peut avoir de commun avec Mlle de Lanteuil ; j'aime plutôt à penser, qu'ainsi que pour *Divorçons*, elle parle d'une pièce qu'elle ne connaît pas.

— Je vous demande pardon, monsieur, fit Carmen piquée au vif par cette réminiscence, je connais parfaitement l'œuvre de Bizet, son héroïne est presque de mon pays, je reconnais mon sang en elle, et la première fois que je l'ai vue, il m'a semblé qu'elle exprimait les sentiments que j'aurais eus dans sa situation.

— C'est cela ! murmura Mme de Saint-Char, qui était à la gauche de Richard, coquette, effrontée... et le reste...

Richard n'insista pas et se tut ; mais, le soir, lorsqu'il vit tout le monde partir pour le casino, il n'eut pas le courage de s'y rendre. Une impression pénible lui poignait l'esprit. Qu'était-elle donc cette jeune fille, un mystère vivant ? Etait-ce la créature tendre, vibrante, passionnée, très bonne, sous une tête folle et altière, qu'il avait parfois pressentie ? Ou bien était-elle la coquette sans cœur, sans dignité et sans raison, dont elle affectait les allures ? Si, vraiment, elle avait les qualités qu'il s'était plu un instant à lui croire, n'était-il pas déplorable de voir une édu-

cation abandonnée et les plus pervertissants exemples fausser ainsi une nature bien douée, au point de la mener jusqu'aux extrêmes limites qui, seules, sous des apparences pareilles, séparent encore le bien du mal ?

Il avait remarqué, au départ, l'empressement d'Hubert d'Estour autour de Carmen, qui lui faisait l'accueil qu'il y a quelques jours elle lui réservait à lui-même, et il se demandait, non sans amertume, quel jeu imprudent jouait cette ignorante avec ce roué, dont sa naïveté faisait trop bien le compte. Un moment, il fut presque tenté d'avertir la tante de Carmen du triste mentor qu'elle lui avait donné en Mme de Saugroseil, mais de quel droit l'eût-il fait ? Cette ingérence dans son intimité n'eût-elle pas créé entre eux un lien autrement puissant et sérieux que celui qu'il cherchait en ce moment à dénouer ?

Puis Mlle de Lanteuil n'était pas facilement abordable, et Richard ne savait à Carmen aucune autre parenté, aucune autre amitié, près de laquelle il eût été plus aisé d'intervenir. La jeune fille lui avait dit être sans famille et, si elle l'avait parfois un peu entretenu de son père, de sa mère, de son enfance et des premières années de sa jeunesse, elle ne lui avait jamais dit un mot des d'Achy. De sorte qu'il la croyait, hors sa tante, absolument seule au monde, ne l'en plaignait que davantage, mais n'en était pas moins dans l'impossibilité absolue de faire quoi que ce soit pour la ramener à des idées plus sérieuses et à une tenue plus prudente, sans se compromettre gravement, ce à quoi il ne lui était plus permis, sa récente résolution prise, de s'exposer désormais.

IX

Le lendemain matin, Richard, venant de faire son traitement, entrait au casino pour y lire les journaux, lorsque, traversant le grand vestibule qui le coupe par le milieu, un bruit de rires, le son du piano, et, enfin, le timbre pénétrant d'une admirable voix de mezzo soprano attira son attention vers le salon des dames. Tout à coup, la porte s'en ouvrit et laissa voir la tête de M. de Chérisel.

— Ah ! vous voilà, fit-il, entrez vite, venez prendre votre part d'une véritable aubaine : Mlle Carmen,

prétendant qu'hier soir l'actrice a très mal interprété son opéra favori, nous a promis de nous en chanter les principaux passages à sa façon. Soltel l'accompagne, d'Estour lui donne la réplique, venez écouter cela, c'est charmant; cette jeune fille a un talent!

Richard se laissa emmener un peu à contre cœur et entra dans le salon des dames, où le cercle de Mme de Saugroseil était au complet. Il s'appuya contre la porte; le voyant, les yeux de Carmen qui était debout auprès du piano à queue, occupant le premier angle de l'appartement, lancérent un éclair; elle recommençait justement, à la prière de ses auditeurs, la chanson célèbre : « L'amour est enfant de Bohême ». Elle le chanta avec une verve endiablée, et ses longs regards fascinateurs s'adressaient si directement à Richard, placé juste en face d'elle, qu'il en fut un instant troublé,

Le morceau fini, Soltel tournait au piano la page de la partition, pour en commencer une autre, lorsque, très digne, mais un peu embarrassé, le directeur du casino entra.

Avec beaucoup de formes et de circonlocutions, il protesta contre l'envahissement du salon exclusivement réservé aux dames par « ces messieurs ».

— Sans doute, ajouta-t-il, on tolère qu'un homme, en passant, y pénètre pour venir y chercher ou y amener sa femme, mais qu'il devienne un lieu de réunion pour des personnes de l'un et l'autre sexe, voilà ce que nos règlements interdisent formellement.

Cet avis ne fut pas accepté sans de vives récriminations : ces messieurs le prirent de très haut, ces dames y mêlèrent de grands éclats de voix et de grands éclats de rire. Richard, seul, ne dit rien; il n'avait pas voulu, quittant ses amis, sembler déserter, mais il désapprouvait absolument toute cette scène; et elle le contraria davantage encore lorsqu'il entendit deux femmes, à l'aspect un peu austère, mais évidemment distinguées, qui écrivaient à la table autour de laquelle se pressaient d'autres personnes, comme elles sérieuses et correctes, se dire entre elles, avec un mépris non déguisé :

— C'est inouï et c'est à ne plus oser mener ses filles nulle part avec soi, on est véritablement envahi par cette sorte de femmes, elles ne respectent aucune règle.

Richard rougit pour Carmen et ses amies de l'insultante méprise à laquelle elles s'étaient exposées, et le différend entre ses compagnons et le directeur du Casino ayant pris fin, tout à l'avantage de ce dernier, il les suivit dans leur retraite.

— Quel dommage de vous avoir vu interrompre ainsi, disait M. d'Estour à Carmen.

— C'est ridicule, fit Mme de Saugroseil, encore toute fâchée, on ne peut rien faire d'amusant, dans une ville pareille! Ils redoutaient sans doute, les bonnes gens, la concurrence de l'admirable voix de ma petite cousine pour leur Dugazon. Qu'importe, je n'entends pas qu'ils nous privent du plaisir d'entendre Carmen et M. d'Estour, aussi il faudra nous arranger pour reprendre ailleurs la séance de ce matin. Voyons, messieurs, combinez quelque chose pour cela; vous, monsieur Soltel, qui avez de l'imagination.

— Elle n'aura pas besoin de se mettre en grands frais, madame, répondit le jeune homme interpellé; au salon de l'hôtel, n'y a-t-il pas un piano?

— A merveille! Et moi qui n'y pensais pas! Nous pourrons même y avoir les dames de Saint-Char, qui nous manquaient ce matin, et Mme et Mlle de Poutars. Ce soir, après dîner, hein, Carmen, voulez-vous?

— Soit, fit la jeune fille un peu indifférente, mais ma tante consentira-t-elle?

— Votre tante, exclama Mme de Saugroseil, voyez-moi cette petite fille qui a peur d'avoir le fouet?... D'abord, qu'a-t-elle à dire à cela? Ne pouvons-nous faire de la musique? Cela a été, en tout temps, il me semble, un « délassement de bonne compagnie », fit-elle en imitant plaisamment le ton prétentieux de la vieille demoiselle.

— C'est que ce n'est pas seulement de musique qu'il s'agit, remarqua perfidement Mme de Kéradiou, ces messieurs voudraient décider Mlle Carmen à « jouer » quelque scène, je n'ai pas compris laquelle.

— Bah! fit Mme de Saugroseil, subtilités que tout cela : nous dirons à Mlle de Lanteuil que nous faisons de la musique et, je la connais, la première note la fera fuir!

— D'abord, reprit Carmen, on ne peut pas « jouer » en tenue de ville, ce serait grotesque.

— Ah! fit alors Hubert d'Estour, si ce n'est que la toilette qui vous arrête!

— Comment, que cela? Mais il n'est pas si facile, ce me semble, d'improviser un costume en quelques heures?

— Aussi ne parlé-je pas de l'improviser.

Et Hubert d'Estour, s'approchant de Carmen, lui dit quelques mots à voix basse.

Elle parut d'abord hésitante et secoua la tête en signe de dénégation, mais, sans doute, le jeune

homme devint plus insinuant, car elle commença à sourire.

— Cela vous irait si bien! conclut-il.

Fut-ce cet argument qui la décida? en tout cas, une lueur de défi et d'audace passa dans ses prunelles sombres.

— Eh bien, oui, dit-elle, mais n'en parlez à personne; que ce soit une surprise.

Aussitôt après le dîner, Richard vit, comme d'habitude, Mlle de Lanteuil se lever une des premières et se diriger vers la porte, suivie de Carmen, qui échangeait de mystérieux sourires avec Mme de Saugroseil et M. d'Estour. La respectable demoiselle avait la tête couverte d'une dentelle noire et appuyait, dans un geste douloureux, sa main fine sur sa tempe blanchie.

— Vous souffrez, ma cousine, lui demanda un peu ironiquement Mme de Saugroseil.

— Hélas! répondit-elle, j'ai ma névralgie...

— Vous ne sortirez pas ce soir?

— Sortir! Grand Dieu! ma petite, mais je vais me coucher tout droit.

— Alors vous me confierez Carmen, comme de coutume, n'est-ce pas, ma cousine? Je suppose que ses soins ne vous sont pas nécessaires, et nous avons le projet...

— Je vous la confie très volontiers, interrompit Mlle de Lanteuil, et même, vous en chargeant, vous me rendez grand service, elle est si bruyante qu'elle me fatigue horriblement, et, lorsque je suis souffrante, je ne puis littéralement pas la supporter près de moi.

— Je vais l'emmener de suite, ma cousine, nous ferons un peu de musique au salon, en attendant l'heure de sortir.

— Soit, fit Mlle de Lanteuil, Carmen, ajouta-t-elle s'adressant à sa nièce, à moins que vous n'ayez besoin chez vous, je vous dispense de me reconduire en haut. Je vous recommande seulement, si ce soir vous changez de toilette avant de sortir, de ne pas faire de bruit en traversant notre salon commun, car j'ai besoin de repos.

Carmen s'inclina pour toute réponse et, revenant vers Mme de Saugroseil, regarda sa tante s'éloigner d'un air tout rêveur.

— A quoi pensez-vous, mademoiselle Carmen, lui dit M. de Chérisel, que vous voilà si songeuse!

— Je pense, répondit-elle toujours sérieuse, et regardant Richard, qui se tenait près de son interlocuteur, que d'une migraine dépend quelquefois une folie...

— Expliquez-vous ?

— Je veux dire que si ma tante n'était pas souffrante, ou m'eût gardée près d'elle, je ne ferais pas sans doute la sottise à laquelle je me prépare... Mais baste! ajouta-t-elle secouant sa mélancolie, pourquoi pas, après tout?...

Et elle se rapprocha de Mme de Saugroseil, qui s'écriait à demi-voix avec un ton affecté :

— Libre! Libre! vite, Carmen, venez!

Elles s'en furent rapidement, riant comme deux folles, vers le grand escalier.

Tout de suite, Soltel, le journaliste, parcourut les groupes :

— Venez-vous au salon ? dit-il, nous allons, avec Mlle de Lanteuil et M. d'Estour, vous donner une audition « in partibus » de *Carmen*.

Et la curiosité entrainant tous ces désœuvrés, le cercle de Mme de Saugroseil se réunit au salon; elle-même y rentra bientôt, souriante, affairée, mystérieuse, gonflée d'importance.

— Carmen va venir, dit-elle, allons, messieurs, au piano!

Ils obéirent : Paul Soltel s'assit devant l'instrument, retourné pour la circonstance, de façon à laisser bien en vue les chanteurs; Hubert d'Estour se plaça à sa gauche; le journaliste préluda un instant, puis, frappant quelques accords, commença le chœur des cigarières. Immédiatement la porte s'ouvrit et Carmen, qu'on reconnaissait à peine sous le costume de la Carmen de l'Opéra-Comique, tant il transformait sa subtile beauté, Carmen entra, la tête haute, le feu dans le regard, le sourire aux lèvres et des castagnettes aux doigts. Elle était si délicieusement jolie sous son déguisement de Bohémienne, qu'incontinent, à sa vue, de spontanés bravos se firent entendre. Sans y prendre garde, elle se dirigea vers le piano et, ayant fait à Soltel un signe imperceptible, se mit à sa droite, et là, campée fièrement sur sa taille fine et souple, crâne et charmante sous sa coiffure bordée de sequins et son boléro de velours, ses tempes nacrées soulignées par deux accroche-cœurs d'un noir de jais et, dans toute son attitude, cette morbidezza, de son pays aussi bien que de la brûlante Italie, qui la rendait si séduisante, elle commença l'habanera célèbre : « L'amour est enfant de Bohême. »

Il faut rendre justice à la vérité, elle chanta avec un talent, un éclat dans la voix, une sûreté dans l'expression, que la cantatrice la plus consommée n'eût pas désavoués, et qui mettaient à cent piques

au-dessous d'elle la modeste chanteuse du casino; seulement, il faut bien le dire aussi, elle ne chanta pas comme une jeune fille du monde, mais comme une véritable actrice, soulignant les mots de son sourire, de l'éclair de ses yeux de velours, du geste séduisant, quoique mesuré, de ses jolis bras à demi nus sous la courte manche blanche et flottante qui s'échappait de la veste brodée de la Carmencita.

Après la chanson, ce fut la séguedille, puis le duo, puis la chanson bohême et celle du dragon d'Alcala, le tout aux applaudissements enthousiastes des spectateurs électrisés.

Elle ne s'était pas calomniée, la folle enfant, elle était bien, physiquement au moins, la fidèle incarnation de l'héroïne de Bizet, et le maître n'eût pu en rêver une plus charmante. Le sang chaud de son pays s'était ranimé en elle au contact de la fiction qui l'y ramenait et, jouant son rôle avec une conviction qui allait jusqu'à l'illusion, elle était bien la Carmencita idéale avec toutes ses séductions et même l'apparence de toutes ses perversités.

Grisée par le succès, par ce courant magnétique qui s'était établi entre elle et son auditoire subjugué, Carmen ne se connaissait plus, elle chantait toujours, de plus en plus montée, entraînée, merveilleuse d'art et de beauté. Enfin, M. d'Estour lui dit un mot à l'oreille pendant un prélude de l'accompagnateur, elle lui répondit par un véritable rire de défi et un geste d'insouciance hardie, puis, s'avançant un peu plus, elle commença le duo du deuxième acte: « Je vais danser en votre honneur ». Elle l'interpréta comme au théâtre et Emma Calvé elle-même n'eût pas mieux fait. Les bras joliment relevés dans le mouvement qui faisait, à tour de rôle, résonner les castagnettes dont elle s'accompagnait, elle se hasarda, après la première phrase, à esquisser les quelques pas de danse molle et lente par lesquels la Carmencita scande la cadence de sa chanson...

Les hommes, alors, éclatèrent en applaudissements bruyants, mais, à part peut-être Mme de Saugroseil, les femmes, —et Carmen ne s'en aperçut pas, — se refroidirent un peu. La jeune fille était allée trop loin, son innocence lui avait caché l'inconvenance dont elle se rendait coupable et à laquelle ce dernier trait mettait le comble. Toutes ces créatures frivoles et écervelées qui avaient poussé Carmen à cette extravagance, aussi bien par leurs instances que par leurs suffrages, se séparèrent d'elle brusquement lorsqu'elles la virent franchir les limites que, dans leur pensée, elles lui avaient assignées;

et, à travers l'enthousiasme tapageur de ces messieurs, on entendit quelques-unes de ces dames murmurer entre elles :

— C'est trop, vraiment!

— On ne se donne pas en spectacle ainsi!

— C'est une véritable actrice!

— Pour une jeune fille, c'est une singulière jeune fille!

— Et son costume, remarqua tout à coup Mme de Saint-Char, où se l'est-elle procuré ?

— Son costume ? répondit Mme de Saugroseil, qui avait saisi la phrase au vol, mais c'est celui de la chanteuse d'hier soir, M. d'Estour le lui a emprunté pour quelques heures.

— Ceci passe les bornes, fit tout bas Mme de Poutars, prendre le costume d'une actrice, à présent! Quelles gens sont-ce donc, ces Lanteuil ?

Et les propos perfides continuèrent de circuler sous les sourires et les compliments pendant que Carmen et ses partenaires terminaient la séance par l'entraînant duo final. La jeune fille ne soupçonna pas ce qui se passait, elle était toute à l'ivresse de son succès, étourdie par l'encens des adulations, elle était surtout triomphante parce que, dans les clairs yeux bleus de Richard, elle avait cru percevoir un certain trouble et parce que sa voix avait tremblé lorsque, s'inclinant devant elle à son passage, il lui avait dit :

— Vous êtes une grande artiste, mademoiselle!

Si elle avait eu le don de lire au fond de son cœur, elle n'eût pas été aussi joyeuse.

Ce qui venait de se passer attristait profondément Richard : sa nature délicate était blessée par cette exhibition d'un goût déplorable, par cette similitude cherchée avec des femmes de théâtre que, généralement, on ne propose pas comme modèle aux jeunes filles, et il était plus que jamais éloigné de Carmen par la complaisance avec laquelle elle s'y était prêtée. Mais, en même temps qu'il la blâmait, il ne l'accusait pas. La pitié qu'il avait prise pour elle, au commencement de leur connaissance, lui revenait.

Les yeux dessillés par l'excès même de son imprudence, qui prouvait son innocence, il ne doutait plus, à présent, de ses sentiments, que cachait le faux masque d'une perversité dont elle se faisait sottement gloire, dans son ignorance des choses. Il la voyait ce qu'elle était réellement, honnête, pure, généreuse, mais perdue, ou, plus justement, jetée sur le chemin de la perdition et de l'erreur par le manque absolu d'une direction, qui eût été plus nécessaire qu'à toute autre à cette fille

ardente et extrême dont l'éducation avait été nulle sous le rapport de la pratique de la vie. Et il s'effrayait en pensant que la pauvre enfant était à la merci du premier intrigant venu. Plus encore que sa jeunesse et sa beauté, sa fortune était un danger pour elle. Qu'un d'Estour quelconque vînt à lui inspirer le penchant qu'il était trop simple et trop sincère pour ne pas lui reconnaître pour lui, et c'en était fait d'elle-même.

Ce fut donc d'un œil triste qu'au milieu de ces réflexions Richard regarda s'éloigner la brillante et folle jeune fille qui s'en allait, avec Mme de Saugroseil, changer de costume dans la chambre de celle-ci. Il ne pouvait, malgré son blâme, se défendre d'un sentiment d'admiration pour l'éclatante beauté de Carmen, que ce déguisement mettait si notoirement en lumière et un soupir de regret lui échappa...

— Si l'on osait, pourtant ? murmura-t-il.

Et cela voulait dire : si l'on osait, pourtant, oui, si l'on osait l'aimer!

Quelle adorable femme, en étant aimé soi-même, on pourrait en faire, avec beaucoup de tendresse, de patience, un peu de fermeté et de sage influence! Et comme on serait payé de sa peine et même du risque que l'on aurait couru, peut-être... Mais il ne l'osait pas, sa raison battait en brèche, moins encore son cœur que cet entraînement tout imaginatif qui l'attirait encore parfois vers elle, malgré les efforts qu'il faisait pour s'y soustraire. Ce soir-là, pourtant, il n'eut pas le courage de résister lorsque M. de Chérisel, l'arrachant à sa méditation en lui frappant sur l'épaule, lui dit :

— Viendrez-vous au Cercle, il y a bal ce soir ?

Richard savait que Carmen devait y être et qu'il eût été plus sage, aussi bien pour lui que pour elle, de ne pas s'exposer à la rencontrer ce soir-là ; néanmoins, il répondit à son ami qu'il l'accompagnerait.

X

Deux heures plus tard, il pénétrait dans les luxueux salons du Cercle International.

Le bal était déjà dans tout son éclat ; les baigneurs, obligés par leur traitement de se retirer tôt, avancent

de beaucoup l'heure que l'usage a fixée pour les réunions mondaines. Du premier coup d'œil, au milieu des brillantes danseuses que le tourbillon d'une valse mêlaient dans une sorte de kaléidoscope, où se confondaient les teintes variées des élégantes toilettes et les nuances heurtées des uniformes, il distingua la haute taille svelte de Carmen, qui dansait avec M. d'Estour. Elle était tout en blanc; sa carnation chaude ressortait de la nuance laiteuse du fin tissu soyeux, et sa beauté, dont la physionomie venait sans cesse varier le caractère, avait conservé de la scène précédente une animation un peu fébrile qui illuminait ses yeux sombres.

Malgré la rapidité de la valse, son danseur lui parlait; un peu essoufflée, elle ne répondait pas, mais souriait, et son regard se promenait autour d'elle avec une expression malicieuse. Il eut tôt fait de rencontrer Richard dans la foule qui se pressait à la porte d'entrée. Un observateur attentif l'eût vue alors pâlir légèrement, puis cacher son émotion sous une agitation nerveuse absolument factice. Elle rit plus fort, s'abandonna davantage au bras de son danseur, précipita le mouvement fou de ses pieds agiles que découvrait, au vol, le tournoiement de sa courte jupe, puis, lorsque ce fut le moment de se reposer, on la vit causer beaucoup et très vite avec le vicomte, accélérant la cadence de son éventail et, toujours, ses yeux, comme attirés par un invincible aimant, revenaient vers Richard. Il semhlait n'y point prendre garde et restait froid et sérieux. Un coup d'éventail le fit retourner.

Carmen, au bras de M. d'Estour, était près de lui.

— Peut-on savoir à quoi vous rêvez, monsieur de Lioux ? fit-elle d'un ton provocant.

— Je vous répondrais bien que c'est à vous, mademoiselle, repartit Richard gaiement, mais vous ne me croiriez pas.

— Pourquoi, répondit audacieusement Carmen, ne croit-on pas facilement ce qui vous est agréable ?

— Dites-nous plutôt, intervint M. d'Estour, si vous songiez à Mlle de Lanteuil ou bien à la ravissante Carmencita qui, tout à l'heure, a troublé toutes les cervelles ?

— C'était plutôt à Mlle de Lanteuil, dit Richard sérieusement.

— Serait-ce donc, fit Carmen, que vous la préférez à la Carmencita ?

— Je préfère, et de beaucoup, Mlle de Lanteuil aux rôles qu'il lui plaît de jouer, répliqua Richard gravement.

— Moraliste, va! reprit le vicomte d'Estour, si vous aviez vécu au temps de La Bruyère, il n'eût pas fait ses affaires. Venez-vous avec nous au buffet ?

Richard eût eu mauvaise grâce à refuser et ne le fit point. Il avait vu un nuage subit éteindre la gaieté de Carmen, comme si l'on soufflait dessus, et, en connaissant bien la cause, il en avait éprouvé un soudain remords. De quel droit attristait-il ainsi à plaisir cette enfant, inconséquente et folle, à coup sûr, mais qui n'avait eu d'autre tort envers lui que de lui laisser pressentir une sympathie qui, appelant la sienne, l'avait inquiété pour son repos ?... Il lui parut, tout à coup (cédant ainsi sans s'en douter à son charme puissant) qu'il jouait, près d'elle, un rôle ridicule et cruel, et il s'appliqua à ramener le sourire sur ces lèvres dont il l'avait chassé. Personne ne savait être plus amusant que ce garçon sérieux lorsqu'il le voulait. Quand il se mettait à débiter des drôleries, avec son air de pince-sans-rire, elles en prenaient un relief qui eût déridé les plus moroses. Cinq minutes après, Carmen, qu'un verre de champagne continuait à émoustiller, riait aux éclats.

Lorsqu'ils revinrent au salon, une nouvelle valse commençait.

— C'est mon tour, dit Richard à Carmen.

Et enlaçant sa taille souple il s'élança avec elle dans le tourbillon, tandis que M. d'Estour, les quittant, montait à la salle de jeu tenter de regarnir un peu sa bourse, fort plate depuis quelques jours.

Ils dansèrent presque tout le temps, sans les arrêts d'usage, reprenant à peine haleine un instant. Carmen était infatigable et Richard, point d'humeur à causer en tête à tête avec elle. Lorsque la valse fut finie :

— Où vous reconduirai-je ? dit-il.

Elle était toujours, avec lui, plus sérieuse, plus douce, plus raisonnable qu'avec tout autre.

— Mais près de mon chaperon, dit-elle riant, Mme de Saugroseil.

Ils firent le tour du salon sans la trouver.

— Où peut-elle être ? demanda Carmen, elle n'est point partie sans me prévenir, pourtant ? Serait-elle au buffet, ou bien montée au jeu ? Les femmes n'y sont point admises, je crois, mais les défenses ne sont pas faites pour elle.

— Vous plaît-il que nous allions la chercher au buffet ?

— Non, j'en reviens, menez-moi plutôt près de Mme de Poutars, je m'y assiérai en attendant ma cousine.

Richard obéit et Carmen, s'avançant vers Mme de Poutars et sa fille avec son plus gracieux sourire, leur dit gaiement :

— Croiriez-vous, madame, que j'ai perdu mon chaperon et que je viens vous demander de m'en tenir lieu quelques instants ? Je cherche inutilement Mme de Saugroseil, l'auriez-vous vue ?

— Elle était ici il n'y a encore qu'un instant, mademoiselle, répondit très froidement Mme de Poutars, mais elle manifestait le désir de se retirer de bonne heure, aussi je crois que, si vous voulez la retrouver, vous ferez mieux de la chercher encore que de vous attarder près de moi.

Le ton, qui donnait à ces paroles toute leur valeur, n'échappa point à Carmen, mais elle n'y attacha pas l'importance qu'elles méritaient : sous ses formes rigoureusement polies Mme de Poutars l'avait toujours tenue un peu à l'écart de sa fille, si bien que l'accentuation de cette réserve ne la frappa guère.

— Je vais suivre votre bon conseil, madame, dit-elle ironiquement, et je vous remercie de la charité avec laquelle vous me le donnez.

Et, la saluant, elle entraîna Richard vers une chaise vide qui se trouvait à la droite de Mme de Saint-Char flanquée, de l'autre côté, de ses deux filles, qu'éternisaient près d'elle de fréquentes « tapisseries ». Elle s'y laissa tomber pendant que Richard s'éloignait, et, avec un entrain un peu forcé :

— Enfin, fit-elle, me voici au port ! Je vous représente, madame, une infortunée jeune fille abandonnée, je ne trouve plus Mme de Saugroseil et, si vous le permettez, je vais attendre près de vous que M. de Lioux aille s'informer d'elle au buffet et au jeu.

— Je regrette de ne pouvoir vous y autoriser, mademoiselle, répondit Mme de Saint-Char, très sèchement, cette chaise est celle d'une de mes amies, qui m'a chargée de la lui garder un instant, et je vous serais obligée de la quitter, car si, de loin, elle la voyait occupée, cela l'empêcherait peut-être de revenir auprès de moi, ce que je regretterais infiniment.

Et ce disant, Mme de Saint-Char se retourna de l'autre côté avec une affectation d'impolitesse si évidente, que Carmen, se rappelant l'accueil précédent, et n'osant plus attribuer celui-ci à une simple coïncidence, devint d'une pâleur mortelle. Elle fit bonne contenance, néanmoins, se leva, et saluant Mme de Saint-Char :

— Pardonnez-moi mon indiscrétion, madame, lui dit-elle, si j'avais su que c'en était une de m'ap-

procher de vous, soyez sûre que je ne l'aurais pas commise et que je ne m'exposerai plus, à l'avenir, à m'en rendre coupable.

— Vous aurez raison, mademoiselle, fit sévèrement la bonne âme.

Carmen, se trouvant seule au milieu de ce grand salon rempli de monde, eut un instant de vertige, mais elle le domina bientôt et, apercevant Mme de Kéradiou, près de la porte, alla vivement vers elle.

— Chère madame, lui dit-elle, je viens réclamer l'appui de votre protection et m'asseoir un moment près de vous, je ne trouve plus ma cousine...

— Vous savez fort bien vous en passer, je crois, mademoiselle, interrompit d'un ton méprisant la jeune femme, et je ne vois pas à quel titre je la remplacerais près de vous.

Le sang de Carmen commençait à bouillonner dans ses veines, pourtant, elle parvint à lui imposer silence.

— Au titre de l'amitié que vous m'avez toujours témoignée, madame, répondit-elle un peu fièrement.

— Une amitié bien mal placée! reprit très haut Mme de Kéradiou; enfin! dans la vie, on a de ces surprises!... fit-elle se tournant avec une impertinence affectée vers la personne assise près d'elle, sans s'occuper davantage de Carmen qui, plus morte que vive, sous l'affront sanglant, se tenait droite et comme pétrifiée par l'émotion.

La voyant immobile, Mme de Kéradiou se retourna vers elle :

— Je ne veux pas vous tenir là plus longtemps, mademoiselle, lui dit-elle d'un ton sifflant comme un coup de fouet, si vous cherchez vraiment Mme de Saugroseil, je puis vous dire qu'elle est partie, esquivant, devant nos justes représentations, la compromettante mission de vous accompagner plus longtemps, et vous laissant, du reste, aux bons soins de M. d'Estour, auxquels vous êtes accoutumée, à ce qu'il paraît.

Et pour de bon, cette fois, Mme de Kéradiou se retournant encore vers sa voisine lui dit toujours très haut :

— A-t-on idée de l'audace de ces créatures? Je me doutais depuis longtemps de ce qu'était celle-ci et de ce que voulait dire son intimité avec M. d'Estour, mais Mme de Saugroseil la patronnait, l'excusait, la disait même sa parente... Ce soir, elle s'est démasquée, et nous avons toutes fait comprendre à Mme de Saugroseil qu'elle avait à choisir entre elle et nous.

. . . .

Ces mots parvinrent aisément à l'oreille de Carmen qui, absolument inconsciente, tant le coup porté lui avait été cruel, restait toujours immobile, sans voix, les jambes fléchissantes au point de n'oser faire un pas... Elle sortit pourtant, tout à coup, de sa subite et douloureuse torpeur en découvrant un peu plus loin miss Kington, entre deux Américaines de ses amies, et, croyant que le salut était là, se précipita de ce côté.

Mais Mme de Kéradiou avait vu son mouvement et l'avait prévenu : se jetant entre elle et l'étrangère qui se levait à son approche :

— Miss Maud, s'écria-t-elle, écartant Carmen du geste, monsieur votre père ne me pardonnerait pas si, sachant ce que je sais, je vous laissais parler à cette femme.

— Je le regrette, madame, répondit spontanément l'Américaine, j'aimais beaucoup Mlle de Lanteuil et, dans mon pays, on est moins sévère que dans le vôtre; pourtant, s'il y a des choses que j'ignore... et que je ne doive point savoir, je dois m'incliner devant votre obligeant avertissement.

Et sans faire à son amie de la veille un signe de sympathie, d'indulgence ou même de pitié, miss Maud se rassit...

Richard avait vu de loin le début de cette scène et le sens ne lui en avait point échappé; il l'avait suivie avec un intérêt attristé, et, se trouvant dans le même angle de salon que Mme de Kéradiou et miss Kington, avait entendu leurs derniers mots.

La pensée lui était venue, d'abord, d'intervenir et de défendre la pauvre Carmen, mais la réflexion l'avait arrêté. De quel droit l'eût-il fait? Sans pouvoir rien prouver en sa faveur, ne l'eût-il pas compromise plus gravement encore, en se mêlant à ce débat où aucun titre ne justifiait son ingérence? Pourtant, lorsqu'il la vit dans l'affolement douloureux de ce vide cruel qu'on faisait autour d'elle, et seule, toute seule, dans cette foule hostile, sans une main amie pour s'appuyer, il en eut compassion et s'approcha d'elle :

— Mademoiselle, lui dit-il très haut, et avec un respect affecté, voulez-vous me faire l'honneur d'accepter mon bras, que je vous reconduise à Mlle de Lanteuil, afin que vous ne soyez pas plus longtemps exposée à être méconnue de la sorte.

Le ton digne et sérieux de Richard et le regard sévère qu'il jeta à Mme de Kéradiou et miss Kington, les déconcertèrent un peu, et Carmen aurait pu reprendre l'avantage, mais elle était bien vaincue;

cette fois, la méchanceté avait triomphé de son orgueil, deux larmes roulaient sur ses joues d'ivoire, et, impuissante à faire bonne contenance :

— Oh, oui! répondit-elle seulement, emmenez-moi, emmenez-moi vite, par grâce!...

Peu après, ils marchaient sur le trottoir sombre de la rue Cunin-Gridaine, dans un silence que Richard n'osait rompre et que troublaient seuls les sanglots que Carmen étouffait mal.

— Ah! dit-elle enfin, c'en est trop! Qu'ai-je fait pour être traitée ainsi?

— Quelques imprudences, mademoiselle, lui répondit Richard doucement, cruellement expiées à cette heure.

— Ah! vous ne le croyez pas, n'est-ce pas, vous, tout, tout ce qu'elles disent ou veulent dire. Assurez-le-moi, que vous n'y ajouterez pas foi, continua-t-elle, s'exaltant peu à peu, que vous me savez une pauvre enfant abandonnée, malheureuse, imprudente, mais calomniée... Dites-moi que j'ai encore votre estime?

— Vous pouvez en avoir la certitude, mademoiselle, répondit Richard très calme. Il y a longtemps que je craignais voir la méchanceté humaine, et féminine surtout, interpréter faussement votre conduite. Votre innocence vous cachait le péril... personne n'était là pour vous le signaler... il ne m'était pas permis de m'en charger...

— Ah! pourquoi, pourquoi ne l'avez-vous pas fait, reprit-elle, voyez ce que vous m'auriez épargné?

— Un soir, fit-il, un soir comme celui-ci, si vous vous en souvenez, j'ai essayé...

— Oui, fit Carmen, résolument, oui, et ce soir-là vous m'avez rendue bien heureuse; personne, sauf peut-être des amis chers, que je vois trop rarement pour mon bien, ne m'avait jamais parlé comme vous l'avez fait. J'ai senti en vous, pour moi, un intérêt... une sympathie, ajouta-t-elle, hésitant un peu, dont la confirmation m'eût soutenue et fortifiée. Mais, dès le lendemain de notre conversation, je ne sais pourquoi, vous vous êtes éloigné de moi...

— Peut-être parce que j'ai craint d'avoir outrepassé les faibles droits que donnent un intérêt et une sympathie profonds, il est vrai, mais une connaissance de quelques jours à peine, et que j'ai eu peur de retomber dans la même faute.

— Que vous avez eu tort! fit Carmen entraînée; qu'est-ce qu'avaient à voir en tout ceci les conventions humaines? Qu'est-ce que quelques jours, quelques mois, quand les mêmes sentiments vous attirent et vous rapprochent? Pourquoi avoir eu ce

vain scrupule ? Ah ! croyez-le bien, il a été aussi coupable que moi-même ; lorsque, après cette soirée, jamais, jamais plus, je ne vous ai retrouvé semblable avec moi, j'ai beaucoup souffert, et comme, non seulement je ne veux pas souffrir, mais comme, par orgueil, je ne veux pas paraître souffrir, j'ai cherché à m'étourdir, à vous montrer, à vous et aux autres, que je savais me passer de vous et de votre attention ; que si vous me refusiez vos suffrages, c'étaient les seuls qui me manquassent, et que je réunissais tous les autres... Voyez où tout cela m'a conduite !

— Je regrette profondément, fit Richard, impressionné, d'avoir été la cause inconsciente et involontaire...

— Ah ! ne regrettez rien, reprit Carmen, tout à fait emballée, et je ne regretterai rien non plus, si, dans un instant, à cette porte où nous voici presque arrivés, vous m'affirmez encore que, malgré toutes les apparences, vous me considérez comme une honnête femme, de celles auxquelles un homme d'honneur n'hésite pas à donner son nom et à confier sa vie, et si, me tendant la main, vous me dites aussi : Carmen, je crois en vous ! Je vous jure que tout ce qui s'est passé ce soir me deviendra absolument indifférent !

On était à la porte de l'hôtel, ils s'arrêtèrent et, sous l'électricité de l'entrée, Richard vit le beau visage de Carmen, pâli par l'émotion, et qu'une anxiété passionnée tenait levé vers lui. Une sensation de vertige lui fit un instant fermer les paupières, il les rouvrit bientôt, et regardant ces beaux yeux qui l'imploraient et, tendant la main à la jeune fille :

— Mademoiselle Carmen, lui dit-il, je crois en vous !

Un cri de joie mal réprimé s'échappa de la poitrine haletante de l'Espagnole, et elle aussi ferma les yeux une seconde sous l'impression qui la faisait défaillir.

Richard la respecta, puis, d'une voix très douce :

— Mais je vous en prie, ajouta-t-il, pour vous, pour tous ceux que vous aimez et qui vous aiment, ne renouvelez plus les inconséquences de ces temps derniers...

— Je vous le jure, fit-elle sérieusement, et comme il s'éloignait, elle lui fit de la main un charmant geste d'adieu et rentra à l'hôtel.

XI

Le sort en est jeté, il ne reste plus à Richard que deux partis à prendre, extrêmes tous les deux. Fuir Carmen ou s'unir à elle pour la vie. Il s'en rend bien compte, la revoir, c'est s'engager avec elle, c'est l'épouser dans trois mois.

Elle l'aime ! bien qu'elle le ne lui ait pas dit positivement, retenue qu'elle a été par son propre silence, il ne lui est plus permis d'en douter. Lui qui, jusqu'à présent, a su vaincre toutes les tentations, résister à toutes les séductions, sera-t-il de force à s'opposer à la puissance communicative de cet amour exalté, pur, généreux, qu'il voit s'offrir à lui avec tant de candeur et de chaste franchise ?...

Il juge imprudent de s'y exposer. Plus lucidement que jamais, il se rend compte que le sentiment qui l'entraîne vers Carmen est de ceux auxquels on ne sacrifie sa liberté et ne donne sa vie que par erreur, et dont on souffre plus tard, regrettant de leur avoir cédé. Il ne fera pas cette folie ; n'aimant point Carmen comme il veut, comme il doit aimer sa femme, il ne l'épousera point. Mais il ne laissera point davantage s'affirmer dans le cœur de la jeune fille l'amour, qu'à son insu, il y a fait naître ; il ne brisera pas cette jeune vie qui venait, si confiante, au-devant de lui ; il ne donnera pas à ce rêve, dont quelques jours Carmen s'est bercée, le temps de prendre le corps d'une réalité, il s'éloignera tout de suite, pour toujours, et sera bien vite oublié.

Il admet cette hypothèse sans la moindre amertume ; au contraire, il en appelle la réalisation de tous ses vœux et l'espère prochaine. L'impression la plus pénible qui pourrait résulter pour lui de sa séparation avec Carmen, serait qu'elle en souffrît. Mais il se refuse à le croire. et se plaît à penser que son subit attachement à son endroit est trop vif pour être profond, et qu'il ne laissera, en son âme et son cœur, que la trace légère d'une fantaisie éclose par un caprice d'imagination et bientôt effacée sous le doigt du temps et des circonstances.

Il s'attache tant qu'il peut à cette espérance, car son écroulement éveillerait en lui des scrupules qui lui seraient douloureux. Certes, au point de vue humain, aussi bien que mondain, il n'a rien à se re-

procher, mais sa délicatesse va au delà des conventions sociales, il se demande s'il a fait strictement son devoir, sinon d'homme d'honneur, du moins d'homme de cœur; et si au lieu de se contenter de s'éloigner peu à peu de Carmen, le jour où il s'est aperçu de l'attrait qu'elle éveillait en lui, il n'aurait pas dû rompre brusquement une situation aussi périlleuse, et partir. Certes, il n'a pas pressenti, alors, que Carmen l'aimait véritablement et c'est là son excuse ; étant seul en cause, il a pu arranger les choses à son gré, mais n'aurait-il pas dû prévoir que le sentiment qui naissait en lui serait fatalement devenu réciproque ? n'a-t-il pas, sur ce point, fermé les yeux à sa conscience ? Et tout cela, un peu par orgueil, pour ne pas fuir devant le danger, mais un peu aussi pour s'épargner le déchirement d'une séparation immédiate ?...

Il n'est pas assez sûr de l'impersonnalité des motifs qui l'ont déterminé pour être absolument sans remords devant la façon dont les choses ont tourné, aussi est-il, cette fois, absolument décidé à faire abstraction de son moi intime dans la suite des choses. Il ne s'agit plus de sa sensibilité, de sa convenance, de ses projets, plus même de sa santé, de son traitement inachevé... Qu'est-ce que tout cela devant cette grave question d'un cœur qu'il s'agit de ne point briser, d'une jeune vie dont il ne faut pas désespérer l'aurore par la rudesse d'une désillusion terrible ? Il va partir immédiatement, c'est le mieux.

Mais, devant cette nécessité, une inquiétude, encore, le prend. Il connaît Carmen, maintenant, il a vu à quel péril l'exposent le dépit et la contradiction, et il se demande jusqu'où la mèneront, peut-être, le désespoir, la colère d'un départ subit ?... Elle traverse une crise terrible pour sa réputation, et pour en sortir à son honneur, il lui faut une présence d'esprit qu'elle n'aura pas dans le trouble d'un chagrin violent, d'une déception inattendue ? Qui sait même si, dans son ressentiment contre la destinée qui éloigne d'elle celui qu'elle aime, elle n'aggravera pas encore le tort qu'elle s'est fait par quelques nouvelles incartades, imprudences ou folies que lui suggérera la violence de ses sentiments et ce penchant inné de sa nature rebelle à tout joug, qui la porte sans cesse à se venger des gens et des choses qui s'opposent à ses désirs ou à ses projets et à assouvir ses colères et ses rancunes, même à son détriment.

Que dirait-elle ? que ferait-elle, le lendemain, en

apprenant qu'il était parti, sans la revoir, après ce qui s'était passé entre eux ? Et ce d'Estour qui était sans cesse auprès d'elle, comme l'épervier guettant sa proie, la poussant tout bas aux pires légèretés, l'excitant aux plus folles inconséquences, dans un but que Richard comprenait aisément.

Il souffrait réellement à la pensée que, sciemment ou d'autre façon, il pût avoir sur l'avenir de Carmen quelque fâcheuse influence et eût sacrifié beaucoup pour l'éviter. C'est dans cette crainte qu'il étudiait les circonstances qui pouvaient rendre son départ le moins sensible à la jeune fille.

Il s'arrêta enfin à la résolution de la revoir une fois encore, devant témoins, si c'était possible, et de lui apprendre, lui-même, qu'une lettre le rappelait à Paris. Il lui laisserait ainsi, sans la lui donner, l'espérance d'un revoir et, la quittant sur cette perspective, lui éviterait les dangers d'un désespoir immédiat et violent. Puis le temps ferait le reste...

Le lendemain matin, il prit donc ses dispositions de départ, alla voir son médecin, régler ses affaires et, à l'heure du déjeuner, il descendit un peu plus tôt que de coutume au salon, où l'on se réunissait avant les repas, car il savait que Mlle de Lanteuil, accompagnée de sa nièce, y venait toujours de bonne heure. En effet, il les trouva là déjà et, avec elles, plusieurs personnes, dont une vieille dame, fort amie de Mlle Clotilde, et qui était assise près d'elle. Carmen, sérieuse et calme, était un peu plus loin, à une table, feuilletant un album. Au bruit des pas de Richard, elle releva sa tête charmante qui s'illumina d'un sourire radieux.

Mais, derrière M. de Lioux, venait, comme un tourbillon, Mme de Saugroseil qui, ayant embrassé d'un coup d'œil la disposition et la composition des groupes du salon, et jugeant sans doute le moment favorable, s'avança vers sa jeune cousine.

— Ma petite Carmen, lui dit-elle, pardonnez-moi, j'ai été avec vous, hier soir, d'une inconvenance sans nom ! Figurez-vous que, pendant que vous étiez allée au buffet avec M. d'Estour, j'ai été prise d'un étourdissement, d'un malaise subit et si violent qu'il m'a bien fallu m'en aller, tout de suite, vous abandonnant. Heureusement, tous nos amis étaient là et je pensais bien que vous reviendriez avec eux.

— Ma cousine, répondit Carmen, qui très pâle, s'était levée, Mme de Kéradiou a bien voulu m'expliquer la nature de votre malaise. Il est donc inutile de feindre davantage. Je sais que vous avez trouvé que j'étais pour vous trop compromettante compa-

gnie et que, mise en demeure de choisir entre ces dames et moi, vous m'avez sacrifiée. Qu'il en soit selon votre volonté, je me permettrai seulement de vous dire qu'il était bien tard pour vous effaroucher d'une tenue et de distractions dont vous m'avez donné l'exemple, m'encourageant de tout votre pouvoir à vous imiter; et qu'il est aussi lâche d'abandonner une jeune fille dans le péril où on l'a entraînée, que de salir son honneur de calomnies comme celles dont vos amies m'ont accablée hier soir.

— Mais, ma petite Carmen, essaya de dire Mme de Saugroseil.

— Il suffit, madame, interrompit Carmen très fièrement, M. de Lioux qui était là et qui a eu la charité de me ramener ici, a entendu toutes les vilenies auxquelles votre abandon m'a exposée, il pourra vous les raconter, quant à moi je ne vous dirai plus un mot sur ce sujet ni sur d'autres.

— Voyons, ma petite Carmen, reprit Mme de Saugroseil, très véritablement contrariée, je ne suis pas coupable en tout ceci, ce n'est pas moi qui vous ai dicté vos paroles ni vos actes... Tenez, c'est cette malheureuse musique d'hier qui a tout gâté! J'ai cédé, il est vrai, un instant, devant l'opinion publique, mais je ferai comprendre à mes amis ce qu'il en est... tandis que, si vous vous éloignez de moi, vous allez vous faire un tort!

— Je ne m'inquiète pas des torts qui ne sont qu'apparents, répondit Carmen, le prenant de très haut, le véritable que j'ai eu, c'était de me lier avec vous. Certes, vous ne m'avez dicté ni mes paroles, ni mes actes, mais, puisque vous étiez chargée de moi, votre expérience devait m'avertir des dangers auxquels m'exposaient ma jeunesse et mon ignorance, au lieu de m'exciter à un jeu qui vous amusait, mais qui pouvait perdre ma réputation.

— Allons! allons, reprit Mme de Saugroseil, essayant de tourner la chose en plaisanterie, nous ne nous brouillerons pas comme cela, je vais parler à votre tante.

— C'est inutile, fit Carmen, je lui ai tout dit; pourtant, si vous voulez vous expliquer avec elle, ajouta-t-elle, s'effaçant pour la laisser passer.

— Ma cousine, commença Mme de Saugroseil, abordant Mlle de Lanteuil, nous avons avec Carmen un petit différend.

— Je sais, ma cousine, répondit très lentement Mlle Clotilde de Lanteuil. Je me figure que, malgré tout ce que Carmen a pu me raconter et que, je l'avoue, je n'ai guère écouté, vous n'avez pas eu

à vous louer d'elle, je le regrette. Je sais, par expérience, combien elle est difficile à vivre et quels soucis de toute sorte elle donne à ceux qui s'occupent d'elle. Je comprends donc parfaitement que vous ne vouliez plus vous en charger. Je le déplore, mais je ne vous en sais pas moins gré de ce que vous avez bien voulu faire, pendant quelque temps, pour assurer ma tranquillité.

Et saluant Mme de Saugroseil d'une révérence solennelle et prolongée qui lui ôta toute envie de continuer l'entretien, Mlle de Lanteuil se rassit.

Mme de Saugroseil se retira, et Carmen, les yeux pleins de larmes, s'inclina vers Richard qui avait été le témoin impassible de cette scène.

— Voyez, lui dit-elle, comme tout tourne contre moi !

— Qu'importe, répondit-il, du courage !

— Oui, qu'importe ? Vous avez raison. Et du courage, depuis hier soir, j'en ai !

— Quelle attitude comptez-vous prendre avec tout ce monde ? continua Richard, pressé de détourner la conversation.

— Oh ! bien simple ! Ne plus leur parler, ni les fréquenter, ni même les saluer. Je ne quitterai plus ma tante d'une semelle, je m'ennuierai, sans doute, et toutes mes journées ne seront pas couleur de rose, mais, au moins, j'aurai la paix. Et puis, ajouta-t-elle, avec son plus charmant sourire, je ne vous comprends pas dans mes exclusions et j'espère bien que, de temps en temps, nous échangerons quelques mots.

— Hélas ! fit Richard, un peu troublé à la pensée du coup qu'il allait porter, je le voudrais bien, mais ce ne me sera pas permis, j'ai reçu, ce matin, une lettre de ma mère qui, souffrante, me demande auprès d'elle.

— Alors, dit Carmen, plus blanche que neige, vous allez partir ?

— Tantôt, oui, par l'express de quatre heures, pour être ce soir à Paris.

— Et, fit la jeune fille, vaincue par l'émotion, vous ne reviendrez plus à Vichy ?

— Je ne sais, balbutia Richard, gagné par ce trouble vaillamment supporté qui mettait entre les cils de Carmen des larmes qu'elle ne laissait pas couler, — je ne le crois pas, pourtant.

— Et alors, fit Carmen prête à éclater en sanglots, je ne vous reverrai plus ?

— Ne dites pas cela, mademoiselle Carmen, fit Richard, ému lui-même.

— Cependant ? insista la jeune fille.

— Ce n'est pas à notre age, ni dans des circonstances comme celle-ci qu'on se dit adieu pour toujours, répondit Richard bouleversé, qui ne voulait ni lui retirer ni lui donner tout espoir.

La pauvre fille, pourtant, en vit un dans ces simples mots, car ainsi qu'un rayon de soleil, une illumination subite vint éclairer sa physionomie mobile et sécher ses larmes. Un long soupir de soulagement souleva sa poitrine, et comme la cloche ayant sonné pour la seconde fois on se rendait à la salle à manger et que ce mouvement les séparait, elle attacha sur Richard un long et brûlant regard plein de passion et de tendresse qui était à la fois un aveu et un serment ; puis elle s'éloigna de lui.

Tous ces propos échangés avaient peu de valeur, mais ils en prenaient, en l'état présent, par le ton qui les soulignait et si, trompée par son illusion, que Richard n'osait dissiper, et se croyant aimée, Carmen avait vu dans les paroles du jeune homme une promesse, il était en droit aussi d'en trouver une dans son attitude.

Et tout cela s'était passé à la dérobée, sous les regards indiscrets et malveillants de vingt personnes, sans la facilité d'une explication, dure, peut-être, mais nécessaire, qui eût coupé dans sa base tout malentendu.

Après le repas, Richard prit brièvement congé de quelques personnes, salua Mlle de Lanteuil, serra la main tremblante que Carmen, un beau sourire aux lèvres, lui tendit, et remonta chez lui, plus mort que vif, tant le drame intime qui se jouait entre lui et Carmen, et dont, seul, il connaissait d'avance le dénouement, le remuait au plus profond de son être. Il obéissait au devoir, à la raison ; il avait la certitude d'en être récompensé par l'avenir, mais, au moment présent, son cœur se déchirait sous l'effort qu'il faisait pour lui imposer silence.

Il termina ses malles à la hâte, n'osant plus descendre de peur de rencontrer Carmen, heureux, pourtant, de s'être tiré à si bon compte de la difficile scène des adieux, conscient de ne s'être point trop avancé ni de lui avoir donné d'espoir formel; croyant avoir assuré la paix de l'avenir de la jeune fille et comptant pour peu, après ce résultat, la légère blessure que, malgré tout, il emportait.

Quand vint l'heure du départ, il fut anxieux. Elle était si imprudente, si irréfléchie ! Ne se trouverait-elle pas sur son passage ? Il lui semblait impossible, avec les sentiments qu'il lui savait à son endroit,

qu'elle se résignât à le quitter ainsi. Il interdit d'avance à ses yeux de se lever vers certaine fenêtre s'ouvrant sur le balcon, et qu'il connaissait bien, et descendit prestement le grand escalier. Personne ne se trouva sur ses pas; montant dans l'auto, il en éprouva une sensation complexe de satisfaction et de peine; sa raison se réjouissait, son cœur souffrait un peu. Ah! il était vraiment bien temps qu'il partît! Il le sentit mieux que jamais, et abrité contre tout regard indiscret par le toit de la voiture où il venait de prendre place, il ne put s'empêcher de jeter un rapide coup d'œil vers la fenêtre défendue. Elle était close, rideaux tirés.

— Allons! se dit-il avec un soupir, tout est mieux ainsi!...

Arrivant à la gare il s'occupa de son billet, de ses bagages et, mélancolique malgré lui, passa sur le quai...

Là, il tressaillit! Devant ses yeux éblouis Carmen se présentait, belle comme elle ne l'avait jamais été, transfigurée par une expression de joie, de confiance et d'orgueil, que seul pouvait lui donner l'illusion de son amour partagé, et qui perça le cœur de Richard.

Il s'avança vers elle, pourtant.

— Vous ici! lui dit-il.

— Oui, fit-elle, avec un regard qui démentait ses paroles, je suis venue expédier un colis de fruits d'Auvergne à une chère et gourmande petite amie que j'ai par là, à l'autre bout de la France.

Richard sourit, ce mensonge le mettait à l'aise.

— Vous n'avez pas de commissions pour Paris? lui dit-il.

— Non, merci, d'ici un mois j'y serai, je pense; ma tante double sa saison, ensuite nous repasserons par Paris pour regagner sa terre d'Artois, nous ne rentrons à Saint-Omer qu'en novembre.

Richard comprit aisément pourquoi cet itinéraire lui était donné.

— Moi, dit-il, je ne sais encore bien ce que je ferai, tout dépend de la santé de ma mère, elle est fort délicate, peut-être l'enverra-t-on aux eaux...

On appelait les voyageurs pour le départ, Richard semblait ne point l'entendre, il se taisait, regardait l'admirable fille qu'il avait sous les yeux, songeait qu'elle l'adorait et, à la dernière minute, une défaillance le prenait...

— En voiture! en voiture! répétaient les employés.

— Partez-vous, monsieur? fit l'un d'eux passant près de Richard.

Ces mots l'arrachèrent à l'espèce de vertige qui s'était emparé de lui.

— Oui, fit-il.

— Vite, alors, montez.

Richard s'inclina devant Carmen, la gorge serrée par l'émotion au point de ne pouvoir parler, puis, il le sentait, à ce moment, toute parole eût été décisive et eût trahi sa volonté. Il se tut donc, prit la main qu'elle lui tendait, la regarda encore, vit deux belles larmes silencieuses perler à la frange de ses cils et, par un mouvement dont il ne fut pas le maître, porta à ses lèvres les doigts gantés. Puis il s'enfuit vers son wagon et y monta précipitamment.

Elle le suivit des yeux et, lorsqu'il s'avança à la portière :

— A bientôt ! lui cria-t-elle.

Et elle lui fit un signe d'adieu.

Il répondit du même geste, mais sans mot dire. Le train s'ébranlait, il la regarda encore longtemps, tant qu'il le put, idéale de jeunesse, de beauté, de pureté et de passion, et lorsqu'elle disparut à ses yeux, il se rejeta dans l'angle du wagon et, cachant sa tête entre ses mains, pensant à ce qu'il dédaignait et au sacrifice qu'il faisait à sa raison et à sa volonté, il pleura comme un enfant !...

XII

Mme de Lioux avait été un peu étonnée en voyant rentrer son fils qu'elle n'attendait qu'une quinzaine de jours plus tard, mais l'explication qu'il lui avait donnée de ce retour prématuré étant plausible, elle s'était abandonnée à toute la joie qu'il lui causait, sans chercher plus loin.

Car Richard, malgré sa confiance et sa tendresse pour sa mère, n'avait pas cru devoir lui dire les circonstances qui avaient précipité son départ. Outre qu'il était un peu réservé et caché, n'aimant point à parler de ses sentiments intimes, il lui en coûtait de raviver le souvenir de Carmen par des confidences, il voulait le laisser s'éteindre doucement dans sa pensée.

S'il avait raconté à sa mère tout ce qui s'était passé, et même le déchirement secret de la dernière heure, peut-être, elle, qui l'aimait tant que l'image de toute

souffrance l'alarmait pour lui, lui eût-elle donné tort d'avoir ainsi résisté à son penchant irraisonné, peut-être lui eût-elle dit : « Elle est jeune, pure, belle, riche et bien née, et elle t'aime ! que t'inquiètes-tu de l'avenir quand le présent te sourit ! » Et elle lui eût donné des regrets, des doutes, des tristesses, source de nouveaux combats ! Il ne fallait rien changer aux choses accomplies : maintenant qu'il avait accepté l'amertume première du sacrifice, il n'entendait plus en perdre le fruit, et, à mesure que le temps marchait, il s'affermissait davantage dans la pensée que ce qu'il avait fait était bien fait.

Car, de jour en jour, l'image de Carmen s'effaçait de son esprit, un instant troublé par la présence de l'enchanteresse. Elle ne tenait aucune place dans sa vie, il n'y songeait que comme à un rêve qui est venu visiter notre chevet, et si ce souvenir lui donnait quelque mélancolie, c'était seulement en pensant à la déception que chaque jour apporterait à la pauvre fille qui, dans l'exaltation de son juvénile amour, l'avait cru partagé. Cette impression elle-même s'atténua peu à peu. Richard en vint à trouver que c'était une générosité mal placée que d'accorder tant de compassion à qui, sans doute, ne s'en souciait guère, et plus vite que lui, peut-être, avait oublié ; et il eut bientôt reconquis son entière liberté de cœur et d'esprit. Lorsqu'il la sentit de nouveau en sa pleine possession, il s'applaudit plus encore du parti qu'il avait pris. Quoi, il aurait exposé la paix et le bonheur de toute sa vie pour satisfaire un caprice, une fantaisie, sur laquelle un mois n'avait pu passer sans en anéantir toute trace ?... Et comme il se sentait capable d'une tendresse plus forte, plus longue et plus constante, il remerciait Dieu d'avoir pu apprécier assez sainement, au milieu de l'émoi de tout son être, le sentiment qui l'entraînait vers Carmen, pour ne pas s'y être imprudemment abandonné.

Il vivait donc auprès de sa mère dans une quiétude profonde, ne pensant pas plus à l'avenir qu'au passé, se reposant avec délices de son dernier voyage à ce cher foyer maternel, qu'il aimait tant, et jouissant avec son exquise mère d'une solitude à deux que leurs idées pareilles leur rendaient également douce et que leur permettait le dépeuplement de Paris, en cette fin de juillet.

— Pourtant, dit un jour Mme de Lioux à son fils, nous n'allons pas passer tout l'été ici ?

— Comme vous voulez, ma chère maman, pour ma part je m'y trouve très bien, seulement je comprends que vous, qui n'avez pas quitté Paris depuis de longs

mois, en soyez un peu saturée. Voyons, où désirez-vous aller ?

— Ce sera vous qui déciderez, Richard.

— Moi, mère, y songez-vous ? rien ne m'est plus indifférent que d'aller ici ou là pourvu que j'y sois avec vous ! Penseriez-vous à partir déjà pour l'Angleterre ? Je croyais que nous n'irions qu'au moment des grandes chasses d'automne ?

— Assurément.

— Eh bien ! alors, de quel côté dirigerons-nous nos pas ? Nous n'avons rien à faire dans nos propriétés de Touraine en ce moment, donnerez-vous la préférence aux eaux, aux montagnes, à la mer ? ou bien à Saint-Germain, Fontainebleau ?

— Je vous le répète, mon cher enfant, reprit Mme de Lioux avec son doux sourire dont l'âge n'avait point effacé le charme délicat, vous en déciderez.

— Comment cela ?

— Voilà : dites-moi, d'abord, mon grand garçon, quel âge avez-vous ? vingt-six ans et moi quarante-sept ; savez-vous qu'à ce moment de la vie bien des femmes, d'heureuses femmes, sont aïeules !...

— Oui, fit Richard souriant à son tour car il avait deviné, les mères qui ont marié leurs filles à vingt ans.

— Pas seulement celles-là, d'autres encore, Richard, qui ont des fils comme moi. Je n'insiste pas, vous m'avez surabondamment 'comprise, dites-moi plutôt, mon enfant, quand vous me donnerez la joie et la sécurité de voir, auprès de vous, une tendresse qui remplacera la mienne le jour où Dieu me rappellera.

— Quand ? O ma chère mère, quand je rencontrerai la promesse d'une affection assez tendre et dévouée pour m'attirer, après la vôtre ! Vous savez que je ne suis pas réfractaire à l'idée du mariage.

— Réfractaire ! non, grâce à Dieu ! un peu éloigné plutôt...

— Mais, pourquoi me parlez-vous de ces choses à propos de notre voyage d'été ? reprit Richard.

— C'est que, mon ami, cette occasion d'un bon établissement pour vous, que chaque jour je demande à Dieu, je crois que Dieu nous l'envoie.

Et de sa voix musicale, lente et douce, qui éveillait bien dans la pensée l'image de cette frêle et charmante femme, toujours jolie en dépit des années, et invariablement paisible et sereine, elle mit son fils au courant des ouvertures qui lui avaient été faites.

Une de ses amies, la baronne d'Esparre, sachant

qu'elle désirait marier son fils, lui avait parlé d'une jeune personne qu'elle avait rencontrée, par hasard, le printemps dernier, à Paris, et qui lui avait semblé le type de la perfection. Elle était jeune, vingt ans, royalement belle, aussi bien née que bien élevée. Une fortune moyenne, par exemple, mais, on savait que Richard pouvant se donner ce luxe, ce beau luxe, n'y regarderait pas. Mme d'Esparre proposait, pour lui faire voir la jeune fille en question, d'arranger une rencontre fortuite dans sa terre de Normandie. Elle savait que ses voisins de campagne, les de Chartey, chez lesquels elle avait, la première fois, vu la demoiselle, comptaient la recevoir, avec sa mère, tout prochainement, et c'était là une occasion unique à ne pas manquer.

— Donc, si vous le vouliez, Richard, continua Mme de Lioux, nous accepterions l'invitation de Mme d'Esparre, quittes ensuite à aller finir le mois d'août à Dieppe ou dans quelque autre plage normande.

Richard ne répondit pas de suite; comme sa mère l'avait dit, il n'était pas accoutumé à l'idée d'un changement de vie immédiat et répugnait un peu à un mariage d'arrangement et de convenances où le cœur n'aurait pas parlé le premier. Néanmoins, il ne fit aucune opposition, demanda à réfléchir un peu, à s'informer, et quelques jours plus tard, étant bien convenu que cette simple rencontre ne l'engageait en rien, et qu'il conserverait ultérieurement toute sa liberté, il se mettait, avec sa mère, en route pour Castelhuon, la propriété de Mme d'Esparre.

Ils y arrivèrent un soir, un peu avant l'heure du dîner. Une auto était venue les chercher à la gare voisine et, en quelques minutes, les avait amenés au château.

Richard y venait, comme sa mère, pour la première fois, et, à tout un inconnu d'avenir qu'il voyait mystérieusement se dessiner devant lui, se joignait l'inconnu du cadre, qui augmentait sa sensation de surprise, de défiance, d'inquiétude vague.

Le château de Castelhuon, bien planté en haut d'une pelouse onduleuse qui descendait jusqu'à la route entre de savants bouquets d'arbres élevés, alternés avec des arbustes élégants, était une vaste construction, longue, sans grand style ni cachet, mais qui riait au soleil couchant par ses nombreuses fenêtres toutes ouvertes et offrait, au premier coup d'œil, une impression de confort, de correction et de tenue parfaite.

Un grand vestibule de marbre, qui le traversait d'outre en outre dans le sens de sa profondeur, laissait par ses portes ouvertes, aux deux extrémités, apercevoir l'autre côté du parc, encadrant le château et une terrasse opposée au perron, sur laquelle Richard devina confusément des robes blanches.

— Oh! oh! fit-il bas à sa mère, nous tombons dans une réception.

Mais déjà Mme d'Esparre, toute gracieuse et aimable, s'avançait au-devant d'eux. Elle avait été blonde, elle avait été fraîche, elle avait été svelte et jolie. Du naufrage de sa jeunesse, elle avait conservé un charmant sourire, une taille fine et bien prise, ses cheveux grisonnants, aidés par la poudre, s'auréolaient en frisures légères autour de son front et, s'il était traversé par quelques rides, elles disparaissaient au regard sous l'expression joyeuse de ce visage, dont les traits pouvaient avoir vieilli, mais sur lequel se lisait une gaieté qui avait défié victorieusement les années et qui rendait encore cette femme, sur le retour, plus agréable et plus séduisante que bien d'autres plus jeunes.

C'était pour Mme de Lioux une amie d'ancienne date; elles s'étaient liées, à Paris, au début de leurs mariages, alors que, jeunes femmes toutes deux, elles faisaient leur entrée dans le monde parisien; et leur amitié avait traversé intacte les années, les circonstances et les séparations, sans que rien ait pu l'affaiblir, aussi Mme d'Esparre, naturellement déjà très démonstrative, accueillit-elle son amie avec de vifs témoignages d'affectueuse satisfaction.

— Venez, lui dit-elle, les premiers compliments échangés, que je vous présente mes hôtes, car j'ai, en ce moment, quelques parents et quelques amis. Il y a des jeunes filles, monsieur Richard, préparez vos jambes! Elles jouent au tennis toute la journée, dansent tous les soirs, vous allez être mis à contribution.

— Je ne m'en plaindrai pas, madame, répondit Richard de fort bonne grâce.

Et il suivit la châtelaine qui emmenait Mme de Lioux sur la terrasse.

Comme Mme d'Esparre le lui avait annoncé, il y avait nombreuse et joyeuse compagnie: deux nièces de M. d'Esparre, dont l'une sortait à peine de pension, étaient là avec leur frère et Mme d'Auxé, amie intime de la maîtresse de céans, avec son mari et ses deux filles; Mme d'Esparre comptait encore les deux fils de sa sœur et semblait, au milieu de toute

cette jeunesse, comme poisson dans l'eau. Elle n'avait point eu d'enfant, et en avait pris son parti avec cette rondeur qui était le fond de son caractère mais s'en dédommageait en s'entourant des enfants des autres. Son mari, en cela comme en toute chose, la laissait agir à sa guise; c'était un homme froid, doux, sérieux, l'opposé de sa femme de tous points, et cette dissemblance, qui les faisait se compléter l'un l'autre, était peut-être le secret de leur inaltérable harmonie.

Retenu, au moment de l'arrivée des de Lioux, aux écuries, qui étaient la grande affaire de sa vie, il vint bientôt les rejoindre et, non moins que sa femme, quoique à sa manière, leur temoigna le plaisir qu'il avait à les voir.

Mme de Lioux et son fils se trouvèrent vite entourés de la sympathie dont les maîtres de maison donnaient l'exemple, et leur séjour à Castelhuon commença sous les meilleurs auspices.

Si Mme d'Esparre se plaisait à attirer chez elle de la jeunesse, elle n'entendait pas, pour cela être égoïste, et s'arrangeait de façon à ce que son jeune monde oubliât ce qu'elle appelait, en riant, ses vieux ans. Richard tomba au milieu de parties organisées d'avance, mais, ainsi qu'il l'avait promis à Mme d'Esparre, qui, du reste, ne l'avait pas pris en traître, il y fit très bonne figure. Quelque sérieux qu'il fût naturellement, l'entrain de son âge se réveillait au contact de celui des autres, et, alors, ce grave s'amusait comme un enfant. Ces distractions ne lui laissèrent pourtant pas perdre de vue le but de son voyage, et bien qu'elles fussent, chacune dans leur genre, très séduisantes et toutes très favorablement disposées à son endroit, pas plus Mlles d'Auxé que Sabine et Colette d'Esparre ne lui firent oublier la « perfection » qu'on lui avait promise.

Néanmoins, par pur respect humain, il resta deux jours sans en parler à sa mère, trouvant, à part lui, que cela s'allongeait, et qu'il était au moins étrange qu'on ne le tînt pas au courant. Le soir du second jour, Mme de Lioux, lorsque tout le monde fut retiré, appela son fils dans sa chambre :

— C'est pour demain, lui dit-elle, il y a un grand pique-nique auquel Mme d'Esparre a associé tous ses voisins, *elle* y sera!

XIII

Le lendemain à midi, deux autos s'arrêtaient au perron; les femmes de chambre, affairées, accouraient, apportant les plaids, les manteaux, les ombrelles, tandis que les chauffeurs passaient une dernière revue pour s'assurer que leur maître, aussi exigeant qu'entendu en cette matière, ne trouverait rien à redire à ses voitures. Il ne tarda pas à paraître, boutonnant son dernier gant, et commença cette inspection minutieuse que ses gens redoutaient justement, car cet homme doux, froid, sérieux, avait des sévérités d'acier. L'occasion ne lui fut pas donnée d'en faire montre, il avait lieu d'être satisfait et le fut, bien qu'il ne le montrât pas. Il monta dans la première auto, prit le volant et attendit.

Pas longtemps! Mme d'Esparre n'était peut-être pas l'exactitude faite femme, mais elle avait trop le sentiment des convenances pour se laisser devancer au rendez-vous par ses invités. Elle apparût donc presque tout de suite, accompagnée de ses deux nièces, Sabine et Colette d'Esparre, gentilles à croquer en des robes roses avec lesquelles leurs joues rivalisaient de fraîcheur, et suivie de Mmes d'Auxé et de Lioux. On se casa dans les voitures : Mme d'Esparre, avec ses deux amies, occupa la limousine où l'on fit encore place à deux jeunes filles et les deux autres avec les jeunes gens et M. d'Auxé se tassèrent dans la seconde auto qui était découverte.

Rien n'était charmant, par ce beau jour d'été, comme cette course rapide dans l'air vif que fendait la puissante machine. L'ensemble du paysage se fondait dans une harmonie de nuances et de formes qu'eussent gâtée les détails, et la lumière éclatante du soleil, que réverbérait un ciel d'une pureté rare, englobait toute la nature en un rayon de chaleur et de joie qui donnait une sensation de gaité d'être et de se sentir vivre à laquelle, pas plus qu'un autre, Richard n'échappait.

On traversait, rapidement, des villages cachés sous la verdure et, sur le seuil des maisons espacées et séparées par des jardinets fleuris, des haies épaisses, des enclos verdoyants, se pressaient les habitants, attirés par le roulement rapide des voi-

tures sur la route sonore; car, à plusieurs carrefours, on avait rencontré d'autres équipages remplis de femmes en toilettes claires et de jeunes gens joyeux : ils s'étaient joints aux autos du baron qui, pour leur permettre de les suivre, avait modéré un peu son allure et cette réunion avait des airs de cavalcade.

Un dernier village, puis c'est le lieu choisi pour le rendez-vous. Sur une place s'élève une bizarre croix de pierre dont le socle, fait de marches arrondies, attire un instant l'attention de Richard; il s'est détourné pour la regarder lorsqu'une légère secousse l'avertit qu'on vient de quitter la route. L'auto a enfilé un étroit chemin gazonné qui monte en pente raide jusqu'à un plateau élevé; le baron, sûr de son moteur, le gravit en vitesse aux cris de frayeur des femmes et aux applaudissements des hommes pour une témérité si bien justifiée.

Tout le monde suit le baron tant bien que mal et, le sommet de la côte atteint, on met pied à terre, on est arrivé.

Le lieu du rendez-vous avait été choisi, plutôt pour sa convenance, que pour le pittoresque de son coup d'œil. Un plateau très élevé permettant de découvrir tout autour un pays peu accidenté, à l'ouest, l'horizon coupé par l'alignement des plantations d'une route nationale, trois bouquets d'arbres disséminés parmi les champs verts et les blondes moissons, et c'était là tout. On s'était arrêté au premier bosquet qui cachait une rustique chapelle.

— Nous commençons la journée par un pèlerinage, disait Mme d'Esparre qui, descendue de voitur la première, accueillait ses invités avec sa grâce accoutumée.

Non loin d'elle, Richard, silencieux, assistait au débarquement des voitures qui versaient à tour de rôle sur le chemin de gazon leur contenu, semblable pour la plupart : c'étaient des hommes de tout âge, depuis le collégien en vacances jusqu'au père de famille; c'étaient des femmes toutes élégantes et parées, des enfants joyeux, des jeunes filles, avec leur mère, tout émancipées et égayées par la perspective de cette partie de campagne.

Et Richard regardait tout ce monde inconnu d'un œil interrogateur, cherchant à deviner, avec cette sceptique ironie sous laquelle il voulait se cacher à lui-même son émoi, où était la « perfection » qu'il attendait. Il entendait des noms qui ne réveillaient aucun de ses souvenirs, était présenté à celle-ci ou à celui-là et commençait à penser qu'il était joué et,

qu'aujourd'hui encore, il ne la verrait pas, lorsque, tout à coup quelqu'un demanda :

— Et les de Chastet ?

— C'est vrai ! exclama Mme d'Esparre, ils ne sont pas arrivés ! Nos plus proches voisins pourtant ; ne les voyant pas sur la route, je me figurais qu'ils nous avaient devancés. Que leur est-il donc arrivé ?

Et Mme d'Esparre, subitement ramenée à un souci qui était, depuis le matin, un peu absent de sa pensée, échangea avec Mme de Lioux un regard consterné qui démontra à Richard qu'il avait fidèlement retenu le nom une fois prononcé devant lui et que c'était bien chez les Chastet « qu'elle » devait être.

Car sa mère et son amie le tenaient systématiquement en dehors de tous ces préliminaires, soit pour le punir de l'indifférence qu'il semblait apporter à ces projets, ne faisant sur eux aucune question, soit pour ménager ses impressions et les lui rendre d'autant plus vives qu'il y aurait été moins préparé.

On commentait les divers motifs qui avaient pu retenir les Chastet, lorsqu'un tout jeune homme, envoyé en observation, revint agitant son mouchoir :

— Les voilà ! les voilà !

Et bientôt, caché jusqu'à présent par l'extrême raideur de la côte, mais la gravissant enfin, une auto parut.

On se précipita autour d'elle. Richard distingua trois femmes, dont une en robe blanche, un homme jeune encore dont la longue moustache, les cheveux en brosse, le port droit et le maintien assuré révélaient de suite un ancien officier, puis deux jeunes hommes qui, eux aussi, évidemment, portaient l'uniforme.

Il entendit des exclamations, des démonstrations bruyantes, et tout le monde s'étant porté au-devant des arrivants, il suivit le mouvement général. Il arriva au moment où Mme d'Esparre présentait à sa mère une très jolie femme, à laquelle il eût été bien difficile de donner un âge. Derrière elle venait une jeune fille dont il ne pouvait distinguer qu'une taille de proportions parfaites, car, s'étant détournée pour causer avec un des jeunes hommes qui étaient descendus de voiture en même temps qu'elle, son ombrelle de soie glacée cachait absolument sa tête et le haut de son buste. A son nom, prononcé par Mme d'Esparre, qui voulait aussi la présenter à Mme de Lioux, elle fit brusquement volte-face...

Richard, alors, eut un éblouissement...

Il avait devant les yeux l'incarnation elle-même du type de beauté qu'il préférait entre tous, et qu'il

n'avait jamais pressenti pouvoir être accompli à ce point. La jeune fille se détachait toute blanche, comme une vision, sur l'azur clair de l'horizon, la pleine lumière détaillait merveilleusement la délicatesse de ses traits et la richesse de son admirable carnation de blonde où le sang courait sous la peau de satin et la colorait, et où les veines bleues se nouaient, aux tempes, sous la transparence d'un épiderme d'une finesse sans égale. Les yeux, très purs, étaient plus bleus encore par la nuance du ciel qui s'y reflétait, et des tons d'or se jouaient dans les cheveux blonds de sa nuque, noués en épaisse torsade. Devant cette beauté si complète, si harmonieuse, Richard sentit un tressaillement intime qui le fit songer à ce « coup de foudre » qu'il avait tant et si souvent raillé. Mais le temps ne lui était pas donné d'analyser ses impressions.

— Richard ! Richard ! disait la baronne d'Esparre, venez donc que je vous présente à Mme et à Mlle d'Achy !

Car c'était bien elle, la belle générale, elle et son adorable fille qui, arrivées de la veille, accompagnées d'Olivier, avaient été amenées par leurs hôtes à ce pique-nique qui cachait des intentions matrimoniales que Mme d'Esparre et Mme de Chastet s'étaient entendues pour leur taire.

Alice n'en avait que plus de liberté d'esprit, et cette simplicité calme, qui était un de ses grands charmes, n'avait pas à redouter les atteintes d'une émotion intérieure. Peu à peu, avec sa gravité souriante et douce, elle fit connaissance de tout le monde sans sembler voir l'unanime suffrage qu'obtenait sa beauté.

On s'était dirigé vers la rustique chapelle. Richard, assez remis à présent de son impression première, pour pouvoir le faire avec fruit, l'observait. Il la vit, au milieu des rires plus ou moins convenables de toute cette jeunesse, garder, dans l'asile de prières, une tenue témoignant qu'elle n'oubliait point où elle se trouvait, et le simple signe de croix qu'elle fit le toucha plus que bien d'autres manifestations pieuses, tant elle y mit de ce respect qui recèle la foi profonde.

L'oraison de ce jeune monde avait été brève.

— Maintenant que nous avons dit notre *Benedicite*, à table ! fit gaiement la baronne.

Et appelant les voitures d'un geste, elle y remonta, avec tous ses invités, pour gagner, à travers champs, par un long circuit fait dans la campagne à demi découverte de ses blondes moissons, le bosquet choisi pour dresser la table.

C'était une salle à manger de plein air, disposée à souhait : une haie de troène et de charmille entourait le bouquet d'arbres, n'y donnant issue que par une seule entrée, porte improvisée dont deux bouleaux au tremblant feuillage formaient les montants. Une serpe intelligente avait rasé, sur la première moitié de l'étendue du bosquet, la basse futaie qui poussait clairsemée sous l'ombrage épais des arbres drus, mais en avait respecté, dans l'autre partie, l'enchevêtrement pittoresque qui, grâce aux grandes ronces reliant ensemble tous ces buissons épars, leur donnait l'homogénéité d'un fond de tableau. Au premier plan, dans l'espace laissé comme à plaisir par les arbres qui semblaient s'être exprès rangés en cercle, une table était dressée.

La recherche qui avait présidé aux soins du couvert était, dans ce cadre champêtre, une luxueuse anomalie. Pas plus la corbeille de fleurs du milieu de la table que l'argenterie et les cristaux qui la couvraient, le samovar d'argent dans un angle, que la théière et ses accessoires dans l'autre, n'avaient rien de rustique. La nappe tissée de couleur traînait sur le gazon ; dans un coin, les bouteilles de champagne laissaient émerger leurs têtes coiffées d'argent d'un vaste panier. Les volailles froides, les pâtés savants, les succulentes gelées attendaient leur tour et les fruits savoureux s'étageaient en pyramides artistiques sur le chemin de table brodé en rouge.

Lorsque les convives aperçurent ces engageants apprêts, ce fut un murmure de satisfaction et d'admiration. Comment avait-on pu, à distance, si bien organiser toutes choses ?

La baronne n'écoutait pas les compliments qu'on lui adressait, elle s'occupait de caser son monde, laissant à chacun la liberté de trahir ses préférences en choisissant son voisin ou sa voisine. Richard en profita et, avisant dans un coin un fauteuil de toile rayée, il y conduisit Mlle d'Achy et prit place, près d'elle, sur un escabeau.

Il n'eut point à s'en repentir : dès les premiers instants, la conversation d'Alice, à la fois sérieuse et enjouée, le joli son de sa voix, et le peu qu'elle pût lui montrer, dans cette simple et banale causerie, de son esprit et de son cœur, achevèrent l'œuvre commencée par la vision de sa beauté et subjuguèrent absolument Richard.

A ses questions, la jeune fille répondit très naturellement que M. de Chastet était un ancien compagnon d'armes de son père, qu'il avait quitté très tôt

la carrière militaire, mais que cela n'avait point rompu l'amitié des deux camarades. Mme de Chastet s'était liée avec Mme d'Achy, naguère, au régiment, et leur intimité n'avait fait qu'accentuer celle de leurs maris. Elle avait, du reste, un nouveau motif de plus, car Georges de Chastet, sous-lieutenant récemment sorti de l'école, était depuis deux mois en garnison à Beauvais et sous les ordres, par conséquent, du général d'Achy.

Alice raconta encore avec une sincérité visible, qui excluait tout soupçon d'arrière-pensée, que, d'ordinaire, ils voyaient les Chastet à Paris, mais que, cette année, ils avaient tant insisté pour les recevoir à la campagne qu'ils s'étaient laissé faire et étaient venus pour quelques jours à Pierrebois.

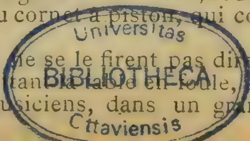
Richard comprit vite, à ce naïf récit, que la jeune fille ignorait complètement le complot que l'on avait fait contre sa liberté, et, sûr de son ignorance, il n'en fut lui-même que plus à l'aise.

Aussi fut-il charmant comme il le savait être, et la jeune fille, mise en confiance par son entrain, amusée par son esprit, se montra-t-elle sous son véritable jour, qui était bien le meilleur.

Il régnait, du reste, à cette table champêtre, une gaieté qu'exclut souvent le décorum des réunions mondaines et qui mettait tout le monde sur son terrain; la bonne humeur de Mme d'Esparre était communicative, et si elle ne trouvait pas grand écho en son mari, elle en avait rencontré un en M. de Chastet. Il avait rapporté du régiment une note joyeuse et bon enfant qu'il avait conservée à travers toute la gourme du ton parisien, et comme elle s'était greffée sur un tempérament naturellement joyeux et disposé à prendre en bien toutes choses et la vie, il était resté un de ces amuseurs trop rares dans notre siècle pessimiste et dont on recherche partout la société. Donnant la réplique à la baronne, un courant très gai s'établit, grâce à lui, par toute la table, et le festin improvisé fut plein d'entrain.

Malgré cela, il ne pouvait s'éterniser, le bel appétit de cette jeunesse, qui était en majorité, avait eu vite raison des pâtés et des pièces froides, le champagne avait déridé les derniers fronts soucieux, la fête semblait finie, lorsque, derrière la haie, on entendit les notes aiguës d'un violon, soutenu par le son plus étouffé du cornet à piston, qui commençait une valse.

Les jeunes gens ne se le firent pas dire deux fois et, à cet appel, quittant la table en foule, s'en furent où jouaient les musiciens, dans un grand champ



vert, d'herbe rase, qui s'étendait devant le bosquet, et là ils se mirent à danser.

Richard avait offert son bras à Alice et, tous deux, sans conteste, formaient le plus joli couple de cette réunion. Comme les autres, ils commencèrent à valser.

Il est très difficile de bien danser sur l'herbe. Les molles et jolies glissades que facilite un parquet très ciré y sont impossibles, et on y a vu d'excellentes valseuses, pourtant, sautiller avec l'allure grotesque d'une bergeronnette. Richard connaissait trop bien cet écueil pour n'en pas triompher, mais il fut surpris de la grâce avec laquelle Mlle d'Achy l'évitait. Il la sentait, à peine appuyée à son épaule, et soutenue par son bras, tournoyer avec une élégance de sylphide, abandonnant sa taille souple à une cadence qui écartait aussi bien l'effort disgracieux, que la prétention d'une correction impossible. De prétention, du reste, Alice semblait n'avoir aucune, elle était la simplicité même; peut-être parce qu'il lui était permis de se passer de tout art?...

La valse finie, Richard lui chercha une place parmi les bancs très primitifs et les pliants de tous modèles qu'on avait apportés là, mais elle n'eut pas le temps de s'asseoir, disputée qu'elle était par tous les jeunes gens, et repartit avec Léon de Chastet, le fils de son hôte.

Les danses recommencèrent, Richard continua d'y prendre part, mais son regard et son esprit ne quittaient pas Mlle d'Achy. Comme il lui savait gré, au milieu de cet entrain un peu fou, de sa réserve chaste et souriante. Comme c'était bien ainsi qu'il comprenait la femme, la jeune fille surtout, que, dans ses délicatesses de rêveur, il mettait sur un piédestal et traitait comme une divinité.

La fête allait son train, la jeunesse s'émoustillait de plus en plus. Léon de Chastet, qui joignait à la verve de son père la gaîté de son âge, imagina d'organiser un bout de cotillon.

- Mademoiselle Alice, dit-il, venant à elle, vous ne me refuserez pas d'improviser avec moi un cotillon...fantaisiste. Votre frère m'aidera, Mme d'Esparre nous a donné carte blanche, nous allons finir joyeusement la journée.

Alice, qui venait de danser avec Robert, était assise auprès de lui.

— Je vous en prie, Léon, répondit-elle avec la familiarité d'une amitié d'enfance, prenez une autre danseuse, je vous seconderais trop mal, je suis on ne peut plus malhabile à ces choses!

Le jeune homme insista, mais quand Alice, malgré son excessive douceur, avait dit non, c'était bien *non*. Richard vit, à sa défense polie, mais ferme, qu'elle avait de la volonté, et cela ne lui déplut pas La faiblesse est la porte ouverte à tous les défauts

Richard profita du refus de la jeune fille pour lui demander de l'accepter de nouveau comme danseur, heureux d'avance des quelques instants de tête-à-tête que cela lui procurerait encore. Elle accéda à sa prière avec son doux et tranquille sourire.

M. de Chastet n'avait pas pris son monde en traître, pour fantaisiste, son cotillon le fut et l'on fit mille de ces folies que suggère l'entrain partagé. Les jeunes filles s'amusaient de tout leur cœur ; rouges, essoufflées, un peu excitées, elles parlaient très haut, riaient bruyamment. La correction de leur ajustement disparaissait dans ces mouvements violents, il y avait des jupes qui se déchiraient, des tailles qui se dégrafaient, des chapeaux qui tombaient, des cheveux qui se déroulaient, et des bouclettes légères qui pendaient, lamentablement défrisées sur des fronts en sueur... Parmi elles se détachait avantageusement la belle Alice. Pas un accident n'était arrivé à sa toilette ; elle avait dansé, pourtant couru et ri comme les autres, mais avec cette retenue, ce soin d'elle-même, qui lui étaient naturels et préservaient aussi bien sa personne que sa robe de toute souillure.

Rien n'était fait pour plaire davantage à ce délicat qu'était Richard. Il se fût bien gardé de le dire, c'était un renfermé dans la force du terme, et nul n'eût imaginé, voyant ce garçon souriant, froid et un peu compassé, quel volcan il y eût eu sous ce front sérieux, si sa volonté n'y eût mis bon ordre, ni quelle puissance de tendresse il y avait dans ce cœur qui faisait si peu parler de lui.

L'impression profonde qu'Alice faisait sur Richard venait surtout de ce qu'elle réalisait son idéal. Nous ne sommes jamais, à part de très rares exceptions, charmés que par des natures qui ont quelque affinité avec la nôtre et telle femme, qu'un homme adore, laisse tout autre absolument indifférent : C'est le secret de tant de passions inexplicables à un premier et superficiel coup d'œil.

Il n'en était pas tout à fait de même de Mlle d'Achy ; elle, sa beauté s'imposait à tous, mais elle n'aurait pas conquis beaucoup d'hommes au point où l'était déjà Richard : il est des natures trop fines pour être accessibles à l'admiration vulgaire et être suffisamment comprises pour être aimées du premier venu ;

elles ne le sont jamais que par des personnes à leur hauteur morale.

Ainsi, à une des dernières figures du cotillon qu'Alice venait d'exécuter avec sa grâce et ses convenances parfaites, Léon de Chastet passant près d'Olivier lui dit :

— Superbe, ta sœur, tu sais ?

— Oui, mais un peu statue.

— Peut-être, fit le jeune officier s'éloignant pour répondre à un geste d'appel de sa danseuse, Mlle Ludovise d'Auxé, qui n'était pas si belle assurément, mais pas « statue » du tout.

Le soleil baissait sensiblement à l'horizon lorsque Mme d'Esparre s'avisa de regarder sa montre. Un cri lui échappa : elle s'était si bien employée à faire oublier l'heure à tout le monde qu'elle l'avait oubliée elle-même !

— Mon Dieu ! fit-elle, à peine serons-nous rentrés avant la nuit !

Et elle donna le signal de la fin du cotillon.

On se sépara avec les plus chauds remerciements à l'adresse de Mme d'Esparre et mille projets ébauchés pour les jours suivants.

Richard prit congé d'Alice.

— J'espère, mademoiselle, lui dit-il, avoir l'honneur de vous revoir ?

Elle leva sur lui ses beaux yeux calmes et doux.

— Il me sera très agréable de vous retrouver, monsieur, répondit-elle simplement.

Et Richard, s'éloignant se demandait :

— Qu'eût dit toute autre à sa place ? Sa réponse n'est-elle qu'une politesse ou un encouragement ?

Il fut songeur tout le temps du retour, sans que le décor mystérieux et charmant de la campagne, sur laquelle s'abaissait lentement le voile du crépuscule, pût le distraire de sa rêverie.



XIV

Le baron d'Esparre avait mis son écurie à la disposition de ses hôtes et le lendemain matin, Richard, qui était excellent cavalier, descendit de très bonne heure et demanda un cheval.

On lui sella une jolie petite jument arabe qui charma bientôt son goût de connaisseur, et ayant essayé ses différentes allures dans les allées du parc, il enfila la première route qui s'offrait à lui. Il n'y chevaucha pas longtemps, sa promenade matinale avait un but qu'il n'avouait qu'à lui-même. Il avait entendu dire, la veille, que les Chastet habitaient à quelques kilomètres de Castelhuon et voulait voir le lieu où « Rose respire », comme il se le disait ironiquement, raillant son sentiment intime.

Une plaque indicatrice lui désigna la direction à prendre, et mettant son cheval au petit galop de chasse, il fut bientôt à portée de Pierrebois, l'habitation des Chastet. Il la regardait d'un peu loin, ses tourelles blanches émergeant au-dessus des sapins, et sa pensée allait en deçà de ces murailles, lorsque, tout à coup, les pas d'un cheval le firent retourner et, en même temps, deux voix joyeuses s'écriaient :

— Monsieur de Lioux ! vous, par ici !

C'était Léon de Chastet et Olivier d'Achy, à cheval tous deux, qui arrivaient derrière lui.

Richard, un peu confus d'être pris en flagrant délit de sentimentalisme, fit contre fortune bon cœur, et essaya de dissimuler le motif qui l'amenait si matin dans ces parages en répondant gaiement à leur interpellation surprise.

— Moi-même, messieurs, vous le voyez, grâce à l'obligeance de M. d'Esparre qui a bien voulu m'en fournir les moyens, j'explore ce joli pays, inconnu pour moi. Mais vous allez me renseigner, où donc suis-je et quel est ce beau château ?

— Quoi ! vous ne le savez pas ? interrogea d'un ton un peu incrédule le jeune Chastet, eh bien, continua-t-il, sans laisser à son interlocuteur le temps de répondre, c'est une demeure où vous serez toujours très bien reçu, je puis m'en porter garant, car c'est celle de mes parents.

— Comment, c'est Pierrebois ! fit Richard se trahissant, sans remarquer le sourire qui releva la moustache naissante du sous-lieutenant.

— Lui-même, riposta celui-ci, et vous allez en faire la connaissance un peu mieux, j'espère, qu'à cette distance. Mais il est très tôt, nous pourrions peut-être, auparavant, faire un tour aux environs, nous repasserions par ici.

Richard accepta sans se faire prier et les jeunes gens partirent au trot dans la direction de la vallée.

Une heure après, ils remontaient la côte de Pierrebois.

— Si, d'avance, je n'étais certain de ne pas voir madame votre mère, dit Richard, je serais confus de me présenter chez elle à cette heure matinale.

— Comment, ne pas la voir! répliqua Léon de Chastet, mais je vais, au contraire, vous conduire près d'elle, et n'en ayez aucun scrupule, elle est toujours prête dès l'aube; je suis persuadé que nous allons la trouver au salon avec Mme et Mlle d'Achy, car chez vous aussi on est matinal, n'est-il pas vrai, Olivier?

— Heu! fit le jeune homme homme souriant, par occasion... ma mère ne descend jamais de bonne heure. Alice, c'est différent, et lorsque mon service me le permet, nous montons souvent avant le déjeuner.

Comme Léon l'avait annoncé, la première personne qu'ils croisèrent dans le vestibule de Pierrebois fut Mme de Chastet.

Elle accueillit Richard avec un empressement qui dénotait clairement sa connivence dans les projets que l'on faisait pour son avenir, et aussi le désir qu'elle avait de les voir réussir, désir commun à toutes les femmes qui s'attachent passionnément aux intrigues dont elles ont les fils dans la main.

— Venez donc dans le petit salon, dit-elle, nous allons surprendre Mlle d'Achy en plein travail, elle peint des fleurs délicieuses.

Cet appartement, étant situé dans une tourelle s'ouvrant sur la façade opposée à celle où les jeunes gens s'étaient arrêtés, le bruit de leurs chevaux n'y était pas parvenu et Alice, qui se croyait tout à fait seule, fredonnait en travaillant. A travers la cloison on entendait sa voix claire, qu'elle n'avait guère cultivée, et qui, pourtant, était charmante.

Mme de Chastet marchait sur la pointe des pieds, de la main imposant silence à ses compagnons elle ouvrit doucement la porte.

Un spectacle charmant attendait les indiscrets.

Alice, vêtue d'une ample robe du matin en cachemire blanc, qu'une cordelière serrait à la taille, avait le cou dégagé, et ses bras nus sortaient

presque jusqu'au coude des manches larges, relevées court. Elle était assise devant un chevalet; sur une table, près d'elle, étaient jetées, dans un désordre plein d'art, quelques roses de différentes nuances, qu'elle reproduisait avec un talent très réel. Ses cheveux, réunis en une seule tresse lourde, et dont l'extrémité frisait, tombaient sur ses épaules, et mille bouclettes légères s'échappant de l'épaisse natte s'embroussaillaient autour de sa tête, petite comme celle des statues grecques. Toute à son occupation, elle n'avait pas entendu la porte s'ouvrir et, sans se douter qu'on la contemplait, restait dans sa pose attentive, se présentant de profil, les yeux fixés sur son dessin ou son modèle avec une expression réfléchie, sérieuse, appliquée, qui allait à merveille à la correction grave de sa beauté.

La jupe de Mme de Chastet, frôlée par un de ces messieurs, laissa entendre un léger bruissement qui fit retourner la tête à la jeune artiste. Toute surprise, elle se leva vivement et venait au-devant de Mme de Chastet lorsque, derrière elle, elle vit non seulement son frère et son ami, mais Richard; alors elle s'arrêta et devint toute rouge.

— Nous vous avons prise en traître, n'est-ce pas, dit Mme de Chastet à Alice, pendant que les jeunes gens la saluaient. Allons, messieurs, venez et admirez, cela en vaut la peine; j'ai la prétention de m'y connaître un peu, eh bien, croyez-m'en, ces fleurs sont exquises, vous m'entendez...

— Oh! madame, fit Alice avec un gentil ton de reproche, vous me flattez, c'est très mal à une amie comme vous. Mes roses viennent bien, c'est vrai, mais elles sont loin d'être achevées et, quand elles le seront, elles ne mériteront pas encore tous vos éloges.

Richard s'était approché et, très attentivement, regardait le dessin. Alice suivait l'expression de son visage et tout son être tendu dans cette interrogation muette laissait deviner le prix qu'elle attachait à son approbation.

Il ne la lui témoigna point en termes hyperboliques.

— C'est très joli, dit-il seulement.

— Voyez cette rose là, ici, *la France,* fit Mme de Chastet, qui trouvait Richard trop froid, et cette jaune, ne dirait-on pas qu'on va la prendre ?

— Celle-là, je ne l'aime pas autant, répliqua Richard très sincèrement, la nuance me semble moins vraie; si vous me permettiez une très indigne critique, mademoiselle, je vous dirais qu'un peu de vert véronèse ajouté à votre ocre jaune lui donne-

rait une teinte plus heureuse et surtout plus réelle.

— Non seulement je permets les critiques, monsieur, répondit Alice avec une très grande bonne grâce, mais encore je les réclame, elle sont nécessaires pour s'éclairer, soi-même on ne voit pas son travail.

Et prenant sa palette, elle chercha à remanier sa teinte.

— Voyez-moi Gros Jean qui en remontre à son curé, fit Mme de Chastet, tout à fait mécontente.

— Pourquoi donc ? dit Alice très naturellement, M. de Lioux ne me semble pas plus Gros Jean que moi curé ; il m'a donné, je crois, un très bon avis qui prouve même sa compétence. Voyez plutôt, fit elle, se reculant pour juger de l'effet, si ce n'est pas mieux.

Il fallut bien en convenir.

— Alors, nous avons deux artistes au lieu d'une, conclut Mme de Chastet désarmée, vous peignez donc aussi, monsieur Richard ?

— Un peu, répondit le jeune homme, oh ! très peu, je n'ai guère de pratique, mais j'ai reçu d'excellents conseils.

On causa encore un moment ; Alice, pour se donner une contenance, s'était remise à travailler. Richard s'était avancé derrière elle et la regardait faire ; malgré son flegme apparent, il était tout remué. Il contemplait le travail, mais il contemplait aussi le joli cou blanc incliné qu'il avait devant lui et qui, bien qu'à demi caché par la large tresse, lui montrait sa flexibilité charmante et ses fines attaches ; il regardait les cheveux, si fins et comme dorés, le bras rond et ferme, les doigts déliés... Et devant le charme vainqueur du peintre, la peinture prenait pour lui de l'attrait ; les défauts de l'amateur, qu'il était trop expérimenté pour ne pas avoir remarqués, disparaissaient à ses yeux, et il était de très bonne foi, lorsque, Alice ayant fini un délicat bouton de rose, il murmura :

— Charmant !

— Allons ! dit tout à coup Mme de Chastet, ne nous oublions pas ici, voilà l'heure du déjeuner.

— Dieu ! fit Alice, déjà, et moi qui ne suis pas habillée !

Promptement elle s'esquiva.

— Vous nous restez, monsieur Richard ? fit Mme de Chastet.

Il s'en défendit, il était attendu chez les d'Esparre, et n'ayant pas prévenu, ne pouvait accepter l'aimable invitation, mais une autre fois, il [illegible] très heureux...

Et ce disant, il ne pensait qu'à une occasion de revoir Alice, qui s'emparait de plus en plus de son cœur.

On ne le laissa partir qu'à condition de revenir le lendemain.

Quelque temps se passa ainsi; Richard revit Mlle d'Achy presque tous les jours, à la faveur des parties de campagne que Mme d'Esparre, tout à son but, arrangea spécialement à cette intention, et aussi des invitations que Mme de Chastet lui prodigua dans la même pensée. Il se rapprocha d'Alice de plus en plus, la vit dans une intimité croissante, qui augmenta son sentiment pour elle. Quant à la jeune fille, sans le rechercher, elle le laissa venir vers elle avec cette dignité souriante qui lui seyait si bien ; on n'aurait pu dire qu'elle l'encourageait, elle ne le décourageait pas non plus, elle accueillait ses hommages avec une politesse souriante, une amabilité grave et douce qui ne laissait rien pénétrer de sa pensée intime.

Ce n'était pas cependant qu'elle célât sa manière de voir sur quoi que ce fût, elle causait avec Richard très simplement, très librement de ceci, de cela, lui disant nettement son opinion sur les gens et les choses avec autant de confiance que de franchise ; et comme elle avait, sous sa douceur, des idées très arrêtées sur toutes matières, en même temps que très justes et très saines, témoignant d'un caractère réfléchi et d'une volonté ferme, Richard arriva à la connaître parfaitement, sauf son cœur qui lui restait obstinément fermé. Il la trouvait de plus en plus, à mesure qu'il la connaissait mieux, plus semblable à lui, avec des vues et des délicatesses pareilles, mais que pensait-elle de l'amour, du mariage, de la vie à deux, de toutes ces questions, les plus graves lorsqu'il s'agit de fixer son existence ? Quel sentiment surtout lui inspirait-il, lui, Richard ? Voilà ce qu'il ne pouvait pénétrer et il s'irritait de cette impuissance. Il est des questions qu'il est bien difficile d'aborder de but en blanc avec les jeunes filles, l'innocence est un rempart devant lequel reculent les plus audacieux et si quelques-unes, par la liberté de leur langage et de leur tenue, encouragent et provoquent même les téméraires aveux, Alice, loin d'être de celles-là, inspirait plutôt, par sa chaste et fière réserve, un respect qui entraînait la timidité et le silence.

Il y avait quinze jours que les de Lioux étaient à Castelhuon et Richard, absolument dominé par sa passion, ne songeait pas au départ. Il aimait, à

présent, il ne se le dissimulait plus, il aimait avec tous les raffinements, toutes les douceurs de sa nature fine et très tendre sous son apparente froideur. Lorsqu'il voyait Alice, lorsqu'il était près d'elle, qu'il entendait le son de sa voix, regardait le charme de son sourire, il lui prenait des ravissements et des attendrissements subits, son cœur se fondait, alors, et pour un peu, il eût pleuré. Et quand, dans la solitude, son image se présentait à sa pensée, il retrouvait cette émotion délicieuse qui remuait toutes les fibres de son être.

Par une étrange succession d'idées, cette impression et la sensation distincte du sentiment qui le dominait lui rappelait parfois Carmen, la pauvre Carmen, si oubliée depuis un mois! Mais l'infortunée, si elle eût pu connaître ce souvenir passager de son existence, n'eût pas eu à s'en louer. Richard ne songeait à elle que pour une comparaison toute à son désavantage: elle ne visait même plus la femme, mais ses propres pensées. Combien le trouble peu durable, mais violent, qui l'avait remué un instant à l'égard de Carmen ressemblait peu au sentiment pur, profond, serein, que lui inspirait Alice! Carmen, c'était la passion éphémère, avec ses orages, ses déchirements, ses délices et son inévitable terme; Alice, c'était la douceur, la paix, la confiance, l'égalité d'une tendresse faite pour durer toujours. Qu'il était heureux d'avoir su discerner la nature passagère du penchant qui l'avait entraîné vers Carmen, d'avoir senti en lui-même que tel n'était pas l'amour qui devait remplir sa vie et, s'il avait souffert un instant en faisant, à l'avenir, le sacrifice de sa courte fantaisie, comme il en était déjà dédommagé et récompensé, rien que par le charme de l'affection qu'il éprouvait, et comme il le serait au centuple si, un jour, Alice l'aimait!

Les de Lioux ne pouvaient cependant pas s'éterniser à Castelhuon; à défaut de Richard, sa mère le sentait clairement et, le voyant rester dans l'expectative, résolut de s'en ouvrir à lui.

Un matin, elle alla le trouver dans sa chambre, alors que, descendant de cheval, il faisait sa toilette pour le déjeuner.

— Quelle date, aujourd'hui, Richard? dit-elle.

— Le 18 août, ma mère.

— Eh bien, mon enfant, savez-vous que voici quinze jours que nous sommes ici?

— C'est vrai, je ne le pensais pas, le temps m'a semblé bien court.

— Il a passé vite assurément, mais il a passé, la

discrétion ne nous permet pas, quelque amicale que soit la réception des d'Esparre, de prolonger notre séjour chez eux.

Un observateur très attentif eût vu passer un nuage de trouble sur le front de Richard.

— En effet, répondit-il, il nous faut partir.

— Mais auparavant, fit Mme de Lioux, ne convient-il pas de dénouer la situation qui nous a amenés ici ? Vous connaissez maintenant Mlle d'Achy !...

— Oui, ma mère, je la connais.

— Elle vous plaît, je crois... Souhaitez-vous l'épouser ? Il faut prendre une décision, Richard, lorsque nous aurons quitté Castelhuon, vous n'aurez plus occasion de la revoir. J'ai eu, sur elle, sur sa famille, les renseignements les plus sûrs, les plus circonstanciés; ils sont excellents de tous points, il n'y a plus à élucider que la question de personne, et seul vous le pouvez faire, seul vous pouvez savoir si c'est bien la femme qui vous convient.

Richare réfléchit un moment, une lutte se devinait en lui entre sa réserve accoutumée et la nécessité d'affirmer ses sentiments.

— Ma mère, dit-il enfin un peu brièvement, Mlle d'Achy serait pour moi la compagne idéale.

— Eh bien ! alors, mon Richard, fit Mme de Lioux tout heureuse, je n'ai plus qu'à prier Mme d'Esparre, sinon de faire la demande officielle, du moins de laisser pressentir vos intentions assez clairement pour qu'on puisse les encourager de façon décisive.

— Les encouragera-t-on, ma mère ? répondit Richard perplexe, quelles sont les dispositions de Mlle d'Achy à mon égard ? je ne les pressens nullement. Lui plais-je ? J'en suis à me le demander.

— Oh ! fit Mme de Lioux, révélant tout son orgueil maternel dans cette exclamation, prouvant qu'elle n'admettait point que son cher fils pût déplaire à quelqu'un.

— En tout cas, ajouta-t-elle, après un court silence, il est aisé de le savoir, la démarche officieuse que fera Mme d'Esparre...

— Ah ! voilà, interrompit Richard, c'est que cette démarche officieuse, je voudrais bien la supprimer... Il ne m'agrée pas qu'on aille demander à Mlle d'Achy ses sentiments pour moi... les intermédiaires dans les affaires... de cœur, conclut-il en hésitant, ne valent pas grand'chose à mon sens.

— C'est un peu mon avis, mais comment faire si vous repoussez leur concours ?

— Poser moi-même l'interrogation dont ils se fussent chargés, parler un jour à Mlle d'Achy; le

cœur ouvert, pour qu'elle aussi m'ouvre le sien...

— Cela n'est pas bien correct.

— Bah ! fit Richard, essayant de plaisanter, nous sommes à la campagne ! chère mère.

Puis il reprit plus sérieusement :

— Qu'y a-t-il d'inconvenant ou d'incorrect à ce qu'un homme d'honneur aille dire loyalement à une jeune fille : « Je vous aime, voulez-vous être ma femme ? »

— De mon temps, fit Mme de Lioux, souriant finement, on demandait pour cela l'autorisation des parents.

— Qui mêlaient là-dedans les questions d'intérêt, de position, de convenance, et gâtaient tout le charme de la première entente, reprit Richard vivement ; je vous en prie, ma chère mère, ne laissez pas les vulgarités du monde mettre la main sur mon beau roman, elles le profaneraient. Permettez-moi de m'expliquer avec Mlle d'Achy, de savoir d'elle-même ses sentiments, ses aspirations, ses projets, et, si je les trouve conformes aux miens, si nous nous entendons, enfin, je me prêterai ensuite à toutes les formalités que, selon la loi des convenances, vous exigerez de moi.

— Il sera bien temps ! fit Mme de Lioux, souriant, oh ! cette jeune génération qui veut absolument voler de ses propres ailes ! Enfin, faites comme vous voudrez, mon cher enfant, mais faites vite, il faut que nous partions la semaine prochaine.

XV

Richard avait laissé pressentir à sa mère son véritable sentiment intime en lui montrant à quel point il lui répugnait de voir une intervention, fût-elle la plus obligeante du monde, s'introduire dans le doux secret de son amour. D'instinct, il était contraire aux mariages de convenances, trouvant que tout y est ménagé et respecté, sauf l'essentiel, c'est-à-dire la sympathie entre les époux, et cet attrait réciproque qui promet l'affection mutuelle nécessaire au bonheur ; aussi, il ne s'était soumis qu'à moitié aux desseins de sa mère sur lui ; puis la vue de Mlle d'Achy avait modifié sa manière de voir et, à mesure que le temps marchait, il se réjouissait de voir le projet

ébauché s'éloigner de la forme qu'on lui avait prêtée pour revêtir, à ses yeux, du moins, et de son côté, tout le charme des préliminaires d'un mariage d'amour. Maintenant qu'on voulait le ramener à la prosaïque réalité de sa première manifestation, il s'insurgeait, craignant qu'on ne lui gâte son rêve; c'était de la bouche même d'Alice qu'il prétendait entendre tomber les mots qui les lieraient pour toujours, et, par là même, le raviraient ou le désespéreraient en les séparant irrévocablement.

Mais, comment les provoquer ? Il avait fait montre, devant sa mère, d'une entière liberté d'esprit, laissant prévoir l'aisance avec laquelle il aborderait ce sujet, mais, au fond de lui-même, il en était bien loin ! Il éprouvait, à ce propos, une timidité qu'il ne se connaissait pas; puis, comment faire naître l'occasion d'une causerie assez intime et assez prolongée pour entamer ce sérieux entretien. Richard, quoi qu'il en ait pu dire, ne se contenterait pas d'une brève et banale déclaration appelant un aveu, il prétendait être renseigné sur les sentiments et les idées de celle dont il voulait faire la compagne de sa vie, aussi bien sur ce point délicat qu'il l'avait été peu à peu sur tous les autres.

Et les jours passaient et la fin de la semaine, quc Mme de Lioux avait assignée comme terme extrême à son séjour à Castelhuon, avançait, sans que Richard, bien que voyant Alice presque chaque jour, eût trouvé moyen de causer avec elle de ce qui lui tenait tant au cœur.

Il y eut à ce moment, chez les de Léthers, voisins des d'Esparre, une réception nombreuse en l'honneur de leur fils, marié depuis un mois, qui ramenait chez eux sa jeune épouse au retour du voyage de noces. Tout le voisinage avait été convié à cette solennité et Richard, invité comme tous les hôtes de Castelhuon, savait retrouvait là, avec les Chastet, les d'Achy.

Si un mariage est une fête à la campagne, un retour de noces n'en est pas une moindre. Les démonstrations populaires, toujours largement rétribuées, sont autant de goût de ceux qui les font que de ceux qui en sont l'objet, car si les premiers y trouvent leur compte, les derniers se laissent volontairement prendre au charme trompeur d'une vaine popularité et d'une sympathie, plus intéressée que réelle, et victimes volontaires d'une illusion factice, se plaisent à en éblouir leur relations [illegible] en pensant aussi dupes qu'eux-mêmes semblent le paraître. Aussi les manif[illegible]ns de ce genre se multiplient-elles et

chaque châtelain est-il heureux de pouvoir, au moins aux grandes circonstances de sa vie, s'en payer le spectacle.

Tel il en devait être chez les de Lethers : le jeune ménage rentrait le jour même et, pour donner plus de solennité à la fête, les invités avaient été conviés à arriver de bonne heure afin de prendre part à la réception qui leur serait faite.

Les d'Esparre n'avaient eu garde de manquer à l'appel et, dès quatre heures, leurs autos les amenaient avec leurs hôtes.

Les rues du village étaient pavoisées, des arcs de triomphe se multipliaient : arcades de fleurs, de verdure, nuages de mousseline blanche rose ou bleue. Les drapeaux en étaient soigneusement bannis, comme sentant trop la république pour faire honneur à des maîtres légitimistes, mais, en revanche, les inscriptions nombreuses et variées témoignaient de l'imagination des habitants : « Aux jeunes époux » — « À nos maîtres vénérés » — « La reconnaissance vous salue » — « Les cœurs sont avec vous » — « Au fils de notre providence » (délicate allusion à la charité de Mme de Lethers) et nombre d'autres non moins éloquentes.

Puis, c'étaient des cordons de verdure, barrant la route aux voitures, des bouquets que les jeunes filles cachaient soigneusement sous des serviettes blanches, afin de les garantir de la poussière et du soleil, tandis que les jeunes hommes faisaient le guet, arme au bras, pour saluer par des salves de mousqueterie le passage des mariés.

Richard, à sa place habituelle, près de M. d'Esparre, considérait tous ces préparatifs en souriant un peu. Il était trop de son temps pour ne pas faire la part que l'intérêt avait dans toutes ces démonstrations, mais facilement accessible aux idées généreuses, il se plaisait à penser que la sympathie y entrait pour quelque chose, tandis que l'observateur qui était en lui remarquait combien le peuple aime les fêtes, le faste, comme il est, sans s'en rendre compte, ami du mouvement, de la couleur et du bruit, et comme il a besoin d'aimer, de croire, d'admirer.

En entendant retentir la trompe de l'auto de M. d'Esparre, quelques personnes trompées par ce bruit crurent que c'étaient les mariés; et les coups de fusil de retentir, les cordes fleuries de se tendre devant les pas des chevaux, les bouquets d'émerger de dessous les blanches serviettes. Mais,

du geste, Richard détrompait ces braves gens tandis que M. d'Esparre, sans ralentir son train, passait en baissant la tête sous les arcs de triomphe, qui donnaient à peu près l'image de ces cercles enrubannés qu'au cirque traversent les écuyers.

Enfin, on arriva au château. Nombre d'invités, déjà, étaient là. Richard aperçut Alice et, dès que les convenances le lui permirent, il s'approcha d'elle. Elle le reçut, comme toujours, sans embarras, mais sans empressement, avec le calme de son doux sourire, la limpidité de son regard, la sérénité paisible de son front.

Ils échangèrent quelques mots forcément banaux, et Richard, profitant du tohu-bohu des arrivées, resta auprès d'elle, sur la terrasse du château où l'on s'était groupé, attendant les mariés.

Bientôt un feu nourri de détonations successives retentit et, peu après, on vit poindre au bout de l'avenue l'automobile qui ramenait les jeunes époux de la gare ; elle marchait lentement pour permettre à l'escorte d'accompagner la voiture. Cette escorte, en dépit de son sérieux accoutumé, arracha à Richard un éclat de rire, écho de celui d'Alice.

Les jeunes gens du village, pour faire honneur à leur seigneur et maître, avaient enfourché leurs chevaux de culture, mais les jugeant, sans doute, indignes d'une telle cavalcade, avaient cru les embellir en les affublant d'oripeaux qui les déguisaient si bien que ces pauvres bêtes avaient peur les unes des autres. Telle avait les oreilles encapuchonnées d'un chiffon rouge, galonné d'or, qu'elle secouait désespérément dans le vain but de s'en débarrasser ; un immense collier de même étoffe, qui lui tombait jusqu'aux genoux en draperies ingénieuses, complétait sa parure.

Un jeune gars avait, pour remplacer le tapis de selle, emprunté le châle à fleurs de sa vieille mère, et un autre avait paré sa monture de voiles de gaze bleue, qui servaient généralement à un reposoir. Tout était dans ce goût, mais le succès était pour le meunier, dont le cheval blanc avait aux oreilles les fleurs d'oranger de la couronne de la meunière, tandis qu'un long ruban blanc, qui avait dû être sa ceinture, lui tenait lieu, par un croisement savant, de sous-ventrière et de croupière. Le cavalier, lui-même, vêtu de coutil blanc, avait un chapeau fleuri et enrubanné de même nuance qu'on lui eût envié au Veglione. Car ce n'étaient pas seulement les chevaux, qui étaient déguisés, les hommes s'étaient improvisés des costumes de genre, parmi lesquels

un vieux maréchal des logis, retour d'Afrique, s'était composé une tenue d'Arabe, en se drapant artistement, en guise de burnous, dans un drap de lit, tandis qu'un zouave, récemment revenu, avait arboré pour la circonstance son bonnet rouge à gland bleu.

Entourés de ce pittoresque cortège, M. et Mme René de Lethers descendirent de voiture : le marié était un beau garçon, élégant, et sa femme une petite brune, plus séduisante que jolie ; un costume de voyage très correct avantageait son chic naturel et le petit feutre traditionnel semblait créé pour sa gentille crânerie. Néanmoins, malgré son aplomb de Parisienne, et celui de femme aimée qu'ont toutes les jeunes épousées, elle était un peu émue de ces cris, de ces vivats, de ces applaudissements et en était toute pâle.

Elle eut à peine le temps d'embrasser ses parents et de serrer la main à ses amis que, de nouveau, elle fut la proie de la populace. En vain la voiture regorgeait-elle de fleurs, on en avait encore trouvé pour les lui offrir et la longue liste des compliments n'étant pas close, elle dut en entendre encore quelques-uns. Elle le fit avec une bonne grâce parfaite, appuyée très tendrement au bras de son mari, et y répondit avec une gentillesse dont, on le voyait, il lui savait gré.

— La pauvre femme ! murmura Richard en voyant déplier la sixième feuille de ce papier ministre sur lequel on écrit généralement ces discours, que je la plains !

— La plaindre, pourquoi ? releva Alice de sa voix douce, elle me semble très heureuse.

— Je ne dis pas, riposta Richard, mais ce que ces salamalecs doivent l'ennuyer et la fatiguer !

— Pourquoi s'ennuierait-elle ? fit encore Alice, elle est avec son mari, et lui paraît très content, n'en voilà-t-il pas assez pour lui faire surmonter volontiers un peu de fatigue ?

— Vous pensez donc, mademoiselle, reprit le jeune homme dont le cœur battait en touchant à la conversation désirée, que le bonheur des autres peut suffire à votre propre bonheur ?

— Dans ce cas-là, oui, monsieur, répondit Alice très simplement, je ne sais rien de plus doux que la joie de ceux qu'on aime.

— Oui, quand on les aime plus que soi-même, repartit Richard.

— N'est-ce pas ainsi qu'on aime son mari ? dit Alice.

— Qu'on doit l'aimer, oui, madem[illegible] mais

combien de jeunes femmes s'attachent-elles de la sorte au compagnon de leur vie.

— Je plains celles qui ne le font pas, répondit Alice, toujours aussi à l'aise.

— Et pourtant, bien peu, ajouterai-je, continua Richard, se jugeraient dignes de votre pitié. Il y a tant de jeunes filles pour lesquelles le mariage n'est que le prétexte d'une indépendance que, la plupart du temps, elles emploient fort mal !

— Vous êtes pessimiste, monsieur Richard ? remarqua Alice avec son sourire énigmatique à force d'être constant.

— Je ne crois point l'être, mademoiselle.

— Oh ! si ! Vous voyez trop en noir les jeunes filles, si vous saviez comme toutes, et avant toute chose, elles rêvent d'être aimées !

— Jugez-vous la généralité par vous-même, mademoiselle ? dit Richard tout à fait ému, cette fois, et la regardant bien en face.

Alice leva sur lui ses grands yeux limpides, et sans le moindre trouble ni la moindre pose :

— Oui, répondit-elle, je ne mets rien au-dessus d'une affection partagée.

— Moi non plus, se hâta de répondre Richard remarquant que l'on rentrait au château et craignant que ce mouvement ne vienne le séparer de Mlle d'Achy et interrompre un entretien qui, pour lui, était décisif.

Il ne le redoutait pas en vain, il dut quitter la jeune fille et s'en fut se morfondre de dépit dans les rangs des jeunes gens. On annonça le dîner peu après, et il eut la chance d'être placé près d'Alice. C'était, du reste, sa voisine accoutumée ; par une sorte de convention tacite, tous les maîtres de maison se plaisaient à réunir ces deux êtres charmants, dont la sympathie mutuelle n'était un secret pour personne, et qui semblaient faits l'un pour l'autre.

Mais, à table, Richard ne voulut pas, par une de ces délicatesses excessives de sa nature raffinée, reprendre l'entretien commencé ; fatalement, il devait amener de sa part un tendre aveu, et il lui déplaisait qu'il vînt entre la poire et le fromage. Il parla donc de choses indifférentes qu'Alice écouta avec son calme et son sourire habituels.

Après le dîner, on vint encore sur la terrasse, où ces messieurs fumaient, car la soirée était claire et chaude. Alice était assise entre deux jeunes filles et semblait inabordable à Richard, qui s'en désolait, lorsque, tout à coup, Mme de Lethers s'avisa qu'on

se refroidissait dans cette inaction et proposa de faire au moins le tour des pelouses.

C'était trop bien le compte de Richard pour qu'il se laissât devancer : le premier, il fut près d'Alice et lui offrit le bras.

Elle le regarda avec un joli air, un peu moqueur et étonné.

— Quoi ? dit-elle, on va se promener... ainsi ?

— Je ne sais pas, répondit délibérément Richard de bonne humeur, je sais seulement qu'il me serait particulièrement agréable de faire cette promenade avec vous, aussi j'en brigue la faveur, ne voulez-vous point me l'accorder ?

— Je ne demande pas mieux, répondit Alice sincèrement ; seulement, je ne voudrais pas me singulariser, attendez un instant, je vous prie, que je voie ce que feront ces demoiselles.

Au grand soulagement de Richard, assez inquiet sur l'issue de sa tentative, Léon de Chastet vint chercher Ludovise d'Auxé, qui le suivit sans se faire prier ; Olivier d'Achy offrit son bras à Sabine d'Esparre, qui avait pour lui un véritable faible, et l'emmena. Fort de ces exemples, Richard décida Alice à l'accompagner.

Lorsqu'il se trouva seul avec elle, par cette belle soirée qui s'assombrissait, dans le court passage du crépuscule à la lune, en ce tête-à-tête qu'il avait appelé de tous ses vœux, son audace l'abandonna, et tremblant comme un collégien, il chercha vainement comment reprendre la conversation si malencontreusement interrompue ; les idées se heurtaient dans son esprit troublé et les mots ne venaient pas à ses lèvres frémissantes. Ils marchèrent quelques pas sans parler, puis Alice, surprise ou embarrassée de ce silence, lui dit doucement :

— Quelle belle soirée !

Ces simples mots firent cesser le vertige auquel Richard était en proie.

— N'est-ce pas ? répondit-il, et comme on en jouit bien dans cet espace et cette paix de la campagne ! Je ne suis pas très champêtre de goûts, mais, lorsqu'à Paris je vois, après une journée chaude, un beau soir comme celui-ci, je suis pris de la nostalgie des champs.

— Je le comprends, fit Alice, et d'autant mieux, que moi je n'ai aucun éloignement pour la vie rurale, j'aime trop la nature pour ne pas aimer la campagne.

— Vous ne l'habitez guère, pourtant ?

— Presque jamais, quelquefois un peu, en passant, comme cette année, et encore point si

longtemps. Voilà bientôt un mois que nous sommes chez les de Chastet, ils nous retiennent de jour en jour.

— Quoi! vous avez déjà pensé au départ?

— Il y a longtemps! et ce sera pour ces jours-ci, après-demain, je crois.

— Je vous verrais pour la dernière fois? fit Richard bouleversé.

— Peut-être, répondit Alice, mais peut-être aussi aurons-nous encore occasion de nous rencontrer.

— Je ne laisserai pas notre revoir dans les mains du hasard, reprit résolument Richard bien décidé à brûler ses vaisseaux, moi aussi je vais partir sous quelques jours, et j'emporterai de Normandie une chère image qui désormais ne quittera plus mon souvenir.

Alice ne répondit pas, mais Richard sentit distinctement son bras trembler sur le sien et encouragé par cette marque d'émotion, la seule qu'il eût jamais pu noter en la jeune fille, il continua:

— Cette image, je vous dirais bien laquelle, demoiselle, mais le respect me retient, le respect et la crainte de vous déplaire....

Encore une fois Alice ne répondit pas, mais Richard perçut plus sensible le frémissement de tout son être, il vit sa poitrine se soulever à coups précipités et ses longs cils baissés battre ses joues pâles.

— Mademoiselle Alice, dit-il enfin, comprenant qu'elle ne parlerait pas et se penchant vers elle, vous m'avez dit tantôt que vous ne mettiez rien au-dessus d'une affection partagée; si cette affection, digne par sa force et sa sincérité d'être payée par vous de retour, je venais loyalement vous l'offrir, que me répondriez-vous?

Alice s'arrêta, retira son bras de celui de Richard et cacha un court instant sa tête entre ses mains.

Le jeune homme attendait, palpitant.

Elle découvrit bientôt son visage où l'émotion contait son secret en deux larmes perlant aux paupières, elle regarda Richard dans les yeux, sans hardiesse comme sans fausse modestie et, d'une voix douce mais ferme:

— Je bénirais Dieu! répondit-elle.

Et elle lui tendit la main.

Il la prit et, trop remué lui-même pour pouvoir parler, la baisa.

Puis, sans un mot, cédant au mouvement d'Alice qui avait repris son bras, ils se rapprochèrent des groupes qui revenaient vers le château.

XVI

Richard et Alice sont fiancés.

Le lendemain de la mémorable soirée où M. de Lioux a pu enfin pénétrer le chaste et doux secret de la jeune fille, il a, par l'entremise de son heureuse mère, fait connaître à Mme d'Esparre ses intentions matrimoniales. Sans plus tarder, l'excellente femme a demandé sa voiture et est partie pour Pierrebois, où Mme de Chastet l'a reçue bras ouverts, et, ensemble, elles ont décidé de faire part de suite à Mme d'Achy des projets de Richard.

La belle générale a écouté cette communication avec un véritable trouble.

— Et mon mari qui n'est pas là! s'est-elle écriée dans sa frayeur enfantine de toute question sérieuse lorsqu'il n'était pas près d'elle pour la résoudre.

Ces dames lui ont fait comprendre qu'on ne lui demandait pas ainsi une réponse le couteau sur la gorge, que ce n'était qu'une démarche officieuse, une simple entrée en matière, un léger encouragement, brigué par Richard avant de s'adresser au général. Puis les ambassadrices du jeune homme, remplissant leur mandat en conscience, ont parlé de sa haute situation, de sa vieille noblesse, de sa grande fortune, mais là, d'un mot, Mme d'Achy les a arrêtées.

— Je vous remercie, leur a-t-elle dit, de tous les détails que vous me donnez, mais je dois vous avouer que, s'ils ont de la valeur pour moi, il n'en est pas de même pour Alice. Du moment que la question d'honorabilité et celle d'un rang, dans le monde, à peu près semblable au sien est résolue, toute autre s'effacera pour elle devant sa grande, son unique préoccupation : le jeune homme lui-même, ses sentiments, ses convictions, son caractère, ses tendances. Elle ne se mariera ni pour un grand nom ou un titre, ni pour de l'argent, mais bien pour celui qui lui plaira, sans avoir égard aux autres considérations. Je dois dire, continua la jolie femme, que je ne sais point ses idées sur M. de Lioux, mais je crois avoir remarqué qu'il lui plait plus que tout autre.

La conclusion de cette conversation fut que Mme d'Achy retarda un peu son départ et que le général arriva pour trois jours à Pierrebois.

On profita de ce séjour pour lui présenter Richard et, le lendemain, sa noble et charmante mère, tout émue, vint accompagnée de sa fidèle amie, Mme d'Esparre, demander à M. et à Mme d'Achy la main de leur fille pour son fils. On l'accueillit avec une dignité très correctement polie, mais un peu froide, qui la déconcerta légèrement. Elle, qui connaît à fond son Richard, et sait quel cadeau elle fera en le donnant, s'est étonnée qu'on ne l'acceptât pas avec empressement. Elle n'a emporté de cette entrevue nulle certitude ni même nulle espérance formelle.

— Alice décidera, madame, lui a dit le générall toutes mes sympathies sont acquises à monsieur votre fils, mais j'ai en trop haute estime, permettez-moi de vous l'avouer, le caractère et le jugement de ma fille, pour vouloir l'influencer dans un choix aussi grave. Elle me fera connaître son sentiment, je l'éprouverai par quelques jours de réflexion, puis j'aurai l'honneur de vous écrire.

Mme de Lioux, déçue de ne pouvoir reporter à son fils au moins un mot d'espoir, est rentrée à Castelhuon tout attristée, mais tout de suite, Richard, brièvement et discrètement, selon sa coutume, l'a rassurée.

— C'est Mlle Alice qui seule décidera, lui a-t-il dit, eh bien! alors, j'ai confiance, mère, ma cause est gagnée !

Sa cause, il l'a peu plaidée depuis le délicat aveu qu'il a obtenu, à peine a-t-il vu la jeune fille et à peine a t-il pu lui parler intimement. Il ne le souhaitait guère, du reste, il était tranquille maintenant, connaissant les sentiments d'Alice à son égard, sachant bien que sa seule chaste réserve les lui avait fait taire et se sentant lié à elle, pour toute la vie, par ce qu'elle lui en avait laissé deviner.

Il n'aurait même pas voulu la troubler en lui demandant plus d'expansion, ou bien en l'entretenant de son propre amour, son innocence lui était chère. Il voulait laisser immaculée, dans la sainte ignorance de ses vingt ans, cette belle fleur virginale, jusqu'au jour où, devant Dieu et les hommes, il lui serait permis de la cueillir.

Aussi, dans ce dîner où il a été présenté à M. d'Achy, bien qu'ayant longuement causé avec Alice, ne lui a-t-il adressé qu'un seul mot véritablement intime.

— Mademoiselle, lui a-t-il dit, ce que vous m'avez répondu l'autre soir a illuminé ma vie d'une espérance qui m'éblouit comme un mirage. Demain, ma

mère ira demander à la vôtre sa réalisation ; je me ferais scrupule de vous parler davantage aujourd'hui, vous savez mes sentiments et vous devez deviner avec quelle anxiété j'attendrai son retour. Ne me direz-vous pas un mot, un seul, qui calme l'incertitude douloureuse que j'aurai au cœur ?...

– Monsieur Richard, lui a répondu Alice, sans hésitation, sans trouble, avec une intonation tendre et de beaux yeux humides que le jeune homme ne lui connaissait pas et qui l'ont ravi au fond de l'âme, pour ne pas souffrir il ne faut aimer que ceux en qui l'on peut croire, mais, surtout, il faut croire en ceux que l'on aime.

C'est quinze jours plus tard que Richard, revenu à Paris avec sa mère, a été appelé à Beauvais par la lettre de M. d'Achy lui accordant la main d'Alice, et pénétré d'une joie calme, profonde, intense qui le domine entièrement, il est venu par le premier train prendre possession de son enivrant bonheur de fiancé. Il ne s'imaginait pas qu'il pût être si complet, il répond à toutes ses exigences, et lui met, dans le cœur, une sensation de quiétude et de satisfaction absolues.

Alice, que nulle crainte ne retient plus, l'a laissé lire au fond de son âme avec la confiance de l'entière innocence, elle lui a montré, sans vain respect humain, la profonde affection qui répond à la sienne. Elle est, à vrai dire, comme l'essence de la nature de la jeune fille, plus tendre que passionnée, mais, par là même, offre une égalité et une douceur qui ravissent Richard, qu'eussent épouvanté les orages d'un attachement violent. Il s'abandonne au charme de cette souriante affection, uniquement préoccupée de lui plaire, de lui donner confiance, de le rendre heureux, et si ingénieuse à y réussir ; et il remercie Dieu, chaque jour, d'avoir pleinement réalisé son rêve de bonheur.

Alice n'est pas moins heureuse. Dès la première heure, Richard lui avait plu par cette sorte de prescience qui, souvent, devance l'amour ; elle avait deviné que c'était là celui qu'infailliblement elle aimerait et duquel, quoi qu'il arrive, le secret de sa destinée dépendrait. Et le voyant davantage, tout attirée déjà vers lui, elle l'avait observé, l'avait trouvé de plus en plus ressemblant à son idéal et, lentement, mais sûrement, s'y était attachée indissolublement. Elle n'avait fait aucun effort pour le séduire, trop dominée qu'elle était pour cela, en face de lui, par l'intensité de son sentiment intime, mais elle s'était réjouie au fond du cœur lorsqu'elle

avait vu qu'elle le charmait. Puis le doute était venu la torturer, ce doute, compagnon inséparable du début de toute affection vive. Richard avait toujours été également empressé auprès d'elle, mais si ce n'était là qu'un de ces flirts sans importance qui se nouent et se dénouent, pendant un séjour à la campagne, entre une jolie fille et un homme aimable ? Cette pensée avait augmenté ses résolutions de réserve, sans faire taire la voix basse de son cœur; et, en secret, elle avait tremblé et par conséquent souffert, mais sans avoir eu le projet d'échapper à cette douleur par l'abandon de son amour. C'était déjà pour toujours que son cœur s'était donné. Aussi, tout son être s'était-il fondu dans une délicieuse sensation de paix et de joie, le jour où Richard lui avait parlé, et ce qu'elle lui avait répondu avait-il été la traduction exacte de sa pensée reconnaissante et ravie.

Maintenant qu'il est à elle, bien à elle, ce bonheur rêvé d'une affection partagée, elle en jouit avec une plénitude d'impression inexprimable. Elle n'en laisse trop rien voir, les effusions ne sont pas plus dans son tempérament que dans celui de Richard, mais, quelquefois, lorsqu'elle regarde son fiancé ou l'entend parler, un sanglot lui monte à la gorge.

— Mon Dieu ! murmure-t-elle tout bas, comme je l'aime ! si j'en étais séparée, j'en mourrais !

Et personne n'en voit rien, qu'une rapide langueur qui, faisant humides ses doux yeux, les rend plus brillants et plus beaux, et personne n'en sait rien, qu'une vague intuition faisant pressentir qu'elle est profondément et absolument heureuse.

Le bonheur ne la rend pas égoïste! Avant même que tout soit conclu, elle a écrit à Carmen, avec laquelle, pourtant, elle correspond peu. Sa nature renfermée se laisse parfois aller à une confidence spontanée, mais se refuse absolument à l'ouverture, d'avance décidée et réfléchie que comporte une lettre, aussi, n'aimant point, d'instinct, les banalités, écrit-elle fort peu. Néanmoins, Carmen lui ayant annoncé, les derniers temps de son séjour à Castelhuon, qu'elle quittait enfin Vichy et qu'elle souhaitait, profitant d'une visite que sa tante devait faire chez une de ses amies, venir retrouver sa famille de cœur, Alice, dès son retour à Beauvais, lui a répondu.

« Viens, viens quand tu voudras, je t'attends, nous t'attendons tous avec impatience, mais peut-être moi encore plus que tout le monde... Quand tu seras là, mon avenir, sans doute, sera décidé, et j'aurai un cher, grand, et doux secret à te confier!...

Pardonne-moi de ne pas t'en dire plus aujourd'hui, tu sais de vieille date que ma plume se refuse aux expansions intimes et puis je veux, à toi qui m'aimes tant, faire la surprise de mon bonheur. »

Quand Carmen reçut cette lettre, elle faisait ses malles pour quitter Vichy ; sa tante, s'y trouvant bien, s'y était éternisée, au grand désespoir de la jeune fille, car, du jour où Richard avait été parti, la coquette ville d'eau, où elle savait ne plus le revoir, lui était devenue odieuse.

Richard! elle y pensait sans cesse et la passion qu'involontairement il lui avait inspirée, fermentant en son cœur strictement fermé sur ce point à toute confidence, redoublait chaque jour d'intensité et d'ardeur. Rien n'avait pu l'en distraire; fidèle à la résolution qu'elle avait prise le jour du départ de M. de Lioux, elle s'était strictement tenue à l'écart de sa cousine de Saugroseil et de toutes les relations de celle-ci. La jeune femme, remarquant que l'éloignement de Carmen avait entraîné la défection de nombre de ses courtisans, revint peu à peu sur ses sentiments premiers, et, prenant la défense de la jeune fille vis-à-vis de ceux qui l'avaient calomniée, chercha de nouveau à l'attirer, mais Carmen fut inflexible. Sa résistance exaspéra le désir de Mme de Saugroseil, car l'habitude de tous ses caprices satisfaits ne l'avait pas accoutumée à un refus; aussi elle se buta contre celui-là et jura d'en triompher.

Elle employa successivement à cette tâche tous les arguments, mais vainement. Un jour, elle crut en avoir trouvé un décisif.

— Savez-vous, ma petite Carmen, dit-elle de ce ton protecteur et mielleux à la fois qu'elle prenait avec la jeune fille, que le plus grand tort que vous puissiez vous faire est de vous éloigner de moi en ce moment, tout le monde remarque que c'est depuis le départ de M. de Lioux que vous ne prenez plus part à nos réunions?

— On pourrait remarquer plus justement, riposta Carmen, que c'est depuis que j'ai été si gravement offensée que j'ai rompu avec les personnes qui m'ont attaquée; du reste, leurs jugements m'importent peu, je ne prends garde qu'à ceux des gens que j'estime.

Mme de Saugroseil se tint alors pour battue et ne renouvela plus ses tentatives; elle devait partir peu après et comptait que les deux mois qui la séparaient encore du moment où elle retrouverait Carmen à la campagne viendraient, plus sûrement que tout

effort, aplanir leur différend, dont il ne serait plus question à ce moment.

Avant elle, le vicomte d'Estour n'avait pas été plus heureux. Il n'avait pas abandonné ses prétentions secrètes à la main de Carmen, et le départ de Richard lui ayant laissé le champ libre, il avait persisté à s'occuper de la jeune fille, à s'approcher d'elle à l'hôtel, à la musique, aux sources. Quelques rebuffades ne l'avaient pas découragé, et il continuait ses assiduités, lorsqu'un jour ne se fit pas attendre où Carmen, obsédée par son attitude, et violente comme elle le devient lorsque ses nerfs excités échappent à la domination de sa volonté, lui tourna le dos brutalement en plein salon de l'hôtel, et lui dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Je regrette que vous n'ayez pas encore compris, monsieur, que je ne veux plus rien avoir de commun avec les personnes dont Mme de Saugroseil m'avait fait faire la connaissance.

Ce propos, colporté par le vicomte d'Estour, furieux, compléta l'isolement où elle se trouvait déjà et, bientôt, ce fut à peine si les hommes la saluèrent encore. Puis la saison de tous ceux qu'elle avait fréquentés prenant fin, ils partirent, et elle resta absolument sans un mot à échanger avec une autre personne que sa tante.

Mlle de Lanteuil, extrêmement contrariée de ce changement de front qui lui remettait, ainsi qu'elle le disait, sa nièce sur le dos, eut beaucoup de peine à s'habituer à l'avoir sans cesse avec elle. Carmen avait beau être calme, silencieuse et soumise, sa seule présence, le bruit de ses pas, le frou-frou de sa robe, agaçaient sa tante et ce qui, par-dessus tout, l'exaspérait, c'était l'attention que la beauté de la jeune fille attirait partout. Bientôt, elle fit comprendre si clairement à la pauvre enfant que, constante, sa présence lui était à charge, que Carmen prit le parti de se promener seule avec sa femme de chambre, ainsi qu'elle le faisait à Saint-Omer et à la campagne. Elle fuyait les lieux fréquentés et bruyants pour s'égarer dans le nouveau Parc, sur les bords de l'Allier, dans les environs. Là, elle s'asseyait et, inactive, le regard perdu, elle rêvait à Richard.

A force d'y songer, son imagination altéra ses souvenirs et, comme toujours en pareil cas, dans le sens le plus favorable à ses propres désirs; elle s'exagéra ce qui s'était passé entre elle et lui, en augmenta la portée et, bien que pas un mot formel ne fût sorti de ses lèvres, lui permettant de compter

sur lui, elle en vint, croyant son amour partagé, à considérer Richard comme son fiancé, et à l'attendre avec une foi profonde, que lui inspirait, seule, l'ardeur de ses sentiments personnels.

D'avance, elle aimait à se figurer où elle le reverrait, à Saint-Omer ou bien à la campagne ; alors son esprit surexcité lui présentait la scène du revoir, à Saint-Omer, dans le salon tendu d'antiques et admirables tapisseries, ou bien dans la propriété de sa tante, sous les grands arbres de l'avenue d'arrivée. Elle devinait tout ce qu'il lui dirait, tout ce qu'elle répondrait; elle conversait ainsi des heures avec sa chimère, qui lui exaltait chaque jour davantage l'esprit et le cœur.

Ce fut dans cet état de plein rêve que la trouva la lettre d'Alice. Mlle de Lanteuil ne devant pas rentrer directement chez elle, et profitant du voisinage relatif avec Vichy pour aller passer quelque temps chez une vieille amie, où elle ne voulait pas emmener Carmen, ne savait qu'en faire, et avait proposé à celle-ci un petit séjour chez les d'Achy. Elle avait accepté avec d'autant plus d'empressement, que c'était elle-même qui avait suggéré ce projet. Si Richard, la cherchant à Saint-Omer, et trouvant maison close, s'informait où elle était, peut-être viendrait-il la rejoindre à Beauvais ? C'était là qu'elle eût voulu le voir, se montrer à lui dans le cadre avantageux de cette famille qu'elle aimait, qui l'aimait, où ses défauts étaient lettre morte et ses qualités au pinacle ! Et dans son égoïsme inconscient, oubliant Olivier, le fidèle et malheureux Olivier, elle en venait à se persuader qu'il n'était pas impossible que ce fût sous les auspices de ses excellents amis que se célébrassent ses fiançailles.

Elle avait donc écrit à Alice pour lui demander si l'on voulait d'elle pour six semaines. Dans cette lettre, très brève, elle n'avait point dit un mot de son secret, se réservant d'en parler dans quelques jours. Il serait temps... son cœur l'étouffait ! Mais la demi-confidence d'Alice lui fit rompre son silence.

« J'arrive, lui répondit-elle, j'arrive lundi, anxieuse de connaître le mot de l'énigme que tu me poses. Beau sphinx ! tu ne me dévoreras pas, je l'ai déjà en partie devinée, j'ai pressenti que ton avenir s'allait fixer selon le vœu de ton cœur, et j'en ai béni Dieu. Je répondrai à ta confidence par une confidence, à ton secret, par mon secret. Je ne sais quel est le tien, mais je suis sûre qu'il ne peut être ni plus doux, ni plus enivrant que le mien, bien que la réalisation de mon espérance soit, sans doute, moins

prochaine que celle que tu m'annonces presque. »

Lorsque cette missive parvint à Alice, Olivier était là. Quand elle eut lu, il s'approcha.

— Des nouvelles de Mlle de Lanteuil? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit laconiquement Alice.

— Elle vient bientôt?

— Lundi.

— Pour longtemps?

— Un mois au moins.

— Ah! fit Olivier, et une expression joyeuse envahit ses traits.

Elle n'échappa point à Alice qui en eut le cœur serré, car elle aimait beaucoup son frère.

— Mon pauvre ami! fit-elle avec une pitié tendre répondant à sa propre pensée.

— Pourquoi me plains-tu, dit-il, il y a donc du nouveau?

Pour toute réponse, Alice lui tendit la lettre de son amie. Olivier la lut avec fièvre, mais, bientôt, sa sœur le vit pris par une émotion cruelle qui lui martelait les tempes, mouillait ses yeux, faisait trembler ses doigts, et cette souffrance trouva un fidèle écho dans le cœur de la jeune fille, tout spécialement attendri aux choses d'amour, par son bonheur personnel.

Olivier fut deux fois la lettre de Carmen, puis, la rendant à Alice, il passa la main sur son front.

— Allons! se dit-il, c'est fini et pour toujours cette fois, elle aime ailleurs.

Et d'un pas automatique, que raidissait la contrainte qu'il imposait à son désespoir, Olivier s'éloigna.

Mais sa sœur courut à lui et gentiment passant ses bras autour de son cou l'embrassa.

— Mon pauvre frère, lui dit-elle très doucement.

Puis elle reprit :

— Ne te désespère pas, ce n'est peut-être qu'un caprice, une fantaisie, une lubie de sa folle tête. Il me semble impossible qu'elle ne se rende pas compte un jour ou l'autre que personne ne l'aime comme toi et n'est mieux fait pour assurer son bonheur.

Et comme Olivier faisait un geste de dénégation triste.

— Je te voudrais tant heureux, mon bon frère, lui dit-elle l'embrassant encore une fois avec une effusion que ne dictait pas seule l'affection fraternelle, mais aussi la pensée de sa propre félicité, heureux, ajouta-t-elle, aussi heureux que moi!

XVII

Richard est toujours à Beauvais, il n'a pas encore eu le courage de quitter sa douce et charmante fiancée, de s'arracher à l'attrait de cette intimité nouvelle qui le ravit, il est installé à l'hôtel, mais passe tout son temps chez le général.

Alice est toute à lui, il n'est pas une de ses heures ni de ses pensées qui ne lui appartiennent. Carmen, en tout ceci, il faut bien le dire, est un peu oubliée. Elle s'est annoncée pour la semaine suivante, Alice la verra volontiers, mais, avec l'inévitable égoïsme de l'amour heureux, n'a pas encore parlé d'elle à son fiancé. Que n'a-t-elle pas à lui dire d'abord d'elle-même, de ses sentiments, de ses aspirations, de ses espérances ? Puis, il lui est si doux, si doux, de l'écouter à son tour, l'entretenir de l'avenir, que son attachement dore d'un rayon d'espoir, et de l'affection profonde qu'elle lui a inspiré !

Que Richard ne lui ait rien dit de Carmen, il y a encore moins à s'en étonner. Elle n'a été dans sa vie qu'un incident; devant son bonheur présent il n'y pense plus, et son souvenir même lui reviendrait-il qu'il ne voudrait pas l'évoquer devant Alice. Il est trop homme de cœur et d'honneur pour dévoiler à une femme le secret d'une autre, surtout lorsque ce secret est de la nature de celui qu'il croit avoir surpris en Carmen, et que nulle autre preuve que des suppositions n'est venu l'affirmer. Il n'a pas parlé, non plus, de son séjour à Vichy : « N'annonce pas cela d'avance, lui a dit sa prudente mère, on te croirait malade. Lorsqu'on aura pu juger de visu de ton excellente santé, on ne s'inquiétera pas en apprenant que ton dernier voyage l'avait altérée faiblement, puisqu'une cure d'eau, même abrégée a eu raison de ce léger trouble. »

Richard a suivi le conseil maternel et Alice, qui, du reste, ne le questionne guère que sur ses sentiments depuis leur première rencontre, ignore encore sa station thermale.

Un jour, vers quatre heures, les deux fiancés étaient seuls, comme presque toujours (Mme d'Achy étant trop confiante en sa fille pour ne pas lui laisser toute liberté), seuls, dans la pièce d'angle qui servait à la fois de bibliothèque et de petit salon et dont

les fenêtres, s'ouvrant sur le revers de la façade, laissaient découvrir tout le jardin, avec la perspective de son étang fuyant sous les saules pleureurs, vers les grands arbres du fond, et dans lequel se reflétaient les massifs aux couleurs vives qui égayaient les pelouses, Alice brodait à un métier dans l'embrasure de la croisée, et Richard, assis devant elle, jouait machinalement avec ses écheveaux de soies multicolores et les emmêlait.

Tout à coup, la porte qui faisait face à Alice et à laquelle, par conséquent, Richard tournait le dos, s'ouvrit brusquement, et une femme, que sa taille svelte et élégante disait jeune, malgré le voile de gaze qui, noué sur le chapeau de voyage, cachait ses traits, se précipita dans l'appartement.

Un cri, un cri de joie sincère échappa à Alice qui, en une seconde, fut debout.

— Carmen ! dit-elle, courant à l'arrivante.

A ce mot, Richard, lui aussi, se leva, en proie à une émotion dont rien ne pourrait rendre les affres angoissantes...

Mais déjà les jeunes filles étaient dans les bras l'une de l'autre et la voyageuse ayant, d'un brusque mouvement, arraché son chapeau et sa voilette pour mieux embrasser son amie, Richard, à qui le doute n'était plus permis, et dont les appréhensions de la minute précédente prenaient un corps et devenaient la plus terrible réalité, Richard reconnut Carmen de Lanteuil !

Alice, la première, desserra l'étreinte amicale qui l'unissait à l'Espagnole.

— Que, toute à la joie de te revoir, fit-elle en riant, je n'oublie pas mon devoir.

Et tendant la main vers Richard :

— M. de Lioux, dit-elle, mon fiancé.

A ce nom, Carmen se tourna vers le jeune homme qu'elle n'avait pas encore regardé, et, le reconnaissant, une pâleur livide envahit son visage. « Mon fiancé », avait dit Alice. Le fiancé d'Alice, lui, Richard, dont elle se croyait aimée ! Lui qu'elle adorait !

Un nuage de sang passa devant ses yeux, il lui sembla que tout s'écroulait, puis tournoyait autour d'elle dans un tourbillon comme seuls en laissent deviner les cauchemars ; ses genoux fléchirent sous elle, et ses mains défaillantes, cherchant un appui, retrouvèrent à leur portée les bras d'Alice, elles s'y appuyèrent et sa tête tomba sur l'épaule de son amie...

Mais cette faiblesse ne dura qu'une seconde ;

immédiatement, sous la puissance d'un sentiment secret, assez violent pour la ranimer, elle surmonta son trouble, et, vaillante, avec seulement dans la voix un brisement qui eût pu la trahir, s'il n'eût été naturel de le mettre sur le compte d'une juste émotion :

— Le voilà donc ton secret, dit-elle à son amie, ce secret que tu m'annonçais et que je suis venue apprendre ! Ah ! laisse-moi te féliciter, ajouta-t-elle, les larmes tout près des paupières, je connais M. de Lioux, et ton choix m'est garant de ton bonheur !

Et, héroïque de courage, par-dessus l'épaule d'Alice qui la tenait par la taille, et à laquelle elle s'appuyait toujours pour ne pas tomber, elle tendit la main à Richard bouleversé, qui ne savait plus quelle contenance tenir.

— Comment, tu le connais ? exclama Alice surprise, se reculant, tandis que Carmen, encore incapable de se soutenir, allait très naturellement s'asseoir sur un fauteuil.

— Vous connaissez Carmen ? continua Mlle d'Achy s'adressant à son fiancé.

Celui-ci, mortellement embarrassé, ne savait que répondre ?

Qu'allait faire Carmen ? Si jamais elle s'était cru aimée de lui, elle était capable, se jugeant trahie, de toutes les violences ? Que présageait cette déclaration de leur connaissance antérieure ? Il n'osait parler, de peur de tout compromettre, mais, à sa grande surprise, Carmen lui vint en aide.

— Mais oui, je le connais, répondit-elle à son amie, oh ! pas depuis bien longtemps, deux mois à peine, nous nous sommes rencontrés à Vichy.

— A Vichy ! répéta Alice toute surprise.

— Oui, fit Richard à son tour, j'y ai passé quelque temps en juin.

— Tu ne le savais pas ! reprit Carmen qui, s'exaltant dans le rôle mystérieux qu'elle jouait, parvenait presque à feindre une gaieté qui faisait illusion. Allons, bon ! en arrivant je mets les pieds dans le plat, M. de Lioux n'avait peut-être pas voulu le dire, qu'il était venu là-bas, soigner les suites d'un voyage en Afrique ? Rassure-toi, va, il n'était pas bien malade, et on le rencontrait plus souvent au concert, au théâtre, au casino, voire même au bal, qu'aux sources !

— Je me suis pourtant bien soigné, répliqua Richard qui se reprenait un peu, puisque je me suis guéri totalement.

— Et en peu de temps encore, vous avez écourté votre cure, si je me souviens bien, mais, à propos, Madame votre mère, dont la santé vous avait rappelé ?...

— Elle va fort bien maintenant. Merci.

Alice, souriante, regardait tour à tour son amie et son fiancé et, un peu émue, elle-même, par l'arrivée inopinée de Carmen, ne s'apercevait nullement de leur trouble. Celui de Richard, du reste, était seul un peu apparent, et encore, son ton froid accoutumé lui permettait de le dissimuler ; Carmen ne laissait plus rien voir du sien. Elle était de celles qui ne sont braves que devant le danger, habiles que devant les difficultés ; de celles qui ne se révèlent qu'à l'heure de l'action, et que les circonstances élèvent subitement à la hauteur d'une tâche à laquelle elles suffisent toujours.

— Dieu ! disait doucement Alice, que je suis donc heureuse que les bases de l'amitié que je souhaite tant voir régner entre vous deux soient déjà établies !

— Et une bonne et franche amitié, n'est-ce pas, monsieur Richard, fit résolument Carmen, lui secouant la main en un vigoureux shake-hand qui le dérouta absolument.

Et comme il s'inclinait en signe d'assentiment.

— Ne nous oublions pas ici, fit, se levant, Carmen, qui se sentait de taille, à présent, à se tenir debout, mène-moi à ta mère, ma chère Alice, au général, c'est déjà beaucoup de tomber ainsi à l'improviste chez les gens, il ne faut pas tarder à leur dire bonjour et à s'excuser. Je t'avouerai que je devais t'écrire et ne partir qu'après-demain, mais...

Et Carmen emmena son amie, tandis que Richard, resté seul et libre de ne plus se contraindre, se laissa tomber sur un fauteuil absolument désemparé.

Il était d'une perplexité extrême ! Que voulait dire la tenue de Carmen ? La vaillante fille avait si bien joué son rôle, qu'aidée par la propre émotion de Richard qui ne lui permettait pas d'être un juge bien clairvoyant, elle en était arrivée à l'abuser presque complètement. Il avait besoin de se rappeler les mille incidents du séjour à Vichy, et spécialement les détails de son départ, pour s'assurer qu'il n'avait pas rêvé les sentiments qu'il avait supposés à Carmen pour lui. Devait-il se croire si vite oublié ?

Sans doute, elle avait été émue en le voyant, mais si surprise aussi ! Et le premier étonnement passé, elle avait témoigné une telle liberté d'esprit ! S'était-il donc grossièrement trompé naguère ? L'inévitable

fatuité que tout homme porte en soi et de laquelle il se méfiait moins que d'autres, s'en croyant exempt, l'aurait-elle illusionné au point de lui faire prendre pour un sentiment tendre, ce qui n'était, de Carmen à son endroit, qu'une cordiale sympathie, un peu outrée, comme tout dans cette enfant ardente, portée aux extrêmes ?

Oh ! qu'il le souhaitait ! qu'il désirait avoir été la proie de son imagination et de son amour-propre !

Mais, malgré tout, il n'osait le croire, Carmen était une fille à surprises ; il ne la connaissait pas encore bien, et elle redevenait pour lui une vivante énigme, que lui réservait-elle ? Son accueil de tout à l'heure laissait le champ libre à toutes les suppositions. Ou bien elle raconterait à Alice, dans leur intimité de jeunes filles, l'amour qu'elle croyait peut-être lui avoir inspiré et celui qu'elle-même avait pour lui, ou bien, un beau jour, après quelque temps de calme, fait pour lui donner confiance, elle lancerait publiquement quelque compromettante révélation.

Richard, même en s'examinant scrupuleusement, ne trouvait rien à se reprocher vis-à-vis de la jeune fille. Il avait résisté de son mieux aux avances qu'elle lui avait faites, et il avait conscience de s'en être tiré à son honneur. Peut-être eût-il été plus loyal de la détromper, même brutalement, le jour où il avait cru s'apercevoir qu'elle s'en pensait aimée ; mais il se rappelait toutes les raisons qui, à ce moment, avaient déterminé sa conduite et il ne pouvait pas le regretter, car il avait véritablement agi suivant sa conscience et, si elle s'était fait illusion, il n'en était pas cause. Il se remémorait toutes les paroles qu'il lui avait dites, et n'en trouvait pas une à reprendre. Il n'aurait donc pas dû redouter que Carmen les répétât ?... Mais, il savait que l'imagination, même chez les femmes de meilleure foi, dénature souvent dans le souvenir les faits comme les mots, et le rapprochement de Carmen lui semblait un véritable péril pour son bonheur. Si elle, il ne la connaissait pas encore, et renonçait même à pénétrer cette nature complexe, aux aspects si différents, il connaissait parfaitement sa chère fiancée si douce, si tendre, si généreuse, et si dévouée, et il se disait, avec angoisse, qu'il suffirait peut-être que Carmen allât lui raconter qu'elle l'aimait, et que sa perte ferait le malheur de sa vie, pour que l'angélique créature se sacrifiât et renonçât à lui. Ce serait assurement en pure perte, jamais, jamais il n'épouserait Carmen, l'obstacle qu'elle pouvait être à son mariage étouffait tous les sentiments bienveillants,

sinon affectueux, qu'elle avait pu lui inspirer et, malgré lui, il la haïssait d'être venue se mettre en travers de sa vie.

Peut-être, par orgueil, ne voudrait-elle pas avouer à Alice qu'elle l'avait aimé, mais si, perfidement (et c'était là ce que Richard redoutait davantage, car c'était l'éventualité la plus probable), elle allait lui raconter qu'elle lui avait plu, qu'il s'était occupé d'elle, et que, s'il ne lui avait pas formellement parlé d'avenir, il lui avait donné à entendre qu'il la rechercherait?... Si elle disait cela à Alice et que celle-ci, blessée dans sa chaste et exquise délicatesse, de cette circonstance vulgaire, se détachât de lui?... Sans doute, il pourrait élever la voix, plaider sa cause et se défendre en disant la vérité, l'absolue vérité! Mais Alice le croirait-elle?... Quand la confiance, même à tort, est sortie d'une âme, qui pourrait l'y faire rentrer?

En tout cas, son mariage était en jeu.

Il n'y pensait pas sans une angoisse poignante. Il s'était attaché si doucement et si fortement à sa charmante fiancée, et elle justifiait si bien ce profond attachement qu'il y tenait plus qu'à la vie et, à la seule pensée d'en être séparé à toujours, il sentait en lui un brisement tel qu'il lui semblait qu'il ne pourrait survivre à la douleur d'une rupture.

Les minutes, pour lui, se traînaient comme des siècles; à cette heure, Alice et Carmen étaient en tête à tête, que se disaient-elles? La question de son avenir, et même de sa vie, ne se décidait-elle pas au moment présent, derrière cette cloison?...

Un bruit de voix joyeuses l'arracha à ses inquiétantes conjectures, et, avec une surprise causée par l'antithèse de sa pensée intime et des faits patents, il vit rentrer Alice et Carmen souriantes, précédant Mme d'Achy.

Et une conversation banale et gaie s'établit entre tous, comme si nul drame intime ne se fût joué, au moins sous deux de ces fronts, en apparence sereins. Richard fit bonne contenance; quant à Carmen, elle montrait un tel détachement, que M. de Lioux, qui n'en revenait pas, se laissa un peu aller à l'espoir qu'il n'était pas feint.

Elle questionna Alice sur ses projets, la date de son mariage, ses toilettes, discuta le mérite de telle ou telle couturière pour les robes de mariée. Puis elle s'adressa à Richard, l'interrogea sur le voyage de noces qu'il comptait faire, l'engageant à aller voir l'Espagne, son pays d'origine et celui de Mme d'Achy, l'Espagne qu'elle aimait tant! Elle le plaisanta en lui

demandait s'il repasserait par Vichy, l'assurant qu'il n'y trouverait plus un ami et, bien qu'il ne l'eût pas demandé, le renseignant sur leurs relations de là-bas, lui contant ce qui s'y était fait depuis qu'il l'avait quitté, et les départs successifs de la colonie du mois de juin. Tout à coup, elle s'interrompit :

— Je bavarde comme une pie et je vais me faire maudire par ces deux fiancés dont je trouble le tête-à-tête, fit-elle en riant et en s'adressant à Mme d'Achy.

Et comme Alice protestait avec sa grâce habituelle :

— Je ferais bien mieux, continua Carmen, d'aller soigner une atroce migraine que m'a donnée la chaleur du voyage et contre laquelle je lutte en vain, m'étourdissant pour arriver à l'oublier. Chère madame, chassez-moi, je vous en prie, je n'aurai jamais le courage de m'en aller et, pourtant, un cachet d'antipyrine et deux heures de repos me sont indispensables si je veux dîner et passer la soirée avec vous.

— Dans ce cas, c'est moi qui te mets à la porte, fit Alice gentiment, pourquoi ne pas m'avoir dit plus tôt que tu souffrais ? Je vais te conduire à ta chambre et t'y enfermer afin que, forcément, tu te reposes et nous arrives ce soir avec une belle mine de bonne humeur et de bonne santé. Mon père et Olivier ne rentreront que pour dîner, et ils seraient trop privés de ne point te voir !

Emmenant à son tour son amie, qui se laissa faire, Alice sortit, non sans avoir fait à son fiancé, avec les yeux, un petit signe tendre lui disant qu'elle allait revenir.

XVIII

Carmen est seule, elle s'est laissé faire comme une enfant par Alice, qui lui a ôté sa robe, dénoué ses cheveux, bassiné son front, lui a passé un peignoir, et lorsque celle-ci, l'ayant installée sur sa chaise longue, l'a embrassée en lui disant : « Dors, » et a emmené la femme de chambre, Carmen, obéissante, a fermé les yeux.

Mais, pour une seconde... bientôt elle les a rouverts et s'est dressée sur son séant avec une vivacité fébrile. Sa migraine n'est qu'un prétexte, elle n'a point mal à la tête, mais elle a besoin d'être seule en face d'elle-même, de ses pensées et, à bout de forces, impuissante à se contenir davantage, de laisser libre

cours à son émotion, à son désespoir, à sa fureur.

A sa fureur... car elle est en colère. Elle ignore la soumission aux faits accomplis, à sa destinée, c'est une révoltée; paisible, lorsque rien ne vient mettre obstacle à ses désirs, terrible, lorsqu'il leur est fait opposition.

Tout à l'heure, elle est parvenue, à force d'orgueil, à dominer ses sentiments, mais à présent que la digue est rompue, ils éclatent avec une violence inouïe.

Richard, le fiancé d'Alice! Richard, son Richard à elle, celui qu'elle adore, sur un signe duquel elle traverserait le feu, s'il le fallait, pour l'aller rejoindre! Lui, le maître de son cœur, de sa pensée, de sa vie! Lui, à la fois son amour, son espoir, sa force! On le lui prend, on le lui vole! et qui fait cela, qui? son amie d'enfance, sa sœur d'affection, la personne qu'avant de connaître Richard elle aimait le plus au monde!

Richard! Alice! les deux tendresses de sa vie qui s'unissent et dont l'union la fait souffrir jusqu'à en mourir! Et devant cette pensée, elle se tord de douleur sur son lit de repos, mordant son mouchoir pour ne pas crier, et, dans ses mouvements désordonnés, emmêle ses longs cheveux qui s'arrachent sous la pression convulsive de ses mains crispées.

Lorsque ses nerfs eurent été un peu soulagés par cette dépense de force physique, et que la fatigue qui en résulta la tint immobile, Carmen se prit à réfléchir.

A qui devait-elle en vouloir de son malheur? Etait-ce à Richard, l'avait-il trompée? Elle l'aimait tant qu'elle ne pouvait se résigner à le croire coupable en tout ceci... et ce sentiment l'aida à rendre justice à la vérité. Elle n'avait pas le droit de se considérer comme trahie. Quels serments lui avait fait Richard, quels aveux, même? lui avait-il jamais dit qu'il l'aimait? n'était-ce pas elle seule qui l'avait cru lire en ses yeux, démêler sous le sens de ses paroles? N'était-ce pas elle seule, aussi, qui avait prêté aux mots, banaux à tout prendre, qu'il lui disait, une importance cachée; n'avait-elle pas interprété selon le vœu de son cœur les paroles qu'il lui avait adressées, puisque jamais il n'en avait prononcé de décisives, ni même d'imprudentes? Non, il ne lui avait jamais dit qu'il l'aimait, et il l'avait aimée, pourtant! en cela elle était toujours sûre de ne pas s'être trompée.

Ce n'avait pas été tout de suite, elle l'avait repoussé, au contraire, au premier abord, mais, peu à peu, elle

l'avait conquis, conquis sur lui-même. Ses lèvres s'étaient toujours refusées à le lui avouer, si elle l'avait deviné, avait-elle bien le droit de l'en rendre responsable et de le considérer comme engagé envers elle par les sentiments que sa volonté lui avait tus ?... Elle était trop loyale pour conclure affirmativement.

Puis elle se rappelait qu'au moment où elle le croyait définitivement attaché à elle, subitement, inexplicablement, après une soirée d'intimité, il s'était dérobé, s'éloignant. Qu'elle avait souffert, alors! Mais il lui était revenu généreusement lorsqu'il l'avait vue méconnue, délaissée, calomniée... Et son émotion au moment du départ ne lui avait pas échappé!... Elle croyait le revoir, alors, et jouissait délicieusement de sa souffrance, y trouvant la preuve de son amour pour elle...

Tout à coup, au milieu de son désespoir, il lui vint la notion subite que, s'il avait été alors troublé à ce point, lui, si maître de lui-même, c'est que, dans sa pensée, et sans vouloir le lui laisser savoir, il lui disait un éternel adieu. Sans doute, à ce moment où elle lui criait : « à bientôt, » déjà il avait résolu de ne plus jamais la revoir ? Pourquoi ? elle ne se l'expliquait pas, mais son erreur disparaissant dessillait ses yeux et la faisait avancer à grands pas dans le chemin de la vérité, où elle voyait clair, à présent!... Elle lui avait plu, il l'avait aimée, mais il s'était toujours défendu contre cet amour, et le jour où il s'était senti impuissant à lutter contre lui, eh bien, il avait pris la fuite.

Elle n'en doutait plus, se rappelant le léger embarras qu'il avait montré lorsque, tout à l'heure, elle lui avait parlé de la santé de sa mère qui, selon lui, l'avait rappelé à Paris.

Il l'avait fuie ! Il la craignait donc bien ?...

Et un éclat de rire sardonique passa entre ses dents serrées. Eh bien! il ne redouterait pas pour rien sa puissance! Puisqu'il l'avait affirmée par la frayeur qu'elle lui causait, elle était assurée de son empire; elle l'exercerait, elle le reprendrait, son Richard, qu'on lui avait volé!... Oh! ce serait bien aisé, dans cette intimité, cela demanderait quelques jours à peine! Elle savait comment lui plaire, elle le connaissait à présent, et, dans peu, il serait à ses pieds. Comme elle saurait alors, lorsqu'il lui serait revenu pour toujours, le rendre heureux, charmer sa vie par sa profonde tendresse et ne lui laisser rien regretter, rien au monde du passé!

Elle souriait maintenant à ce rêve, se sachant irrésistible; ignorant le pouvoir d'un véritable amour,

et comme il protège le cœur qui en est pénétré de toute autre séduction, elle ne doutait pas de son succès... Elle ne pensait pas non plus, avec l'égoïsme des sentiments exclusifs et violents, à ce que coûterait cette victoire, qu'elle préjugeait, à celle sur qui elle la remporterait. La pensée d'Alice, pourtant, traversa son esprit, mais elle la chassa comme importune. Que méritait-elle sa pitié, n'était-ce pas elle qui lui avait volé son ami ? A ce mot, soudainement, le grand fonds de droiture qui était en elle, s'éveilla... Lui était-il bien permis, elle aussi, de l'accuser ?...

Pauvre Alice ! si douce, si bonne, si généreuse, si délicate, si dévouée ! Si elle avait su que Carmen aimait Richard, lui eût-elle accordé sa main ? Non, cent fois non, la vérité s'imposait à Carmen, et elle n'était pas fille à l'esquiver parce qu'elle était douloureuse ! Alice ignorait absolument l'inclination de son amie pour M. de Lioux, comme elle ignorait leur connaissance et leur rencontre fortuite. Elle s'etait attachée à un homme, libre, qu'elle ne savait pas aimé. Ce n'était pas elle qui eût jamais consenti à édifier son bonheur sur les ruines de celui d'autrui, surtout sur celui de sa plus chère amie ! Et c'était là pourtant ce qu'elle, Carmen, allait faire !..... Il ne lui était nullement permis d'accuser Alice en quoi que ce fut, et elle allait, sans même l'excuse des représailles, briser son cœur, son avenir et peut-être sa vie ?...

— Qu'importe ! dit Carmen, toujours révoltée et repoussant toute idée de compassion, on me fait bien souffrir, moi !

On, qui, *on* ?

Sa loyauté lui posa cette question.

Elle n'était pas en droit d'accuser Richard, pas en droit d'accuser Alice. Qui était la coupable ? Qui ? sinon elle-même ; son imagination, qu'elle n'avait pas su réfréner, son cœur qu'elle n'avait pas su garder, sa dignité qu'elle n'avait pas su défendre ?... Et, tout en reconnaissant qu'elle seule était fautive, elle allait faire souffrir une innocente, arracher un fiancé de ses bras, le conquérir malgré lui-même, sans souci de leurs sentiments réciproques, de la douleur de l'une et, peut-être un jour, des remords de l'autre, les séparer violemment, se jeter entre eux sans prendre garde qu'elle ruinait peut-être leur bonheur à tous deux, et cela pour satisfaire son égoïste passion, pour vaincre surtout, pour triompher et autant par orgueil que par amour !

Pas un instant ne lui vint la pensée qu'elle pou-

vait échouer dans son audacieuse et coupable tentative, aussi ne compta-t-elle pas avec la honte que l'insuccès ferait rejaillir sur elle. Elle n'était pas femme à reculer devant la crainte de ne pas réussir, au contraire, les difficultés l'aiguillonnaient par le désir qu'elle avait de les vaincre, et par ce tour d'esprit, très malheureux mais très particulier, qui lui faisait vouloir tous les obstacles aplanis devant sa volonté, dût-elle, pour cela, les renverser de ses propres mains.

Elle avait, du reste, un second moyen, non moins sûr, de séparer Alice et Richard. Si ce dernier résistait aux efforts qu'elle comptait faire pour le reprendre, ne lui serait-il pas bien aisé de raconter à Alice ce qui s'était passé à Vichy ? Sans doute elle n'avait rien d'absolument précis à lui dire, mais elle pouvait lui faire entendre que, sans paroles ni serments échangés, elle et Richard s'étaient compris et qu'elle comptait sur lui. Elle n'ajouterait rien, la vérité ne le lui permettait pas, mais Alice conclurait aisément toute seule, la question étant ainsi perfidement posée, que Richard avait trahi son amie, et Carmen la connaissait trop pour ne pas être certaine qu'avec sa délicatesse poussée à l'extrême, Mlle d'Achy, quoi qu'il pût lui en coûter, ne voudrait plus nommer son fiancé l'homme capable de cette inconstance et de cette déloyauté, et que, quoi qu'il pût faire pour se disculper, un soupçon aussi gravement affirmé suffirait, sinon pour le chasser de son cœur, du moins pour le lui fermer toujours.

D'un sens comme de l'autre, Carmen se sentait donc maîtresse de la destinée de son amie.

C'était elle qui allait souffrir maintenant, pauvre Alice ! et pourtant elle le méritait si peu ! Ce n'était pas une passionnée, elle, c'était une tendre, une de celles qui cachent leur mal sous un sourire, et pourtant peuvent en mourir !

Carmen avait bien lu dans ses doux yeux, illumimінés du reflet d'une joie intérieure, deviné dans ses brèves confidences qu'elle s'était attachée à son fiancé comme elle était capable de le faire, puissamment et éternellement. Ce souvenir attendrit Carmen, et le premier sentiment qui, dans son orgueilleuse aberration, la fit hésiter, fut celui de la pitié. Si Alice était séparée de Richard, elle lui resterait fidèle, sans nul doute, c'était son cœur et son avenir brisés, sa vie condamnée à l'isolement et à la rongeante amertume des regrets et des espoirs déçus

Et ce serait elle, pourtant, elle, Carmen, qui pro-

noncerait cette sentence, elle qui vouerait à la tristesse et au malheur cette jeune fille qui l'aimait comme une sœur et, au jour de l'esseulement terrible de son orphelinat, l'avait accueillie comme telle ! Ce serait elle qui apporterait le désespoir et le deuil éternel du cœur sous ce toit hospitalier, qui s'était généreusement offert, au moment de l'épreuve, pour remplacer celui de la famille qu'elle n'avait plus. Quelle belle reconnaissance pour tant de bonté, de dévouement, d'affection familiale que lui avaient prodigués M. et Mme d'Achy : faire volontairement et sciemment le malheur de leur fille unique et chérie !...

C'était plus que de l'ingratitude, c'était de la cruauté noire, du plus révoltant égoïsme !

Cette pensée frappa Carmen ; sa nature généreuse se rebella contre le rôle odieux que son mauvais génie, le pire ennemi d'elle-même, la poussait à jouer. En un instant, un revirement subit se fit dans son esprit. Son imagination, au prestigieux pouvoir, lui montra Alice, pâle, triste, en vêtements de deuil, lui souriant mélancoliquement, avec sa douceur accoutumée, et ce sourire, rien qu'au figuré, lui perçait le cœur comme un glaive... Non, elle ne pourrait être heureuse avec le reproche muet et mérité de ces beaux yeux purs, qu'un mirage lui avait fait pressentir noyés de larmes ; elle ne pourrait supporter le mépris qui s'attache, justement, en ce monde, aux ingrats et aux traîtres à l'amitié comme à l'amour.

Puisque l'immolation de son propre bonheur était nécessaire à celui d'Alice, et par là à la paix et à la satisfaction de sa chère famille, Carmen la ferait, sans plus tarder, se reprochant même d'avoir déjà trop hésité. Et son caractère enthousiaste, s'emballant sur cette idée du sacrifice, elle s'exalta jusqu'à en oublier pour un moment sa douleur !

Et croyant, de la meilleure foi du monde, que le mariage de son amie ne dépendait que d'elle, et qu'elle tiendrait le bonheur de ses mains, elle connut une jouissance infinie à penser qu'elle le lui donnerait.

Dans ce renoncement d'elle-même, auquel elle trouvait une saveur inconnue, un sentiment personnel, pourtant, subsista, celui de sa dignité et même de sa fierté.

Puisqu'elle renonçait à lui, que lui-même l'avait fuie, ne voulant pas l'aimer, elle se prenait à souhaiter que Richard ignorât la passion qu'il lui avait inspirée. Et il lui paraissait aisé de lui donner le

change sur la nature du sentiment qu'elle lui avait montré. Elle se rappelait que la réserve du jeune homme avait entraîné la sienne et que, pas plus que lui, elle n'avait prononcé aucun mot décisif. Il lui semblait possible, grâce à cela, et aussi facile qu'à Richard, d'attribuer à une sympathie cordiale, mais sans arrière-pensée, l'intimité de leurs rapports. Pour mieux l'abuser même, il lui vint l'idée de se servir d'Olivier. N'allait-elle pas le retrouver, toujours fidèle à son souvenir, toujours épris et toujours tendre ? Certes, elle était plus que jamais éloignée de répondre à son attachement, mais c'était une revanche d'amour-propre qu'elle trouvait là, sous sa main, de faire voir à celui qui l'avait dédaignée, à quel point on pouvait l'aimer. Puis, elle prenait un certain plaisir aussi, sans s'en rendre compte, à penser qu'elle pourrait opposer au spectacle que Richard lui offrirait, d'un amour heureux et béni, celui d'un autre amour, qu'il ne tenait qu'à elle de lui rendre semblable ; et peut-être aussi (qui sait ? le cœur d'une femme est si complexe!) rêvait-elle d'éveiller en M. de Lioux, à la vue de la tendresse réciproque à laquelle elle s'efforcerait de le faire croire, un vague regret, un seul, qui la vengeât !

Ce fut là une concession faite par la générosité de ses sentiments à sa nature violente et absolue, elle acheva de la calmer et, toute à la satisfaction qu'elle lui causait, elle ne prévit pas le jeu dangereux qu'elle allait jouer avec le pauvre Olivier, ni le dénouement que pourrait avoir, pour le jeune homme, cette imprudence.

Six heures sonnèrent : le timbre de la pendule l'arracha à sa longue rêverie. Bien résolue à son sacrifice et, surtout, à le faire joyeusement, vaillamment, pour ne pas le laisser soupçonner, elle essuya ses dernières larmes, comprima de ses mains serrées sur sa gorge son dernier sanglot, baigna d'eau fraîche son visage enflammé et ses paupières gonflées, puis elle sonna sa femme de chambre pour s'habiller.

— La Carmencita va entrer en scène ! se dit-elle à elle-même.

Et, les nerfs excités et montés jusqu'à la folie, elle se mit, tout en vaquant aux soins de sa toilette, à fredonner son air favori : « L'amour est enfant de Bohême. »

XIX

Contrairement à sa coutume, Richard, bien qu'auprès de sa fiancée, trouvait l'après-midi longue. Ils étaient allés se promener au jardin, mais leur tendre et intime causerie n'était point parvenue à chasser du front de Richard l'obsédant souci qui le tenaillait.

Qu'allait dire, qu'allait faire Carmen, tantôt, ce soir, demain ? Il n'avait pas été dupe de sa migraine, devinant justement qu'elle n'avait cherché qu'une explication à ses traits altérés, à ses yeux rougis, à son teint pâli par l'émotion ; elle avait, sans doute, aussi acheté par ce prétexte quelques heures de solitude et de silence, qu'allait-il sortir de ses réflexions ?

Vingt fois Richard fut sur le point de tout dire à Alice, tout, la vérité entière. Une seule crainte le retint : il s'était cru aimé de Carmen, mais elle ne le lui avait jamais dit, s'il s'était trompé ! qu'elle n'ait éprouvé pour lui qu'un passager attrait, qui n'ait laissé aucune trace, ni dans son cœur, ni dans son âme ? De quel droit irait-il parler à Alice du sentiment qu'il croyait avoir inspiré ? Si l'Espagnole avait quelque autre secret de cœur que son amie connût (ce qui n'était pas impossible), que penserait Mlle d'Achy de la sotte fatuité de son fiancé, se supposant aimé ? Cela le rendrait odieux et ridicule. Dans le doute, il se tut, mais comme il fut torturé pendant ces quelques heures par le démon de l'inquiétude ! Tressaillant à chaque bruit de porte, et sentant grandir en lui une injuste et involontaire aversion pour la tête charmante, mais folle, dont un caprice mettait en question son bonheur et son avenir.

Vers sept heures, on se réunit au salon ; le général, Mme d'Achy, Alice et Richard étaient là. Le bruit d'éperons résonnant sur les dalles du vestibule annonça l'arrivée d'Olivier. Il entra, baisa sa sœur au front, tendit la main à Richard.

— Olivier, lui dit sa mère, sais-tu que Carmen est arrivée ?

— Carmen ! répéta le jeune homme, et une émotion visible se lut sur ses traits mobiles.

Alice toucha légèrement le bras de son fiancé

pour le lui faire remarquer, pendant que le jeune homme continuait à s'informer des circonstances de l'arrivée de Mlle de Lanteuil.

Richard, averti par ce signe, et l'observant, eut une illumination; pour s'être troublé de la sorte à ce nom, et pour qu'Alice ait attiré son attention sur cet émoi mal dominé, c'était donc qu'Olivier l'aimait, la charmeuse ?... Qui sait, peut-être le lui rendait-elle ? Dieu ! qu'il avait bien fait, alors, de se taire !

— Oui, continuait, pendant ces réflexions, Mme d'Achy s'adressant à son fils, elle a la migraine et se repose, mais voici bientôt le dîner, Alice, si tu allais voir ?

La jeune fille, obéissante, se leva, mais au même instant la porte s'ouvrit et Carmen apparut.

Elle avait mis une de ses toilettes les plus voyantes, mais les plus seyantes et, par un effet du hasard ou de sa volonté, c'était justement celle qu'elle portait le jour où elle avait vu Richard pour la première fois, cette blouse de soie écarlate qui, unie à une jupe blanche, avantageait si heureusement, par ses reflets, son teint un peu pâle et ses yeux brillants.

Elle alla, en arrivant, offrir son front au général par un charmant mouvement de filiale affection et, tendant sa main à Olivier, qui était devenu tout pâle en la voyant, elle eut, à son adresse, un long regard tendre qui acheva de le troubler.

— Et la migraine, Carmen ? lui demanda Mme d'Achy.

— Envolée ! madame, envolée ! lui répondit-elle gaiement, l'antipyrine est une fée et Alice une merveilleuse garde-malade.

Le dîner, que l'on annonça peu après, fut plein d'entrain, grâce à Carmen, dont la verve était étourdissante. Olivier, mis en gaîté par sa belle humeur, lui donnait la réplique, le général s'en mêlait aussi ; Alice, toujours calme et douce, même dans la joie, parlait peu, mais riait de tout son cœur. Richard seul, chez lequel les impressions profondes étaient longues à effacer, avait encore un nuage au front, mais sa réserve habituelle ne permettait pas de le remarquer.

Le soir, ainsi qu'il en était presque quotidiennement, vinrent quelques jeunes officiers, amis d'Olivier, attirés moins encore par leur camarade que par le charme hospitalier de cette maison, où on les accueillait si bien. Deux d'entre eux avaient amené leurs femmes, que la générale traitait avec une très amicale bienveillance.

La soirée, grâce à ces recrues, fut encore plus gaie que le dîner; le général fit son bridge et les jeunes gens, de la musique.

D'ordinaire. Richard ne quittait point Alice, s'isolant avec elle en des apartés dont personne ne songeait à s'étonner; mais, depuis l'arrivée de Carmen, à peine avait-il osé s'approcher de sa fiancée. Instinctivement, il redoutait, s'il avait eu vraiment naguère l'intuition de la vérité, d'éveiller la jalousie de l'Espagnole et d'en provoquer les conséquences terribles.

Puis, il craignait aussi ses plaisanteries, ses sarcasmes, et tout ce mauvais qu'il lisait dans ses regards enfiévrés, malgré ses sourires.

Pourtant, lorsqu'il la vit entourée des jeunes gens qui, sauf un, Léon de Chastet, la connaissaient tous, et, enchantés de la retrouver, l'accaparaient, il se hasarda à aller s'asseoir près d'Alice qui, un peu surprise de son attitude, le regardait de loin avec un muet reproche en ses yeux tendres.

Il lui parla doucement, à voix basse, et bientôt, tout deux, ils oublièrent Carmen. Elle, au milieu de sa feinte gaîté, ne les perdait pas du regard et son cœur se déchirait. N'avait-elle pas vu Richard, il y avait à peine deux mois, ainsi près d'elle ? N'avait-elle pas cru, elle aussi, qu'il l'aimait, et n'avait-elle pas rêvé, dans ses songeries d'amour, lorsqu'elle le reverrait, avoir avec lui cette intimité de fiancé qui mettait au front d'Alice un reflet de bonheur ? Par instant, un sanglot soulevait sa poitrine, elle l'étouffait sous un éclat de rire et une larme venait à ses paupières, qu'elle essuyait par le battement de ses longs cils. La tension de ses nerfs était telle qu'elle ne les dominait plus, et, forcée de contenir sa douleur, elle dépensait son agitation extrême dans une gaîté qui passait un peu les bornes.

Parfois, elle fixait sur Olivier son regard brûlant, mais de plus de fièvre que de passion, elle le provoquait par des sourires, des inflexions caressantes de la voix qui bouleversaient absolument le pauvre garçon.

Il ne savait que croire, après ce qui s'était passé, trois mois auparavant, et surtout après ce qu'il avait lu un jour dans la lettre de Carmen à sa sœur; et il regardait, lui aussi, la jeune fille d'un long regard interrogateur, comme s'il eût voulu pénétrer le mystère de sa conduite et lire dans ses yeux le secret de sa destinée. Richard surprit cette expression, et, se penchant vers Alice :

— Qu'avez-vous voulu me faire remarquer, tantôt, lorsque madame votre mère a annoncé, à Olivier, l'arrivée de Mlle de Lanteuil ? lui dit-il.

— Ne l'avez-vous pas deviné, lui répondit-elle, ne voyez-vous pas comme il la considère ?

— Il l'aime ?

— A en mourir.

— Et elle ?

— Hélas ! elle ne l'aime pas et il en souffre cruellement ! Je ne comprends pas comment elle a les yeux fermés ainsi sur un attachement tel que celui-là. Elle et Olivier sont faits l'un pour l'autre, et son bonheur serait assuré, si elle l'épousait ; mais elle ne veût pas y consentir.

— Pourtant, voyez, comme elle est gracieuse pour lui ?

— C'est vrai, oui, plus que de coutume, c'est inexplicable ; peut-être a-t-elle changé d'avis.

— C'est fort probable.

— Je n'ose l'espérer ; elle est un peu fantasque, un peu coquette, demain ce sera sans doute autre chose. Et elle est si bonne cependant, si affectueuse, si dévouée...

Richard interrompit cet éloge qui l'irritait ; il en voulait à Carmen des inquiétudes qu'elle lui donnait, il lui en voulait de l'avoir aimé, ou tout au moins semblé aimer, et il n'entendait plus admettre les qualités qu'un instant il avait reconnues en elle. Il était trop poli et trop adroit pour démentir Alice, mais très doucement il lui dit :

— Vous jugez les autres d'après vous-même, qui donc, à côté de vous, peut sembler bonne, affectueuse et dévouée ?...

Et, profitant d'un instant où un jeune officier, s'approchant de Carmen, assise près du piano, les masquait à sa vue, il prit la main de sa fiancée et, encouragé par la tendresse qu'il lut dans son regard, il la porta à ses lèvres.

Mais, ce mouvement n'avait pas échappé à Carmen, dont les yeux ne pouvaient se détacher de ce spectacle qui la torturait. Au témoignage physique du mutuel amour qui la désespérait, elle sentit la commotion d'un choc en plein cœur, et, sans un effort violent de sa volonté, se serait peut-être évanouie.

On lui demandait, à ce même moment, de chanter.

— Quoi, répondit-elle très haut, Roméo et Juliette ? La scène qui se joue là-bas, fit-elle nerveusement et en désignant du bout de son éventail, Richard et Alice. Mais, comment ferais-je, moi, je n'ai pas de Roméo ?

— Ce n'est pourtant pas le choix qui vous manque, mademoiselle, lui répondit prestement un des jeunes officiers, nous sommes tous ici disposés à jouer ce rôle auprès de vous.

— Vraiment, fit Carmen coquette, passant les jeunes gens en revue, d'un coup d'œil hardi et impertinent, je choisirais bien Olivier, hein! Olivier, qu'en dites-vous?

— Trop heureux, Carmen, répondit-il en s'inclinant, trop heureux... pour y croire.

— Voyez! fit-elle en riant, il n'ajoute pas foi à son bonheur!... Au fond, il a raison, il n'a pas de voix, et, pour ce duo, ne ferait pas mon affaire. Car, il ne s'agit que d'un duo, messieurs, sachez-le bien... Allons, autant que je chante toute seule... *Carmen*, cela vous va-t-il, c'est mon opéra préféré?

Et, sur l'approbation enthousiaste de son galant auditoire, elle s'assit au piano, très excitée, et, comme toujours, lorsqu'il en était ainsi; en pleine possession de ses moyens, qui se doublaient, lorsqu'elle se montait de la sorte, elle chanta merveilleusement sa chanson favorite : « L'amour est enfant de Bohême. »

Lorsqu'elle eut fini, au milieu des applaudissements, elle alla, comme malgré elle, chercher du regard, près de Richard, une marque d'approbation et de souvenir, et ne l'y trouva pas. Alice, en revanche, s'était levée pour la féliciter.

— Quel merveilleux talent tu as, lui dit-elle, tu es encore en progrès depuis que je ne t'ai vue!

— Il te semble? répondit Carmen avec une intention perfide, c'est que j'ai fait beaucoup de musique ces temps derniers.

« Monsieur de Lioux, ajouta-t-elle en se tournant vers Richard qui était resté derrière sa fiancée, vous rappelez-vous la Carmencita de Vichy?

— Trop bien, mademoiselle, répondit sévèrement Richard, un peu énervé à son tour de cette audace.

— Qu'est-ce que cela? interrogea Alice.

— Demande à ton fiancé qu'il te le raconte, répondit Carmen, c'est l'histoire d'une grosse sottise que j'ai faite là-bas.

Et elle revint vers le piano, tandis qu'Alice, prenant le bras de Richard, l'entraînait vers la fenêtre restée ouverte pour savoir de lui « l'histoire ».

Peu après on se sépara.

Lorsque Carmen se retrouva seule dans sa chambre, elle fut reprise d'une crise de nerfs et de larmes comme celle de l'après-midi.

Ah! elle avait trop présumé de ses forces! Sa

sacrifier à Alice, oui, elle en était capable, mais avoir tous les jours, à toute heure, sous les yeux le spectacle de son amour et de son bonheur? non! c'était au-dessus de son courage! Elle prévit, par cette seule soirée et ce qu'elle y avait souffert, ce que lui réservaient ces six semaines que, d'avance, elle s'était imprudemment engagée à passer à Beauvais, ces six semaines qui devaient, par une coïncidence fatale, la conduire au jour du mariage. Et elle n'eut plus qu'une pensée, échapper à cette incessante torture et, n'importe à quel prix, s'en aller!

Oui, partir, mais sans dire pourquoi, sans laisser soupçonner qu'elle fuit devant la félicité de ces fiancés, dont l'union la désespère, sans permettre de deviner qu'elle est malheureuse, abandonnée et trahie, sinon par un homme, du moins par les circonstances, ni qu'elle aime à en mourir celui que va épouser son amie.

Pour ce faire, un prétexte à son départ s'impose. Par quelle funeste inspiration a-t-elle été annoncer qu'elle venait pour six semaines, que sa tante ne savait que faire d'elle pendant ce temps, et qu'une fois de plus le toit hospitalier de ses amis se trouvait là bien à propos pour la recueillir! Il lui fallait, maintenant, pour le quitter, une raison plausible.

Qui la lui fournirait?

Se ferait-elle rappeler par sa tante? cela lui semblait difficile, car, quel motif donnerait-elle à cette démarche et, même si elle en trouvait un, Mlle de Larneuil accéderait-elle à son désir? Il n'était pas question d'aller la rejoindre, elle n'eût pas souffert davantage, sans doute, que sa nièce retournât s'installer seule à Saint-Omer, ou à la campagne, et, pourtant, elle n'était point femme à modifier ses projets en sa faveur. Où donc aller? D'aucun côté Carmen ne trouvait d'échappatoire; sauf les d'Achy, elle n'avait pas d'amis. Il y avait bien la ressource d'une retraite dans un couvent, c'est là un asile toujours ouvert au malheur, quel qu'il soit, mais que diraient les d'Achy de ce projet subit? Ne donnerait-il pas raison aux présomptions que Richard pouvait avoir de ses véritables sentiments et si, les voyant ainsi affirmées, il venait à en parler à Alice?... Non, Carmen aimait mieux mourir!... Pourtant, souffrir six semaines ce supplice qui irait toujours croissant!

Elle ne se sentait pas capable d'un pareil effort, quelques jours, une semaine au plus, peut-être, mais, davantage, pensait-elle, elle succomberait à la peine et se trahirait.

C'est alors que, pour la première fois de sa vie, elle sentit toute l'horreur de son isolement d'orpheline. Jusqu'à présent il lui avait été atténué par la tendre affection des d'Achy, dont le foyer suppléait à ce qui manquait pour elle à celui de sa tante; mais voilà qu'à l'insu de ces amis dévoués, la douleur venait, sous une autre forme, la chasser encore de celui-là, le lui rendant odieux...

Elle eut une sensation complexe et atroce d'abandon et d'esseulement, il lui sembla que tout croulait autour d'elle, que la ruine de son amour entraînait celle de tout ce qui était resté debout près de sa vie pour la soutenir et la protéger, et que l'édifice frêle, s'effondrant, ensevelissait à jamais ses espérances et son avenir. Le désespoir lui entra dans l'âme avec des pensées lugubres, elle souhaita mourir : pourquoi vivre, lorsque rien ne vous rattache à l'existence, que l'on n'est pas aimée et qu'un long horizon de seules tristesses s'ouvre devant vous?... Ah! si Dieu avait permis, lorsqu'elle est un trop lourd fardeau, qu'on abandonne la vie!

Ses nerfs se détendant, Carmen pleura abondamment; le sommeil, cet ami de la jeunesse, vint tarir ses larmes en fermant ses yeux et, une heure plus tard, elle dormait, comme on dort à vingt ans, même après ces juvéniles souffrances du cœur qui semblent alors intolérables, et dont pourtant on sourit quelquefois plus tard, lorsque, dans le cours de l'existence, on a rencontré de plus âpre douleur.

XX

Le train de vie accoutumé des d'Achy continuait son cours normal sans que les fiançailles d'Alice y apportassent aucun changement; ils sortaient comme à l'ordinaire et recevaient beaucoup. Carmen suivait ce tourbillon dans un état d'âme voisin du rêve : son chagrin et la contrainte qu'elle s'imposait pour le dissimuler l'étourdissaient en une sorte de vertige qui lui ôtait le sens de la réalité. Les jours se dérobaient sous elle, presque sans qu'elle les sentît passer; elle avait, de plus en plus, le projet de s'en aller, de fuir l'incessant supplice qui la torturait, mais devant la difficulté de la mettre à exécution, elle l'ajournait sans cesse, prise d'une sorte de pas-

sivité, sinon de résignation à sa destinée, qui, si elle n'endormait point sa peine, annihilait sa puissance habituelle de résolution.

Ses sentiment étaient, du reste, un peu adoucis, l'angélique sérénité d'Alice avait calmé les fureurs qui grondaient en elle; elle avait abandonné à tout jamais la vaine et orgueilleuse prétention de reconquérir Richard et la pensée coupable, qui en une heure d'affolement lui avait traversé l'esprit, de séparer les fiancés par une confidence perfide adressée à Alice, lui inspirait maintenant une horreur voisine de la honte, et elle ne se pardonnait pas de s'y être, dans sa fièvre de vengeance, arrêtée même un instant. Elle s'exaltait de plus en plus dans l'enivrement que le sacrifice, comme tous les sentiments généreux, porte en soi, et il ne lui déplaisait pas, sans s'en rendre compte, lorsqu'elle pensait à elle-même, de se considérer comme une martyre de l'amitié, une victime de la reconnaissance.

Cette petite jouissance d'amour-propre ne l'empêchait pas de souffrir; il fut des jours où elle remonta dans sa chambre, à bout de forces, pour éclater en sanglots; et des jours, aussi, où, épuisée par sa contrainte, elle s'écriait : c'en est assez, je ne puis plus, demain, demain je partirai! Et l'aube lui faisait encore remettre une résolution, impossible à accomplir si soudainement.

Dans l'écroulement de toutes ses espérances, un désir restait debout, — c'est toujours l'orgueil qui périt le dernier, — elle avait plus que jamais celui d'abuser Richard sur la nature des sentiments qu'elle lui avait témoignés, et de ne rien non plus laisser soupçonner de la vérité à Alice, ni aux autres. Elle s'attachait à ce but, le seul de sa pauvre vie au moment présent, avec l'acharnement que nous mettons à nous reprendre aux rares intérêts qui, dans les jours tristes, subsistent encore au milieu de la ruine de nos projets, de nos souhaits ou de nos joies. Pour y parvenir, elle n'aurait reculé devant rien au monde. C'était assez de ses souffrances intimes, elle ne voulait pas qu'Alice, sa rivale, sût qu'elle lui était préférée; elle ne voulait pas lui donner, sur elle, cet avantage qu'a la femme aimée sur la femme délaissée ou trahie. Elle ne voulait pas, non plus, de la pitié de Richard, cette pitié insultante de l'homme indifférent pour celle qui l'aime en vain, et elle était bien résolue à tout souffrir plutôt que d'en recevoir l'aumône.

Aussi, sans cesse, s'appliquait-elle à témoigner sa gaité et sa liberté d'esprit. Les circonstances l'y

aidaient grandement. Dans le jeune monde, qui formait les relations les plus suivies des d'Achy, elle avait retrouvé le succès mondain qui la suivait partout et avait tourné la tête de presque tous les jeunes officiers qui, bien que sans espérance, prenaient plaisir à lui faire une cour assidue. Cela favorisait sa propension naturelle à la coquetterie; de plus, l'effort qu'elle faisait pour dominer sa souffrance et la cacher absorbant sa volonté, il ne lui en restait plus assez pour se diriger dans les autres actes de sa vie, aussi, ayant perdu la notion exacte de la mesure à garder en toutes choses (que son éducation imparfaite ne lui avait déjà qu'incomplètement donnée) en arriva-t-elle à dépasser un peu les limites généralement assignées à la liberté d'une jeune fille. Elle se rendait ainsi coupable de mille inconséquences qui étonnaient grandement les d'Achy, découvrant en Carmen une personne qu'ils ne connaissaient pas, mais en laquelle Richard retrouvait absolument la folle « Carmencita » de Vichy.

Il était, pour sa part, complètement abusé par le manège que Carmen, s'immolant à son propre orgueil, avait fait pour le dérouter, et la pauvre fille avait même si bien réussi qu'elle eût peut-être trouvé, si elle avait connu le fond de sa pensée, que c'était trop de succès; car, en le trompant sur ses sentiments, elle l'avait trompé aussi sur sa personne tout entière et sur sa valeur morale.

Il avait été dupe de sa fausse gaîté, de sa légèreté affectée, de son insouciance jouée, de sa coquetterie exagérée. La retrouvant comme aux plus mauvais jours de Vichy, il en était venu à penser que telle elle était bien réellement, et que les sentiments délicats, élevés et généreux, qu'un jour il avait cru surprendre en son cœur, et qui avaient failli l'attacher à elle par une pitié tendre, n'étaient que l'impression d'un moment, résultante de cette nature primesautière, mobile, changeante, sans fond ni sérieux, qui n'avait pour maître que sa fantaisie et pour guide, que son caprice.

Alors, plus loin que jamais de soupçonner les sentiments de la jeune fille et le courage avec lequel elle endurait en silence son lent et douloureux supplice, il se demandait comment il avait jamais pu accorder quelque sympathie à cette petite personne frivole et excentrique, sans dignité et sans cœur, qui lui représentait un type détesté entre tous; il s'en voulait profondément de la compassion qu'elle lui avait inspirée, des ménagements qu'il avait pris pour la quitter sans secousses, et il rougissait de confu-

sion au souvenir de certaines larmes qu'en lui disant adieu il avait, un jour, laissé rouler sur ses joues !

La méconnaissant de la sorte, Richard sentait redoubler l'éloignement qui était né en lui pour elle depuis qu'il l'avait revue, et, bien qu'il le dissimulât de son mieux, il n'en régnait pas moins entre lui et Carmen une hostilité que la jeune fille semblait partager, et qui, cachée sous des dehors très corrects, se traduisait néanmoins par de fréquentes épigrammes dont l'aigreur désolait Alice.

— Pourquoi te disputes-tu sans cesse avec M. de Lioux ? disait-elle parfois à son amie.

— Parce qu'il est trop parfait pour moi.

— Et tu lui en veux ?

— Absolument, répondait Carmen en riant, la perfection me décourage, il n'y a qu'à toi que je la passe.

Alice se retournait alors vers Richard.

— Vous n'aimez pas Carmen, lui disait-elle, pourquoi ? Je vous assure qu'elle est bien meilleure que vous ne pensez...

— Je ne demande pas mieux que de le croire, répliquait Richard, mais qu'elle me prouve que vous avez raison !

Et, de fait, Richard ne pensait rien de bien de Carmen, et, surtout, n'en attendait rien de bon. Sa sévérité pour elle s'augmentait du dépit qu'il éprouvait de savoir son bonheur à la merci d'une étourderie, d'une méchanceté ou d'une perfidie de cette créature fantasque. Il ne croyait plus, maintenant, qu'à Vichy elle l'avait aimé, il en était arrivé à la supposer incapable d'un sentiment profond et passionné ; il se disait qu'il n'avait été, pour elle, qu'une distraction éphémère, un flirt sans importance qu'elle n'avait jamais pris au sérieux, qu'il ne lui avait inspiré qu'un caprice passager, comme celui qu'après lui elle avait témoigné à Hubert d'Estour et dont, maintenant, elle favorisait Olivier. Mais il la jugeait, en revanche, capable de toutes les vengeances féminines excitées par l'envie ou la jalousie, de toutes les noirceurs qu'on cache sous des sourires. Il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que, si ce n'était point une créature inoffensive, c'était encore moins une créature banale, que ses qualités, comme ses défauts, devaient être excessifs, mais, désormais, il ne lui trouvait que des défauts, et, se rappelant ses violences d'antan, ses révoltes et ses rancunes, il lui semblait qu'elle avait une nature mauvaise, qui, aimant le mal pour le mal, devait le faire par pur

plaisir, et il craignait toujours qu'interprétant à sa façon le passé elle n'en vînt à s'en faire une arme pour détruire sa félicité.

S'il n'était pas tranquille, Carmen l'était encore moins. Non seulement elle souffrait (et plus encore depuis qu'elle s'apercevait de la répulsion qu'elle inspirait à Richard), mais, sans cesse, elle tremblait que le rôle qu'elle jouait au prix du sang de son cœur ne fût trahi par quelque circonstance fortuite.

Une de ses plus vives inquiétudes était la dernière lettre qu'elle avait écrite à Alice, de Vichy. Son amie ne l'avait pas encore questionnée sur le demi-aveu qu'elle contenait; elle le ferait sûrement et sans tarder probablement; Carmen avait sa réponse toute prête et espérait bien, par son habileté, dérouter Mlle d'Achy, mais ce qu'elle redoutait, par-dessus tout, c'est que celle-ci ait fait part de cette confidence à son fiancé.

C'eût été là une lueur de vérité bien difficile à éteindre!

Pourtant, il n'était pas dans le plan de Carmen, quelque incertitude qu'elle éprouvât, d'aborder ce sujet la première, et ce fut Alice qui le fit. Naturellement discrète, elle aussi avait attendu de son amie le complément de sa confidence, mais, ne le voyant pas venir, remarquant l'attitude toute nouvelle et très encourageante de l'Espagnole envers Olivier, et en étant à la fois intriguée et vivement intéressée, elle résolut, pour en pénétrer le sens, de provoquer l'ouverture de Carmen à ce sujet.

Un matin que les deux amies étaient seules, elles parlaient de la date du mariage d'Alice.

— Et le tien ? fit cette dernière, essayant de plaisanter, pour masquer la gravité de la question. Tu te souviens que, lorsque je te fis pressentir mes fiançailles, tu m'écrivis que tu répondrais à ma confidence par une semblable. La discrétion me commandait d'attendre que tu me la fisses, mais tu ne t'y décides point, le temps passe et ma patience est à bout.

Bien que Carmen attendît cette interrogation depuis longtemps, elle la bouleversa.

— Oui, répondit-elle hésitant et cherchant ses mots, je t'ai écrit cela dans un jour de folie. Ah! je m'étais bien trompée! À Vichy, un jeune homme s'occupait de moi assidûment, il était joli garçon, séduisant, il me plut, je crus l'aimer... Mais bientôt, j'eus les yeux dessillés, il ne me recherchait que pour ma dot!... Je n'ai pas besoin de te dire que, lorsque j'en eus la preuve certaine, je le rayai aussi

bien de ma mémoire que de mon cœur!... C'est parce je n'y pensais plus que je ne t'en avais pas parlé... du reste, si tu veux être mieux édifiée sur la valeur du personnage, demande à M. de Lioux ce qu'il pense du vicomte Hubert d'Estour?

— Mais, fit Alice vivement, c'est que je n'ai pas parlé à Richard de ta confidence, je ne me suis pas cru permis...

— Tu as joliment bien fait! répliqua Carmen, délivrée par cette réponse d'un poids terrible, alors ne lui dis rien du tout, cela vaut mieux, car si tu veux conserver ma confiance, il ne faudra pas raconter à ton mari toutes mes histoires.

— Sois tranquille, fit Alice souriant.

Ce ne fut pas à Richard, en effet, qu'elle raconta cette conversation, mais bien à Olivier.

Carmen, aussi bien dans la soif de vengeance qui, au premier moment de désespoir, ne l'avait prise, même après sa résolution de sacrifice, que dans le but de détourner les soupçons que Richard pouvait avoir sur ses sentiments pour lui, avait résolu de lui montrer qu'Olivier l'aimait et de lui persuader qu'elle-même répondait à son amour.

Dans l'égoïsme de sa passion et l'aberration de son idée fixe, elle avait, dès le premier jour, commencé ce jeu dangereux, sans prévoir les terribles conséquences qu'il pouvait avoir et, maintenant, elle s'y complaisait avec le raffinement d'une cruauté d'autant plus grande qu'elle était aveugle et s'ignorait elle-même. Elle avait, à l'adresse du jeune homme, des coquetteries, des gentillesses, des provocations qui eussent fait tourner la tête à un homme moins épris; mais, contre toute probabilité, on vit, au fur et à mesure que Carmen lui prodiguait ses avances, Olivier, plus sombre et plus triste, y répondre avec moins de bonne grâce. Se détachait-il, lui aussi, de Carmen? Il eût été difficile de le supposer en voyant les longs regards tendres dont il la suivait à la dérobée. On eût pu croire, plutôt, tant son front devenait sombre, parfois, même devant elle, qu'il était la proie de l'inéluctable jalousie de tout être qui aime sans retour; mais on n'aurait pu savoir qui la lui inspirait. Car Carmen, littéralement, paraissait n'avoir d'yeux que pour lui, et n'attendre qu'une déclaration de sa part pour y répondre par un aveu.

Mais ce mot qui, semblait-il, eût pu les unir, Olivier ne le disait pas.

Carmen ne songeait point à s'en étonner; tout absorbée par son unique préoccupation, elle ne

s'apercevait pas de la froideur qu'il lui opposait et continuait ses imprudences.

Lorsqu'on se promenait dans le jardin et qu'Alice s'éloignait un peu avec Richard, elle demandait à son frère :

— Olivier, disait-elle ironiquement, venez jouer aux fiancés !

Et sans comprendre l'énormité qu'elle commettait, elle qui l'avait refusé trois mois auparavant, elle l'entrainait sous les allées ombreuses et disait mille folies, à seule fin de rire très haut, d'un rire voisin des larmes, pour que Richard et Alice l'entendissent.

L'attitude d'Olivier, quelque étrange qu'elle pût être, ne le paraissait point à Alice : elle se l'expliquait aisément par la connaissance du fond des choses que la dernière lettre de Carmen, annonçant une confidence (qui ne pouvait être que celle de son mariage), lui avait donnée. Elle comprenait moins la tenue de son amie. Leur conversation (elle le crut ainsi) lui en donna le mot. Elle se persuada volontiers que la faveur que Carmen témoignait à son frère était sérieuse et sincère, qu'elle lui revenait avec des sentiments pareils aux siens, et que ce qui en retenait une expression plus formelle, était la réserve et la froideur du jeune homme, resté sous l'impression d'une situation antérieure, qui avait anéanti toutes ses espérances. Elle pensa qu'il n'y avait plus entre eux que ce malentendu, et se réjouit de le faire cesser, heureuse de voir approcher la réalisation du second rêve de sa vie : le mariage d'Olivier avec Carmen. Elle ne tarda donc pas à répéter à son frère tout ce que lui avait dit son amie.

Mais, à sa grande surprise, à elle qui avait été témoin de son muet désespoir, à l'annonce de la nouvelle qu'aujourd'hui elle venait démentir, en lui apprenant que son amie était libre de tout engagement, il ne laissa paraître aucune satisfaction. Elle ne put s'empêcher de le remarquer.

— Moi qui croyais te rendre si heureux ! dit-elle, n'ajoutes-tu donc pas foi à mes paroles ou crois-tu que Carmen m'a trompée ?

— Je crois très vrai tout ce que tu m'as dit, répondit Olivier très vivement ; seulement, vois-tu, Alice, je n'espère guère être aimé de Carmen...

— Pourquoi cette méfiance... Ne remarques-tu pas combien elle est changée à ton égard ? C'est ta réserve, seule, qui lui ferme la bouche, abandonne-la seulement un peu, sois avec elle comme autrefois, et tu verras !

— Tu as peut-être raison... fit Olivier essayant de sourire.

Mais la tristesse découragée de son regard démentait le pli joyeux de ses lèvres; alors, cherchant à rompre un entretien qui lui était évidemment douloureux :

— Je te remercie toujours, petite sœur, dit-il, de ta communication, l'avenir nous montrera qui de nous deux aura été le plus clairvoyant, sachons l'attendre...

Et il s'éloigna, laissant la jeune fille très étonnée.

Le lendemain, les quatre jeunes gens étaient réunis dans le petit salon, et Richard reprochait affectueusement à Alice qui, dans l'intimité, lui permettait la familiarité du petit nom, de l'avoir appelé monsieur toute la matinée, parce qu'il y avait là une amie de sa mère. La jeune fille se défendait au nom des convenances.

— Les convenances, releva Carmen, quelle bêtise ! En Russie, les fiancés se tutoient, je trouve cela très bien, et, lorsque je serai accordée, comme on dit au village, je tutoierai mon futur. Qu'en dites-vous, Olivier ? fit-elle attachant sur lui ses yeux de velours.

— Pour ma part et pour ce que cela me regarde, je n'y vois pas d'inconvénient, répondit le jeune homme avec une sorte d'irritation amère.

Et se levant il s'approcha de la fenêtre, sur les vitres de laquelle il tambourina nerveusement une marche quelconque.

Presque au même instant, Alice et Richard quittèrent l'appartement et allèrent retrouver Mme d'Achy qui les attendait pour faire un peu de musique. Carmen se disposait à les suivre, mais, auparavant, voulant emporter un roman qu'elle avait commencé, elle le cherchait sur la table encombrée de journaux. Elle ne le trouvait pas.

— Olivier, dit-elle, auriez-vous vu mon livre, vous savez, la « Sarcelle bleue ? » Je ne puis mettre la main dessus.

Le jeune homme se retourna et Carmen vit avec une stupéfaction profonde ses yeux pleins de larmes qui s'échappaient, malgré tous ses efforts pour les retenir.

— Olivier ! s'écria-t-elle toute remuée, Olivier, qu'avez-vous ?

— Rien, fit-il violemment, rien que vous ne sachiez surabondamment; pardonnez-moi cette faiblesse, j'en ai honte ! Je m'étais bien promis, pourtant, de ne jamais vous laisser soupçonner le mal que

vous me faisiez, mais l'épreuve a dépassé mes forces, je me suis trahi...

Et comme Carmen, interdite, le contemplait sans mot dire :

— Soyez tranquille, reprit-il avec une âpre ironie, c'est la première fois, ce sera la dernière, mais je vous en prie, Carmen, assez ! assez !

— Olivier, fit-elle s'avançant près de lui et lui prenant la main, expliquez-vous ?

Mais lui, se dégageant presque brutalement :

— Non, dit-il, c'est inutile, vous m'avez deviné, toute autre parole entre nous pourrait être irréparable ; vous savez que le but, même le plus louable, n'excuse pas toujours les moyens ; vous avez compris que vous étiez coupable en vous jouant des sentiments que vous me connaissez pour vous, et que, si je vous crie aujourd'hui, presque malgré moi : assez ! assez ! c'est que je n'ai pas le courage de supporter plus longtemps la parodie du bonheur que j'avais rêvé !

— Olivier, fit encore Carmen, tremblante comme une feuille, cette fois, dites-moi...

— Cela suffit ! interrompit le jeune homme qui, par un sursaut de sa volonté reprenait possession de lui-même, croyez-m'en, ne reparlons plus de tout cela...

Carmen, plus morte que vive, ne répondit pas. Non seulement tout l'odieux de sa conduite envers Olivier, que, jusqu'à présent, l'aveuglement de sa passion lui avait caché, lui apparaissait nettement, et la couvrait de confusion, mais, maintenant, le doute ne lui était plus permis : seul Olivier n'avait pas été dupe de la comédie qu'elle jouait, seul il n'avait pas cru au faux semblant d'amour qu'elle lui avait montré; que croyait-il donc, qu'il ne lui demandait aucun éclaircissement de son étrange conduite et semblait même repousser toute explication à ce sujet ?

Et elle se taisait, le cœur mordu par une immense inquiétude qui allait croissant dans cet embarrassant silence...

Ce fut Olivier qui le rompit. Une sorte de pitié était passée sur lui et l'adoucissait, il tendit à la jeune fille la main que, tout à l'heure, il avait arrachée des siennes.

— Je ne vous en veux pas, Carmen, dit-il d'un accent tendre, qui contrastait avec sa violence précédente, je ne vous en veux pas de ce que vous avez fait, mais... je vous en prie, ne continuez plus .

Et, sans lui laisser le temps de parler à son tour, il sortit de l'appartement.

XXI

Le jour du mariage est arrivé et Carmen est encore là! Elle a voulu s'échapper à plusieurs reprises; elle a écrit à sa tante que, Mlle d'Achy se mariant, elle craignait d'être indiscrète en prolongeant son séjour à Beauvais et la priait de lui dire où elle pouvait aller la rejoindre. Mlle de Lanteuil, ne sachant que faire de sa nièce pendant son séjour en Bourgogne, lui a répondu poste pour poste que, puisque les d'Achy lui avaient offert de se charger d'elle pour toujours, c'est qu'ils avaient jugé qu'elle ne les gênerait dans aucune circonstance de leur vie, et que, par conséquent, elle pouvait rester chez eux sans scrupule.

Voyant sa tentative vaine de ce côté, Carmen en a essayé une autre. Pour assister au mariage d'Alice, il lui fallait une toilette; il était indispensable qu'elle se rendît à Paris pour la faire faire, sa femme de chambre l'accompagnerait. Mais là, Alice a mis opposition. Pourquoi aller seule à Paris puisque, dans quelques jours, elle-même s'y rendrait avec sa mère et Richard pour ses acquisitions et ses toilettes? Pourquoi Carmen, puisqu'elle aussi, y a besoin, ne serait-elle pas du voyage?

La pauvre fille n'a trouvé aucune objection à faire à cette proposition, elle a bu l'amer calice jusqu'à la lie, elle est partie pour Paris avec les heureux fiancés, elle a choisi avec Alice toutes les toilettes destinées à embellir encore la jolie épousée, elle a admiré toutes les merveilles de la corbeille féerique que, ne trouvant rien trop beau pour celle qu'il aime, Richard a offerte à Mlle d'Achy. Elle a été, avec son amie et sa mère, reçue à plusieurs reprises chez Mme de Lioux, et elle a été témoin du tendre et joyeux empressement de Richard, accueillant sous le toit maternel celle qui, bientôt, y prendra la place d'une fille

Toutes ces tortures intimes lui ont été infligées, et elle a été stoïque. On s'habitue même à la souffrance, en ce sens qu'on devient plus fort pour la supporter, mais on ne la ressent pas moins cruellement. Les inquiétudes non plus ne lui ont pas été épargnées. Celle qu'ont fait naître en elle les paroles d'Olivier est la plus terrible et la plus poignante.

Elle n'a pas pu savoir si elle est fondée, car elle n'a pas osé questionner le jeune homme, et lui non plus ne lui a rien dit. Elle a seulement accédé à sa prière et est revenu avec lui à la simple camaraderie d'autrefois, sans plus. Il paraît lui en savoir gré, mais ne le lui a point témoigné; il reste, au milieu de la joie qui les entoure, un peu triste, et comme préoccupé.

Enfin, le jour du mariage est venu! Et s'il est, pour Carmen, la consécration du malheur de sa vie, au moins c'est la fin de son long supplice, la fin d'une contrainte qu'elle se sent impuissante à prolonger davantage, et, comme tel, c'est avec une joie amère qu'elle l'a vu arriver.

Le matin, elle est allée aider son amie à revêtir sa blanche parure, elle était là lorsque Richard a demandé à voir celle qui, dans quelques instants, sera sa femme devant Dieu et devant les hommes, et, le cœur broyé, elle s'en est allée pour leur laisser quelques instants de tête-à-tête avant la cérémonie.

Elle a accompagné le cortège à la mairie et a apposé d'une main très ferme sa signature sur le registre, où leurs deux noms unis ont cimenté, entre Richard et Alice, le premier lien officiel. Elle est entrée à l'église presque derrière eux, au bras de M. de Chastet, et, fidèle à sa tâche de demoiselle d'honneur, s'est placée près de la mariée, pour lui rendre les mille petits services en usage en pareille circonstance; et après lui avoir entendu dire le *oui* solennel qui l'a unie à celui qu'elle aime, et qu'elle perd pour toujours, Carmen, avec son cavalier, a parcouru l'église, la bourse en main, quêtant pour les pauvres; sans que rien de sa triomphante beauté puisse faire soupçonner le drame intime qui vient de se consommer dans son cœur. Elle traverse les rangs, le sourire aux lèvres, mais le murmure d'admiration que son passage éveille ne parvient pas à son esprit, absorbé par une seule pensée: Richard est marié!

A la sacristie, Carmen a été la première à embrasser l'épousée, et, heureuse que la foule qui s'empressait lui permette de cacher son émotion, elle a tendu la main à Richard, qui l'a serrée froidement.

Puis on est revenu à l'hôtel d'Achy où un lunch élégant a réuni les nombreux invités. Carmen a aidé le général et Mme d'Achy à en faire les honneurs, immédiatement elle a été entourée de sa cour habituelle, on l'a complimentée sur sa toilette, sur sa grâce, sur sa beauté, elle a écouté tout cela de plus en plus souriante, a riposté gaiement à toutes les

plaisanteries, a eu des répliques aussi spirituelles qu'inattendues. Les éclats de rire ont résonné dans le petit coin où elle s'est ensuite cantonnée avec ses courtisans accoutumés, ils l'ont servie comme une reine, elle a mangé des sandwichs, croqué des bonbons, bu du champagne, et déjà les invités s'éclaircissaient, que son petit groupe restait compact, tant les jeunes gens avaient peine à s'arracher au charme de si aimable et surtout si joyeuse compagnie! Pourtant ils sont partis, le défilé prenant fin. Maintenant l'hôtel est désert, et Alice est allée dans sa chambre revêtir sa toilette de voyage, car elle prend l'express de cinq heures, avec son mari.

Carmen vient la retrouver, Mme d'Achy est là, les yeux rougis... toutes les mères sont faibles devant cette première séparation, à un si grave moment de la vie de leurs chères filles! Carmen juge qu'on ne doit pas pleurer un jour de noces, elle rit, elle plaisante, elle aide les femmes de chambre à déshabiller Alice, et, dans son empressement, se pique aux épingles, embrouille les nœuds...

Elle détache le bouquet d'oranger:

— Tu me le donnes, n'est-ce pas, à moi seule?

Et Alice ayant consenti, elle le range soigneusement.

C'est fini! la jeune femme a revêtu la robe de drap léger du voyage, Carmen ne laisse à personne le soin de poser sur ses cheveux blonds le petit feutre souple, ni de nouer le voile de gaze, ce voile qui cachera les yeux humides, et que l'on relèvera tout à l'heure, pour les baisers d'adieu.

Puis elle s'en va, en chantonnant, laissant à Mme d'Achy une dernière minute d'intimité avec la fille qu'on va lui prendre pour toujours... D'abord, Richard ne va-t-il pas venir chercher sa femme?

Sa femme!

Et dans le corridor sombre, où personne ne peut la voir, Carmen tord ses bras de désespoir.

Elle descend au salon, Olivier est là, le général attend sa fille en faisant les cent pas; Mme de Lioux, discrètement, respectant son émotion, regarde à la croisée; tous les autres invités sont partis.

Voilà Alice, elle entre, suivie de sa mère et de son mari; l'angoisse de la séparation avec une famille aimée ne parvient pas à éteindre le reflet joyeux qui lui met au front son bonheur. Richard, lui aussi, est transfiguré, la certitude de son rêve accompli fait rayonner son noble et mâle visage.

Ils s'assoient un moment, par convenance, la voiture est au perron, ils ont bien envie de s'en

aller, mais ils n'osent! Olivier consulte sa montre.

— Ils vont manquer le train! murmure-t-il.

Qui aura le courage de brusquer les adieux! d'ouvrir la porte de la cage à ces deux oiseaux partant pour le pays bleu, impatients de liberté et de solitude à deux ?

Ce sera Carmen.

Elle s'approche de la fenêtre pour s'assurer que l'automobile est bien là, et, tout à coup, d'une grosse voix plaisante :

— La voiture de madame Richard de Lioux est avancée!

A cette saillie on rit, malgré l'impression triste du départ, tout le monde se lève, on s'embrasse, le général cache une larme dans sa moustache, et Mme d'Achy mord son mouchoir...

Alice vient à Carmen.

— Adieu! lui dit-elle tout bas, je te confie mon père et ma mère. Rien ne t'appelle nulle part, reste avec eux, jusqu'à mon retour de voyage de noce. Sois leur fille, puisque, moi, je m'en vais; pour te récompenser de ton dévouement, ajouta la jeune femme encore plus bas, je vais demander à Dieu qu'il te fasse rencontrer bientôt celui qui te donnera le bonheur que j'ai aujourd'hui.

Carmen lui rend son baiser, et, incapable de se contenir plus longtemps, laisse une larme rouler sur sa joue.

Son bonheur! Qui ose lui parler de bonheur, à elle, en ce jour!...

Richard s'avance à son tour :

— Au revoir, mademoiselle.

— Ah! interrompit Alice, appelez-la Carmen, et embrassez-la, elle est devenue votre sœur.

— Et une sœur bien dévouée, répond Carmen qui, obéissante, tend son front au jeune époux.

Froidement, il y pose ses lèvres, sans se douter du volcan qu'elles ont effleuré.

Carmen est devenue pâle comme la mort, et pleure, pleure, pleure...

Personne ne songe à s'en étonner, tout le monde sanglote!

Et c'est tout!...

Alice est montée en voiture, son mari a pris place près d'elle, et l'auto a démarré.

Mme de Lioux, qui est descendue à l'hôtel d'Achy, et ne s'en ira que le lendemain, est remontée chez elle. Mme d'Achy, tout en larmes, a aussi regagné sa chambre. Carmen irait bien près d'elle, mais elle sait que le général y est, et qui, dans ce ménage si

tendrement uni, pourrait mieux consoler la mère en pleurs, que le mari toujours passionnément aimé ?

Où ira-t-elle cacher le désespoir atroce qui lui ronge le cœur ?... Son front est brûlant. Elle descend au jardin. C'est une belle journée de novembre, froide mais claire. Il est cinq heures, la nuit tombe. Carmen s'enfonce sous les allées dénudées par l'hiver, que le crépuscule rend obscures. Sous un grand sapin au bord de l'eau, elle trouve un banc et s'y laisse tomber. Là, sans témoin, sans crainte d'être surprise, elle s'abandonne à son chagrin et, cachant sa tête dans ses mains, s'accorde enfin ce soulagement des larmes, si précieux dans les grandes douleurs. Elle reste là, anéantie, ayant perdu la notion du temps, du lieu, de l'heure, elle ne sent pas le froid du soir qui pénètre sa légère robe de soie claire. Tout à coup, une main se pose sur son bras et la fait tressaillir, la lune est levée et l'éclaire en plein, elle reconnaît Olivier.

— Ah ! fait-elle, essayant de se reprendre et de mentir encore, vous m'avez surprise dans un moment de faiblesse, le départ d'Alice...

Mais Olivier s'est assis près d'elle, et, de force, lui a pris les deux mains.

— Carmen, dit-il, ne cherchez pas à me tromper, j'ai tout deviné.

— Quoi, tout ? réplique-t-elle se défendant encore.

— Que vous aimez Richard.

— Qui a pu vous dire cette folie ? balbutia-t-elle.

— Ce n'est pas une folie, reprend Olivier d'une voix ferme, et personne au monde ne m'en a parlé. Quand on aime, Carmen, on est plus clairvoyant que les autres : je sais tout, j'ai tout deviné, tout compris. Vous aimez Richard, depuis Vichy ; lui, l'ignorait sans doute ? Lorsque vous l'avez trouvé ici fiancé à ma sœur, vous vous êtes tue et, pour ne pas laisser deviner votre secret, marchant sur votre cœur, vous avez enduré en silence toutes les tortures que vous imposait le spectacle de l'amour heureux de celui que vous adoriez ! Ne dites pas non, j'ai lu votre souffrance sur votre visage, je l'ai découverte sous vos sourires, trouvée sous vos coquetteries, vos inconséquences, votre gaîté qui sonnait faux. On disait autour de moi : « comme elle est changée ! » moi je pensais : comme elle souffre ! et je vous plaignais !... Ah ! j'ai bien souffert, moi aussi, non seulement de vous voir tant aimer un autre, mais aussi, allez, Carmen, de votre propre chagrin !

Vaincue, la jeune fille ne se défendait plus...

— Au nom du ciel, reprit-elle, épouvantée, dites-

moi, personne n'a su ce que vous m'avouez là, personne ne vous a mis sur la voie ? personne ne vous a aidé à comprendre ?...

— Personne, je vous le jure. Une fois seulement j'ai lu une lettre que, de Vichy, vous écriviez à Alice, lui laissant soupçonner que votre cœur s'était donné. Ce que j'ai enduré ce jour-là !... Le reste, je vous le dis, j'ai tout deviné.

— Ah ! fit Carmen dont les larmes recommençaient de couler, vous croyez savoir combien j'ai souffert !... vous n'avez pas encore pressenti à quel point !

Et cédant à ce besoin d'expansion, latent en toute nature humaine, mais qu'exaspère la douleur, elle se laisse aller à raconter à cet ami fidèle toute la triste histoire de son amour; elle n'omit aucun détail, n'accusant pas Richard, ne cherchant pas non plus à s'excuser; elle lui montra son cœur à nu, trouvant une secrète et âpre jouissance à ouvrir ainsi sa plaie saignante, devant cette tendre compassion qui lui était acquise...

Olivier la laissa parler, sans l'interrompre, et, longtemps après qu'elle eut fini, respectant son émotion, il gardait encore le silence.

Ce fut elle qui le rompit. Effrayée tout à tout de ce qu'elle avait dit, dans un instant d'entraînement, regrettant subitement d'avoir révélé ce secret, qu'elle s'était juré d'ensevelir à jamais au plus profond de son âme, elle s'écria tout alarmée :

— Mon Dieu, Olivier, comment vous ai-je dit tout cela ! comment me suis-je laissée aller à vous faire cette confidence !... Ah ! ne m'en faites pas repentir, que jamais un mot n'en soit répété... comprenez bien l'importance du serment que je vous demande...

— Soyez tranquille, Carmen, dit Olivier.

Mais elle, sans prendre garde à cette assertion, continua :

— Ah ! n'en dites rien, jamais, jamais, à personne ! Si vous avez pitié de moi ! si vous m'aimez !

— Si je vous aime ! répéta Olivier vivement, vous le savez bien que je vous aime et comment je vous aime ! Ah ! Carmen, si vous vouliez !...

La jeune fille se taisait. Encouragé par son mutisme, Olivier continua :

— Si vous vouliez ! vous avez le cœur blessé... je vous aime tant que, j'en suis sûr, si vous me le permettiez, j'arriverais à force de soins, de patience, de patience, de douceur et d'amour, à le guérir; et, alors, un jour viendrait où, renaissant à une vie nouvelle, vous me récompenseriez, Carmen, en

m'aimant, vous aussi, et ce jour-là, laissez-moi vous le dire, ce serait le bonheur pour moi, mais ce serait aussi le bonheur pour vous, croyez-le bien !

Carmen, toute tremblante, écoutait Olivier, et une sensation d'apaisement se faisait en elle à la voix de cette tendresse si généreuse et si dévouée.

— Quoi ! dit-elle, même après ce que je vous ai dit, vous voudriez ?...

— Carmen, mon plus cher désir est de vous épouser, répondit Olivier sérieusement, ce n'est pas parce que vous avez souffert que je m'éloignerai de vous ; j'ai trop de confiance en votre loyauté pour ne pas être persuadé que, si vous consentiez à devenir ma femme, ce serait avec la ferme résolution d'oublier le passé, et je ferais tout au monde pour vous y aider.

Carmen ne répondit pas ; depuis un instant le ciel était sombre, de gros nuages l'obscurcissaient et cachaient les étoiles. Tout à coup, au loin, au milieu des ténèbres, elle vit un petit coin bleu apparaître lumineux, éclairé qu'il était par la lune.

Il lui vint tout à coup la pensée que ce ciel était l'image de sa vie, d'abord sereine, puis bouleversée par des orages et que le petit coin bleu qu'elle apercevait là-bas, c'était l'espoir qu'Olivier faisait luire à ses yeux, d'une tendresse paisible, sincère et partagée elle se rendit compte qu'avec son inexpérience, elle avait fait fausse route dans la vie, qu'elle avait cherché l'extrême en tout, le plaisir, l'indépendance, la passion même ; qu'elle n'avait obéi qu'à ses instincts, ne s'était laissé diriger que par ses tendances et ses caprices, et n'avait reconnu pour maître que son orgueil. Qu'aussi elle n'avait pas pris le chemin du bonheur, qui est plus modeste, plus âpre, peut-être, avec les concessions et les sacrifices que, parfois, il exige ; plus banal, souvent, mais qui est le seul conduisant sûrement au but.

Elle eut alors la sensation que, bien qu'elle crût tout fini pour elle, Dieu lui envoyait peut-être une main secourable pour rentrer dans la bonne voie, en cette affection dévouée qui s'offrait à elle, et que ce serait folie de la repousser pour s'acharner dans une orgueilleuse fidélité à son rêve évanoui. Aussi, lorsque Olivier, troublé de son long silence, lui dit :

— Carmen, je ne réclamerai pas de vous aujourd'hui une promesse que je me reprocherais de surprendre à votre émotion, mais, dites-moi, puis-je espérer ?

Elle détourna la tête, émue de tant d'abnégation et de patiente tendresse, et, lui tendant la main, répondit :

— Peut-être !...

FIN

